LE
MARCHÉ AUX FLEURS

DU MÊME AUTEUR

Romans et Nouvelles.

LA FEMME BAROQUE. — LE PAGE. — LA CROIX DE MALTE. — COUPLÉES. — AU PAYS DE SYLVIE. — SOUVENIRS DU MARQUIS DE FLORANGES. — L'AMAZONE BLESSÉE. — LES DOIGTS DE FÉE. — LE PAVÉ DU ROI. — MES RELATIONS.

Varia.

LES QUATRE MALADIES DU STYLE. — LA QUERELLE DE L'ORTHOGRAPHE. — LETTRES DE CHANTILLY. — NOS ÉLÉGANCES. — OPINIONS CHOISIES.

MARCEL BOULENGER

LE MARCHÉ AUX FLEURS

PIERRE LAFITTE & Cie
ÉDITEURS
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS

à Abel Hermant.

LE MARCHÉ AUX FLEURS

I

A Senlis, au mois de mai.

Autour de la cathédrale, où l'on venait de célébrer la première communion, le vent bondissait comme un fou : l'on eût cru qu'il voulût disperser toutes ces fillettes en mousseline qui embarrassaient les abords de l'église, pareilles à des nuages blancs.

Quatre de ces petites s'en furent ensemble, à pied, suivies par leurs mères. Elles se rendaient d'abord chez l'une d'elles, Germaine Carretier, dont les parents habitaient une demeure exigüe, commandant un jardin de curé, à deux pas de l'église.

Tout le monde, ce matin-là, souriait avec douceur, et gazouillait comme au Paradis

même. Germaine et ses trois amies se sentaient pures et fraîches, enthousiasmées par une piété toute neuve, bien plus durable et bien meilleure que celle de la veille. Les quatre gamines s'estimaient dorénavant de grandes personnes. L'une d'elles, Stéphanie Prottard, était pauvre, sa mère vendant des légumes dans la maison voisine. Elles avaient tenu à l'emmener, et la comblaient de prévenances.

— Stéphanie, s'écriait l'une, je viendrai te prendre en voiture tantôt, pour retourner à l'église. Attends-moi, surtout.

— Ma chérie, faisait l'autre, je suis sûre que tu n'as pas un bon chapelet. Je t'en passerai un, qu'on m'a donné.

— Ecoute, Stéphanie, ajoutait la troisième, veux-tu des gants de peau ? Je t'en apporterai. Ce sera mieux que tes filoselles, mon loup. Et puis, tu les garderas.

— Merci, mademoiselle.

— Mademoiselle ? Tu es folle ? Appelle-moi par mon nom ! Est-ce que je t'appelle mademoiselle, moi ? »

Ces âmes charitables luttaient de gentillesse. On leur avait dit : « Au regard de la Providence, toutes les créatures sont égales... Chaque bonne parole que vous dites à plus humble que vous est entendue de Dieu... » Elles eussent tout donné à Stéphanie, ce matin-là,même leurs dots. A peine savaient-elles, d'ailleurs, ce que représentait, au juste,ce terme profane,une dot. Cela se rangeait, à n'en pas douter, parmi les œuvres de Satan : elles y renonceraient cet après-midi.

La plus dévouée fut Germaine Carretier. Elle fit voir à Stéphanie la maison, sa chambre, sa toilette, lui mit de force une boîte de bonbons dans les mains :

— Elle te plaît ? Emporte-la.

Et devant la glace, Germaine dit encore :

— A la bonne heure, tu as ton bonnet droit, toi. Tandis que moi, regarde ça !

— Mais il est bien joli, le vôtre.

— A cause de la guipure ? Bah ! voilà une belle affaire, une guipure ! Si tu savais les pantalons que j'ai vus à Paris, dans les vitrines !

Au bout de dix minutes néanmoins, il fallut se séparer : les mères s'impatientaient, appelaient les petites saintes :

— Germaine ! Lucie ! Eveline !... Allons, mes enfants, partons ! Vos déjeuners attendent, à la maison... Embrassez votre amie...

Les fillettes, très gaies, échangeaient mille propos confus : « Au revoir... A bientôt... Tu oublies ton livre... Retiens ma place à côté de toi... Es-tu godiche ! On va en rangs... »

Germaine sur le pas de la porte, recevait leurs adieux.

— Tout le monde défile, remarqua Mme Prottard. On dirait d'une noce.

Eveline éclata de rire, et s'écria, gamine :

— Cherchez le marié !

Juste à ce moment, un tout jeune homme, très élégant, entra, précédant de peu M. Carretier. Ce jeune homme, qui se nommait Georges Carretier-Perrot, un cousin de Germaine, portait une grande gerbe de roses et d'orchidées :

— Tiens, Germaine, voici pour toi.

On se récria, non sans une gêne légère : les

fleurs étaient vraiment trop belles et bien profanes peut-être.

M. Carretier, le père, qui survint presque aussitôt, pinça ses lèvres, qu'il avait minces sous ses graves moustaches, et fronça le sourcil. Il jugeait fort mauvais que ce freluquet de Georges, au lieu d'offrir, comme tout le monde, un livre de messe ou un coupe-papier, s'en fût donner des fleurs à cette petite.

Et pourtant, s'il eût bien regardé sa fillette au fond de ses yeux clairs, il eût vu combien elle était contente — et flattée !

Une demi-heure après, mangeant son repas, plus soigné que de coutume en ce jour de fête, Stéphanie Prottard murmurait, pensive :

— Tout de même, il sentait joliment bon.

— Qui donc, ma petite ?

— Le cousin de Germaine.

Mais Mme Prottard fut révoltée.

— Guettez-moi l'effrontée ! déclara-t-elle. Un jour de première communion, voilà une demoiselle qui ne songe qu'aux odeurs ! Le musc s'achète partout, apprends ça !

M. Prottard, citoyen à forte tête, pensa tout bas : « C'est comme l'encens, tiens ! » Toutefois ce propos ne lui parut point décent en une telle circonstance, et par politesse envers sa femme, sa fille et le bon Dieu, il n'ajouta mot.

II

Huit ou neuf ans peut-être après ce jour, à la fin de septembre, Mlle Germaine Carretier éprouva une grande surprise, sur la route de Pontarmé à Senlis.

Elle y marchait en compagnie de Monsieur, son lévrier gris, et de Julie, la femme de chambre. Les autres jeunes filles du pays ont des institutrices ; mais c'est là un luxe que les Carretier n'ont pu s'offrir, n'étant point riches, bien au contraire. Faire partie du golf de Vineuil, qui se trouve à deux pas de Senlis, voilà toute la dépense que se permettaient Mme Carretier et sa fille Germaine. Elles prenaient assez souvent le train pour Paris, mais la prodigalité s'arrêtait là, et pour cause : la famille Carretier, sans être à court, devait néanmoins compter sou par sou.

Aussi Germaine emmenait-elle la femme de chambre, quand elle voulait se promener dans la campagne; sa mère n'aimait point la marche, et répugnait à se laisser voir ainsi à pied en pleins champs, alors que tout le monde ne s'y montrait qu'à cheval, en voiture ou en auto. Car la bonne société ne consent à faire usage de ses jambes que sur un terrain de golf, ou bien en battue, le fusil aux mains — et encore!

Bref, Germaine donnait ainsi de l'exercice à son beau chien Monsieur; et afin que la femme de chambre ne mît point de mauvaise grâce à la suivre, elle choisissait les jours où l'on chassait en forêt de Chantilly. C'était alors un jeu que de guetter, au bord du bois, la voix des chiens, ou les trompes lointaines, ou peut-être de voir sauter le cerf, puis la meute, soit en plaine, soit sur la route.

Mais ce jour-là, et comme Germaine s'en revenait vers Senlis, elle vit bien mieux encore et bien plus merveilleux, lui sembla-t-il, que tous les équipages du monde, et saint Hubert lui-même, s'il les eût guidés!

Un sous-lieutenant de hussards rentrait au pas, lui aussi, vers Senlis. En tournant la tête, Germaine crut s'apercevoir qu'il souriait. Et quand il fut au point de les dépasser, il salua en riant tout à fait :

— Bonjour, Germaine, fit-il.

Celle-ci tressaillit :

— Ah! s'écria-t-elle... Georges!...

C'était Georges Carretier-Perrot en effet.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle, stupéfaite.

— Une période, vous le voyez.

— Et vous venez de la chasse?

— Mais oui... Qu'est-ce qui vous étonne?... Je suis content de vous revoir, ma petite cousine.

— Mais...

— Mais quoi? Vous me pensiez fâché avec tout le pays, et honni par les gens de la chasse?... Je crois en effet que s'ils me reconnaissaient, ils me feraient plutôt méchante figure; un député, un garçon qui fait de la politique! Un jacobin, un révolutionnaire, un incen-

diaire!... Hein, c'est cela que vous vouliez dire?... Mais rassurez-vous; on ne sait plus comment j'ai le nez fait, depuis tant d'années que j'ai quitté Senlis. Et puis, regardez, je laisse pousser ma moustache, quand je me trouve au régiment. Il n'y a que mon cousin Carretier peut-être, votre père, Germaine, qui me remettrait sans doute, et il ne va pas en forêt... J'étais bien tranquille : j'ai demandé permission d'aller suivre encore une chasse d'essai. Vous savez que j'ai toujours aimé cela. On a pris un beau daguet tout à l'heure, aux étangs... Et je suis bien ravi du hasard qui m'a mis sur votre route... Votre mère se porte bien ?

— Mais oui, merci... Pourquoi ne venez-vous pas nous voir?

— Hélas! votre père me jetterait à la porte!... Pensez à ce que représente ce mot effroyable : un socialiste!

Puis, changeant d'entretien :

— Vous avez là un lévrier merveilleux! Il me rappelle un personnage de féerie : le prince Ardoise, le Courtisan gris. C'est un chien du

XVI[e] siècle, un chien Valois. Ronsard l'eût chanté.

— Il va courir cet hiver, répondit Germaine. La semaine prochaine, je le mets chez l'entraîneur, pour le coursing.

— La caserne des gladiateurs... Est-ce que vous chassez à courre aussi ?

L'officier avait mis pied à terre, et marchait à côté de Germaine, en tenant son cheval par la bride. Ils devisaient touchant mille sujets: depuis tant d'années qu'ils ne s'étaient vus!

— Vous souvenez-vous de nos grandes conversations trop sérieuses d'autrefois, dans votre petit jardin ? Vous aviez alors des jupes courtes, et les cheveux tout blancs.

Germaine, en effet, possédait une chevelure onduleuse, splendide, et si blonde, que près des tempes et des oreilles elle luisait comme de l'argent fin. Avec cela des yeux très clairs, qu'ombrageaient des sourcils de statue.

— Vous êtes devenue très jolie, ma petite cousine. Et la cervelle, en bon état ? Lisez-vous ?

— De mon mieux.

Cependant, une question brûlait les lèvres de Germaine. Elle jaillit enfin:

— Pourquoi êtes-vous socialiste, Georges?

Il se mit à rire, puis répondit joyeusement:

— Parce que j'aime la force. On capte la force, et l'on règne. Morale de César. Quiconque veut être prince, doit passer par là: j'y passe. Nous y passons, quelques-uns.

Tout à coup, il devint profondément sérieux, regarda Germaine au fond des yeux, et lui dit:

— Ecoutez, vous étiez très intelligente jadis, je vais vous parler crânement. J'aime à la folie la grâce de mon pays, Germaine! Alors je souhaite la guerre de toutes mes forces, mais une guerre révolutionnaire, qui bousculera l'Europe, et jettera la France à la tête de l'univers!... Il faut risquer!... On ne vit qu'à ce prix.

Après quoi, souriant et gai de nouveau, il demanda tout soudain à Germaine si elle épouserait bientôt son amoureux.

— Mais je n'en ai pas! fit-elle.

— Ah! tant pis! La dentelle des mariées eût été délicieuse sur ces cheveux-là.

— Comme ça, tout de suite?

— Pourquoi pas? Un mariage de passion vaut bien les autres. Jugez-vous cela si joli, la vente des jeunes filles, leur trafic, le négoce des dots? C'est un vrai marché, le marché aux fleurs.

— Mariages de raison... On assure pourtant que ce sont les plus sûrs et les meilleurs.

— Qui décrète cela? Les négociateurs, bref, les parents. D'ailleurs, il se peut. Mais ce qui me fâche, c'est qu'on soit hypocrite: on ne veut pas traiter ça franchement, comme du brave commerce entre papas, à la papa. On prononce des mots immenses. Mauvais goût...

— Eh! bien, et vous, Georges, vous ne vous marierez pas?

— A quelle heure, grands dieux! Je n'ai pas le temps. Le Parlement va rentrer: et le devoir?...

Ils approchaient de Senlis. Georges s'arrêta.

— Il faut que je remonte à cheval, et que

je vous laisse. Si l'on nous voyait arriver en ville côte à côte, je vous compromettrais. Je me rappelle trop comment ils sont, dans le pays... Au revoir, Germaine. Ma période finit après-demain. Je ne vous reverrai pas... Mais je viens de passer un joli quart d'heure — comme il y a dix ans ! Vos jupes se sont allongées, pourtant vous avez les mêmes yeux....

Il caressa Monsieur, doucement, puis baisa la main de Germaine, salua la femme de chambre, et se remit en selle. Après quoi, il partit au petit trot vers la ville.

— Le cousin de mademoiselle ? demanda la femme de chambre. On devient donc député si jeune que ça ?

— Oui...

— Il est bien.

— Oui...

— Et bien aimable aussi.

— Il l'a toujours été, Julie.

III

Midi...L'automobile qui portait M. Adolphe Lesca et sa grande fortune, roulait, roulait follement vite sur la route de Paris à Senlis.

Ce n'était point qu'Adolphe Lesca, l'illustre et l'incomparable couturier, se plût tout particulièrement à faire de la vitesse et à brûler le pavé des routes. Mais, selon la manière de nos artistes contemporains, il agissait toujours comme en pleine bataille, il vivait sa vie, ainsi que l'on s'exprime aujourd'hui. On le voyait sans cesse diaboliquement pressé: et de fait, conduire à son exemple une étonnante usine de robes,se voir à la tête d'une armée d'ouvrières et de commis, veiller à tout, depuis les machines électriques jusqu'aux cuisines, depuis les comptes du caissier jusqu'aux réclamations

du plus humble personnel, depuis le soupçon de rose toléré sur tel costume tailleur, jusqu'au rien de jaune semé parmi les plis de tel manteau, sans parler de l'invention des modèles, des rapports délicats avec les clientes, des traités de publicité, des campagnes pour l'exportation, et des études de gestes, d'attitudes, de concordances secrètes qui doivent exister entre les toilettes et le décor, entre certains corsages et la conversation, entre telles ou telles guipures et la rêverie; tout cela, qu'on l'avoue, c'est beaucoup de travail et bien des soucis.

Joignez qu'Adolphe Lesca collectionnait, que son établissement commercial était un musée, son hôtel un temple, son château de Vairières un bijou; qu'il avait rénové la silhouette des Parisiennes, inventé la Perse, confessé le premier, chez nous, la religion des ballets russes ; qu'il était plus fameux en Europe que jadis Cora Pearl ou le maréchal de Saint-Arnaud ; et convenez que le prestigieux personnage, encore jeune avec cela et non dépourvu de séduction, n'eût su com-

ment perdre son temps, certes!... Toutefois, il témoignait naturellement d'une si heureuse activité, que ces labeurs extrêmes n'étaient que jeux pour lui; et il trouvait loisir pour tout. Mais aussi avait-il cure de suivre la mode, et voire, de la guider. Or, en 1911, on mène un train d'enfer, du moins dans le monde où l'on pense; un travailleur intellectuel court toujours il le doit, il le faut. Donc, Adolphe Lesca apparaissait comme une fusée, repartait comme l'ouragan. Dans le sens où l'on dit qu'on ne prend pas quelqu'un sans vert, il était impossible à quiconque de prendre le couturier sans fièvre.

Par conséquent, son automobile dévorait l'espace, au grand dommage des poules et des roquets errants. Adolphe Lesca se rendait à une réunion de coursing, aux environs de Senlis. Ce terme anglais, *coursing,* signifie tout simplement — on le sait sans doute — une course de lévriers. Rien n'est plus beau qu'un tel spectacle: au bord d'une immense plaine, entourée de bois, ou limitée au loin par des

côteaux, des haies, des eaux, une assemblée s'est groupée. S'il fait froid, l'on ne voit que fourrures et pelisses ; sinon, de ces étoffes bourrues qui se marient si bien aux feuilles de l'automne, ainsi qu'aux arbres dépouillés. Le sport du coursing naît en même temps que les premiers frissons de l'année, à la fin de septembre, et cesse dès qu'un bourgeon se montre, avant l'avril.

Mêlés aux femmes emmitouflées et aux hommes en manteaux de campagne, les hauts, les sveltes, les puissants et fins lévriers vont et viennent, ça et là, tenus en main; ils sont habillés de couvertures à taille, coupées comme les redingotes de Brummel. Plus loin, deux haies forment couloir: c'est l'issue du parc aux lièvres. Bientôt, un couple de chiens est devêtu, puis solidement attaché à la même laisse.

Un homme robuste les prend, les fixe à son poing ; ils frémissent de convoitise et de violence, et déjà le sang saute et bout dans les veines des deux princes de proie, ils tournent de tous côtés leurs têtes intelligentes, leurs nez

aigus: ils sont prêts!... Enfin, un silence, et c'est un lièvre qui débouche du couloir dans la plaine... Les chiens l'ont vu: ils se débattent, se tendent comme des arcs, l'homme a peine à les tenir. Quand le lièvre a pris assez de champ, un déclic, hop! — et voilà nos bêtes fauves lâchées, bondissantes, vertigineuses, arrachant le sol de leurs ongles, et sur le point de se rompre plutôt que de manquer leur but!... Le juge, en habit rouge, les suit, à cheval, marquant les points de la course. C'est une émotion sauvage, et des plus jolies.

Adolphe Lesca, cependant, n'allait pas à Senlis dans la seule intention d'assister à un coursing. Pour qui prenez-vous donc ce délicat? Pour un homme de sport, pour un gars bruni en plein vent? Vous voulez rire: un de nos raffinés connaît d'autres plaisirs! Le grand couturier voulait seulement acquérir quelques lévriers, afin de les laisser errer sur les pelouses qui entouraient sa maison de commerce. Il projetait même d'inventer certains modèles, robes du matin ou peignoirs d'intérieur, qui seraient

livrables aux clientes sous condition formelle, garantie par contrat, que celles-ci s'engageassent à ne porter ces toilettes qu'autant qu'elles tiendraient en laisse, ou bien couché à leurs pieds, un beau lévrier d'un ton complémentaire. Or, il ne pouvait s'agir, bien entendu, d'un lourd flandrin de barzoï russe, velu et frisé; les modèles de Lesca ne s'accommodaient que du nerveux chien de courses, à poil ras. Et le maître venait se documenter.

Quand il arriva sur le terrain de coursing, deux lièvres avaient été courus déjà. On amenait un troisième couple, une chienne fauve, effilée comme une guêpe, et un chien gris, à poitrine énorme et à col de cygne, le dos large et arqué, les yeux étincelants. Tous deux tiraient sur la laisse, au point de forcer à courir les petits lads qui les conduisaient vers le parc aux lièvres.

Une jeune femme, ou jeune fille, étonnamment blonde, regardait avec angoisse et tendresse les apprêts de cette course.

— Qui donc est-ce ? demanda le couturier à

l'ami qui l'avait accueilli à l'entrée du champ où se disputait l'épreuve. Et il posait cette question du ton soupçonneux et négligent à la fois dont il eut interrogé quelque antiquaire. « Qu'est-ce que ça vaut, ce brimborion-là ? »

L'ami répondit : « C'est Mlle Germaine Carretier, une petite fille gentille, mais province. »

Province ? Ah ! voilà ce qu'il n'eût pas fallu dire ! Dès qu'un pauvre bourgeois — car Adolphe Lesca méprisait son interlocuteur, comme, il est vrai, presque tous ses amis, non moins d'ailleurs que ses ennemis, et du reste à peu près tout le monde — la traitait ainsi, c'était donc qu'il y eût infiniment de charme à découvrir chez cette petite ! Le couturier commença aussitôt de l'apprécier un peu. Tout à l'heure, ce serait sans doute beaucoup, et un jour, peut-être, passionnément.

— Quelle silhouette ! songea-t-il. Il ne se trouve pas un mannequin dans Paris qui ait cette démarche ! C'est une nymphe de Bakst, une nymphe sous la fourrure... Combien mes

robes les plus intelligentes, les plus hardies, prendraient vie sur ce corps!...

Et tout haut: « C'est son chien qui va courir?

— Le gris, oui. Il s'appelle Monsieur.

— Voyez donc! Il bondit!... Nous le nommerons Nijinski.

— Nous?...

Le couturier taquinait, pensif, sa petite barbe à la Henri III. Le lévrier n'était pas à vendre, soit; mais on pouvait du moins acheter la jeune fille. Les affaires sont les affaires. La maison Lesca les menait rondement.

— Dites-moi, mon cher, ils sont riches, ces Carretier?

— Peuh! très modestes. Petite aisance à Senlis.

La figure de Lesca s'éclaira. Il prit son ami par le bras.

— Présentez-moi donc aux parents, voulez-vous?

Distrait par la course, l'ami accepta, et tandis que Mlle Germaine Carretier embrassait son

chien victorieux, Adolphe Lesca s'avançait vers elle et vers Mme Carretier, sa mère, toujours pressé qu'il était, inexorable et inattendu, pareil au Destin.

Pourtant, quelque envie qu'il en eût, il ne pouvait instantanément négocier touchant l'acquisition de cette jeune personne. Que d'embarras, grands dieux! Si, comme artiste, Adolphe Lesca éprouvait souvent maints scrupules, en tant que commerçant, il aimait à en finir vite, et haut la main.

— Madame, dit le couturier à Mme Carretier, ne ferez-vous pas à ma maison l'honneur de venir à l'un de nos thé-choix, avec mademoiselle votre fille ? Venez jeudi, c'est le jour des roses bleues, et la danseuse Julia Tréboff présentera des modèles...

Mme Carretier eût voulu répondre, s'excuser peut-être, assurer qu'elle n'avait pas le temps... Mais déjà le couturier était reparti, et son automobile ronflait sur la route, non sans emporter un lévrier noir comme l'Erèbe, qu'Adolphe Lesca venait de payer à l'instant même, par

chèque, et le prix qu'on avait voulu, tant il estimait que cet animal ferait merveille, jeudi, parmi les roses bleues — non moins bien, d'ailleurs, que cette blonde Germaine, à laquelle il songeait en souriant, maintenant, parmi les cahots, la poussière et les projets.

IV

Que d'autres couturiers installent leurs maisons de commerce en de vieux logis parisiens et pittoresques, dans les jardins desquels, naguère, croissaient les herbes folles et gloussaient les poules ! Que d'autres aménagent leurs salons d'après le style du Directoire ou de l'Empire, sinon d'un Louis XVI déjà révolutionnaire, ou d'un Louis XV fin-de-règne ! Ce sont là des coquetteries, et voire, si l'on y tient, des audaces.

Mais vous ne voudriez pas qu'Adolphe Lesca s'en fût tenu là ! Le grand artiste qu'il était menait la mode, ne l'oublions pas. Un établissement près des Champs-Elysées, par exemple, ce n'est pas mal : pourtant il avait réalisé mieux. La maison Lesca se trouvait au

Bois de Boulogne, au bout de l'Allée des Acacias, à deux pas de Longchamp. Et rien, absolument rien ne la signalait aux promeneurs ; vous eussiez dit tout bonnement le somptueux logis d'un bon bourgeois, très riche, qui se fût offert le luxe d'habiter en plein Bois, vis-à-vis d'un hippodrome illustre. Un concierge polyglotte, vêtu d'une livrée discrète, bien que constellée de médailles, se tenait seulement à la porte, prêt à renseigner les novices.

Sur ses indications l'on pénétrait dans un parc, et l'auto roulait entre des plates-bandes, du moins en la belle saison, car présentement les arbres étaient nus, et les parterres cachés sous la paille. Et l'on allait entre des pelouses et des eaux, vers le seuil tranquille du palais des modes, du palais merveilleux.

Or, a peine entré, quelle surprise ! C'étaient les Mille et une Nuits ! Des colonnettes, des vasques, des fontaines, de petits bassins entourés d'une mosaïque d'or, des dômes bleuâtres. Partout, des miniatures persanes, des poteries, des bibelots, des sièges, des étoffes de l'Orient

le plus pur, et le plus rare : l'on ne concevait point que les vendeuses ne fussent pas vêtues à la turque, ou qu'elles ne vous offrissent point tout d'abord le narghilé. Du moins les mannequins ne présentaient-ils que des robes de sultanes et des manteaux de péris, dont il était loisible ensuite d'essayer sur soi-même l'effet en des salons qui semblaient dessinés soit pour Shehérazade, soit encore — contraste savoureux ! — dans le plus pur goût de 1865, avec bronzes ridicules, peluche, retroussis et poufs capitonnés. Car ainsi l'exige la mode qui va venir : les roses d'Ispahan, ou les camélias du duc de Morny, il n'y a pas à sortir de là, Adolphe Lesca ne veut pas.

Deux fois la semaine, Lesca donnait dans sa maison du Bois des thé-choix. Parbleu ! l'on offre bien des chocolats poétiques, des cacao-causeries et des thé-bridge : pourquoi donc le maître de nos élégances n'eût-il pas organisé, pour ses clientes, des thé-choix, au cours desquels celles-ci examinaient longuement, tout en goûtant, les modèles nouveaux

que promenaient, de table en table, les mannequins ? En versant la crême dans sa tasse, on jetait son dévolu sur un « schall »; en achevant son toast, la toilette du soir était commandée. Ainsi les belles Américaines, qu'habillait principalement Lesca, payaient un costume tailleur au prix d'un costume de cour, mais non sans en être prévenues : il fallait le milliard pour avoir sa table à l'année, aux thé-choix de Lesca. Vous entendez bien, en effet, que les espionnes et les intrigantes étaient vite reconnues et évincées, alors que les clientes seules, démontrées, éprouvées, avaient accès dans les salons de thé, où parfois une danseuse illustre se chargeait d'animer les rêves somptuaires du maître, où des fleurs spéciales aussi, disposées en masses, en rangs et en guirlandes, faisaient valoir les robes de saison. Et il va de soi que certaines étoffes étaient proscrites le jour, par exemple, des tulipes jaunes, si certaines autres restaient dans l'armoire, quand il y avait partout des violettes de Parme. Ce jeudi-là, l'on avait décoré l'hôtel avec des ro-

ses bleues : c'était donc la journée des toilettes sombres, lamées d'or ou d'argent. Et Mlle Julia Tréboff, la fameuse mime russe, devait danser tout-à-l'heure, en agitant des voiles précieux.

Mme Carretier se sentait bien mal à l'aise, devant son thé fumant, dans cette salle telle qu'on en rêve au paradis de Mahomet, enthourée de roses bleues — en février ! — et parmi ces mannequins éblouissants qui erraient de ci, de là, parmi ces dames aussi, sans doute bien pensantes et titrées, ou étrangères et bien rentées, ce qui revient au même, mais enfin ces dames dont quelques-unes, peut-être, n'étaient pas comme il faut !... Pourquoi diable était-elle venue ? Pour voir les salons Lesca, dont on parlait tant ? Oui, évidemment. Mais quelle imprudence ! Ce M. Lesca l'avait invitée, ainsi que sa fille Germaine : soit... Pourtant la politesse voulait-elle, grands dieux ! que l'on commandât une robe, une de ces robes de milliardaire, qui en outre étaient ridicules, Mme Carretier le déclarait bien haut ?...

— Mais tu as tort, maman, disait Germaine. En voici une, tiens, là-bas, qui est très convenable. Tu pourrais parfaitement la mettre pour aller en soirée, aussi bien à Paris qu'à Senlis.

— Tu es folle, mon enfant.

La toilette dont il s'agissait n'était rien de moins qu'une tunique couleur de lune posée sur un fourreau d'une teinte crépusculaire à vagues reflets de pourpre. Mais Mme Carretier avait quelque embonpoint. Ses cheveux commençaient à grisonner près des tempes, vu qu'elle n'osait même pas les teindre modestement, comme tout le monde. Elle craignait toujours de causer du scandale, et que l'on jasât. Qu'eût-il semblé de la voir en tunique couleur de lune ?

Cependant Germaine tenait à son idée. Ce thé-choix l'avait grisée : tant d'art diffus partout, un tel luxe, cette étonnante féerie ! Et l'on discutait ? L'on venait parler de convenance, d'à-propos ?...

Au moment où elle déployait la plus char-

mante vivacité à défendre son opinion, plusieurs regards se tournèrent du côté de leur table, et une voix bien timbrée, qui se faisait caressante, s'éleva soudain près des deux femmes.

— Ah, mademoiselle votre fille plaide délicieusement, madame, la cause de la grâce et de l'art !... Que n'avons-nous plus souvent de tels avocats !

C'était le maître lui-même, c'était Adolphe Lesca qui venait d'apparaître, cambré dans sa jaquette, un peu trop pâle et replet peut-être, pas très « sport », mais soigné, pimpant, mis à miracle, un soupçon de moustache et un rien de pointe au bout du menton, à la Henri III : on pensait voir un vrai raffiné du Louvre ou de Blois, jadis, au temps que les Guise combattaient, et que Ronsard chantait. Il poursuivit :

— C'est un de mes modèles, madame, qui ne vous a pas séduite ?

— Au contraire ! Mais Germaine prétend qu'il m'irait. Je ne crois vraiment pas...

— Et moi, je l'affirme : parions qu'il suffirait de le retoucher à peine. Une nuance !... Mais, si vous me faites l'honneur de vous intéresser à mes songeries, ne serez-vous pas curieuse de visiter ma maison ? Je vous guiderai moi-même, si vous le permettez.

Et Adolphe Lesca déjà s'effaçait, leur montrait la route, galant, empressé, autoritaire et très séduisant. Il leur fit tout admirer, son cabinet, sa bibliothèque d'étoffes, rangées par centaines sur des casiers, et classées comme des documents d'archives, ses esquisses, ses croquis, sa collection de « gestes », amas immense de statuettes, de pochades et de reproductions photographiques...

Germaine voyait s'animer ainsi tout un monde, auquel jusqu'ici elle avait à peine songé. Qu'était-ce qu'une maison de couture, jusqu'à présent, pour elle ? Des salons d'essayage, et quelques potins autour. Mais ce magicien Lesca lui découvrait bien d'autres mystères ! Mme Carretier elle-même n'était pas sans respect.

Quand elles furent installées de nouveau toutes deux parmi les roses bleues, Adolphe Lesca se prit à sourire et, comme piqué par une idée fixe, murmura, en s'adressant à Mme Carretier : « Croyez-moi, madame, il s'en faudrait de bien peu que mon modèle, celui que vous désapprouviez tout à l'heure, vous convînt tout à fait. On changerait seulement le fond pourpré pour un fond saphir deuil, noir diamanté, nuit de mai, tenez, celui-ci... »

A ce moment, Jayet, le beau lévrier sombre, acheté à cette réunion de coursing où, pour la première fois, Lesca avait aperçu Germaine, le nonchalant et svelte Jayet venait d'entrer dans la salle, et passait près de la table. Le couturier saisit la tunique couleur de lune entre ses mains adroites, et la fit jouer contre la fine bête aux reflets azurés : la broderie étincela !

— Voyez, madame ! s'écria-t-il, du ton de Benvenuto Cellini montrant quelque émail sortant du four... Voyez !... Allons, par amour-propre, laissez-moi essayer. C'est une gageure d'artiste, pour rien, pour la Muse. Si

je gagne, vous porterez la robe une fois. Si je perds, on n'en parlera plus, et voilà tout... »

Mme Carretier éprouvait de la confusion, mais d'autre part s'amusait, rajeunie de vingt ans... Bah ! un défi, en somme, un pari, une sorte de philippine, c'était très innocent. Elle accepta.

Même, comme une vendeuse lui indiquait certaine coiffure, fort étrange en vérité, que l'on vendait assortie à la robe, Mme Carretier ne put s'empêcher de murmurer tout bas, en rougissant :

— Vous me ferez, n'est-ce pas, madame, la coiffure aussi...

V

Une fois la robe commandée, il fallut bien revenir chez Lesca, au Bois, afin de l'essayer. Germaine accompagnait sa mère, par curiosité, non moins que pour le plaisir de revoir la maison étrange, les colonnettes persanes, les fontaines, le noir Jayet, qui eût fait un si beau couple avec Monsieur tout gris, le dandinement des mannequins promenant les robes délicieuses et folles, le concierge médaillé, le patron lui-même aux discours fleuris...

Germaine se rappelait qu'il avait dit, la dernière fois, en faisant visiter sa maison :

— On nous accuse de ruiner les lingères, avec nos robes étroites... Mais c'est que les lingères sont bien hypocrites aussi ! Evidemment, il leur faut renoncer à vendre des jupons

et des pantalons à tralala. Evidemment, il ne leur reste que les chemises... mais quelles chemises ! Elles sont fines, fines, ajourées, brodées, transparentes. Ce sont des lambeaux de brume d'été dont on s'enveloppe, et encore, non pas n'importe quelle brume, mais celle qui flotte, exquise, au-dessus des rivières, à quatre heures du matin, en juillet. Ce sont des voiles d'araignée, d'araignées qui tisseraient de la neige. Un enfant soufflerait sur l'une de ces merveilles, qu'elle s'envolerait, et qu'on ne la reverrait plus... Or, croyez-vous que de telles chemises coûtent 27 fr. 95 ? Non, les lingères pleurent, j'y consens, mais c'est à la manière des crocodiles.

— Pourtant, monsieur, avait répondu Mme Carretier, éperdue devant un si grand luxe d'images, on faisait de belles choses en dentelles de mon temps...

— Eh ! madame, votre temps est à peine hier, d'abord... Puis la nuit appartient aux lingères, si, à ce qu'elles prétendent, le jour leur échappe. Elles sont les fées nocturnes qui,

vers minuit, font mousser sur le corps des femmes les guipures et les dentelles, et les recouvrent d'un givre de lin. Or, c'est un joli métier, allez, que d'être fées, et qui ne vous laisse point sur la paille !... Et les saut-de-lit, d'ailleurs !... Teintes savoureuses, délicieuses, et qui fondent sous les yeux, comme une pêche bien mûre fond sous la langue, vous diriez des manteaux de cour pour le Japon, d'une cour qui se tiendrait sous les cerisiers...

Pourquoi les cerisiers ? On ne savait, mais Germaine n'avait pas approfondi, si amusée qu'elle était par ce bavardage a facettes, au point de se le rappeler presque mot à mot, et se le rappeler en souriant — non sans sympathie. On ne se fût jamais permis de pareilles tirades, à Senlis : du reste, qui en eût été capable ?

Le jour que Mme Carretier revint avec Germaine chez Lesca, les mannequins entraient, l'un après l'autre, virevoltaient, parcouraient en tous sens, et à tout petits pas, le hall et les galeries, de cette marche extraordinaire qui

évoque à la fois les danses gitanes et les fresques du quattrocento. Mme Carretier s'effarait un peu.

— Madame, fit une vendeuse empressée, l'on vous attend. Par ici...

Et elle précéda Germaine et sa mère vers un salon, ou plutôt un boudoir d'essayage, dans lequel une gerbe de fleurs s'élevait délicatement hors d'un vase de jade.

M. Adolphe Lesca ne tarda guère : il parut, baisa les mains, donna son avis, indiqua quelque retouche, et déclara que c'était là une toilette pour soirée demi-intime, où l'on ne devait point faire de musique.

— Tant de précision vous surprend, mesdames? Mais c'est que l'élégance ne permet pas les robes à plusieurs fins. Bien mieux, il faut non seulement s'habiller pour chaque circonstance de la vie, mais selon l'air et la mine qu'on a au moment de passer sa robe, selon l'humeur dont on se sent. Une femme grossière se dira : « Ce matin, je mettrai mon petit ratine bois à revers pois cassés; tantôt, je sorti-

rai ma robe de velours bleu violet ; et ce soir, la vert-pomme lamée d'argent... Et allez donc !... Au lieu qu'une femme délicate se regardera très attentivement dans la glace, s'étudiera avec soin en faisant sa gymnastique suédoise, au saut du lit, et conclura : « Cela ne va guère, ce matin. Je me sens un peu fatiguée ; je ne paraîtrai pas aussi alerte que d'habitude ; je marcherai moins vite, moins bien : donc pas de costume à envers voyant, car il faut des gestes vifs et gais pour animer ces robes à surprises. En outre, j'ai mauvaise mine, après cette nuit de migraine : ma robe en charmeuse noire, à jabot de tulle, estompera mes yeux cernés et ce teint de papier mâché. Et pour ce soir, la rose tendre voilée de dentelle crême, conviendra mieux à l'envie que j'ai de demeurer assise dans un petit coin, chez cette vieille fée de Mme X... » Moi, mesdames, j'habille, comprenez-vous, en supposant que l'on usera ainsi des robes que je signe...

Germaine, un peu honteuse de son pauvre petit costume tailleur à trente-six fins, voulut

changer la conversation, et respirant la gerbe :

— Les jolies fleurs ! fit-elle. En avez-vous aussi d'assorties pour tous vos salons d'essayage ?

— Je le devrais, répondit Lesca, en riant. Mais j'ai fait apporter celles-ci de Vairières, exprès, pour madame votre mère et vous, mademoiselle. Vous m'honorerez en les emportant.

Vairières était une demeure située près de Mantes, où Adolphe Lesca n'allait presque jamais, et qu'il transformait soit en château, s'il causait avec un snob, soit en maison des champs, s'il s'adressait à un homme de lettres. Mais, pour ses amis intimes, il disait simplement ainsi : Vairières.

Après avoir si gracieusement offert des fleurs à ces dames, celles-ci pouvaient-elles refuser, lorsqu'il proposa des entrées pour une conférence qu'il allait faire au Théâtre Frascati, touchant les bijoux ? Car il déplorait que ses clientes n'allassent pas plus souvent chez l'orfèvre. Il eût voulu voir chaque année changer

la mode des joyaux. Et puis, que de fautes ! Des rubis, par exemple, sur une robe verte ou bleue, un diamant sur de la grosse laine, des turquoises sur de la mousseline corail, etc... Que de scandales !

— Je parlerai moins mal, si vous êtes là, assura-t-il. On promit de venir.

Parbleu ! il devait parler exactement de la même façon derrière la table d'un conférencier qu'en présence de Mme Carretier et de Germaine, qui, visiblement surprises et — il n'en doutait point — charmées, ne songeaient jamais à l'interrompre...

Au Théâtre Frascati, un public merveilleusement divers et empanaché attendait l'orateur. Quand il parut, heureux et sans nul trouble, Germaine se sentit secrètement assez flattée, elle n'eût pas très bien su dire pourquoi.

Il s'assit posément, feuilleta quelques notes, éleva sa main dont les ongles brillaient, et commença :

« Mesdames,

« Il est bien étrange, en vérité, de constater que vous n'êtes guère coquettes... Mais non ! Je lis sur vos visages de la surprise : néanmoins, je dois le répéter, vous n'êtes pas assez coquettes Voulez-vous que nous prenions un exemple ? Eh bien ! donc, supposons qu'une jeune femme exquise monte un soir dans son auto ; un cavalier l'accompagne, et non sans trouble, car on éprouve, je vous assure, quelque émoi à se trouver ainsi dans cette boîte capitonnée, à côté d'une femme ensevelie sous les fourrures et les satins, qui répand tous les parfums de la reine de Saba, et dont le sourire, le regard, les bagues et le turban éclairent de mille feux délicats la pénombre de la voiture.

« Cependant,on est arrivé. La dame descend. Bientôt, on sonne à une porte, on pénètre dans quelque antichambre assombrie par les tapisseries, où règne une clarté discrète. Puis la jeune femme retire son manteau, elle se dirige vers le salon, elle y entre...

« Ah ! patatras ! Quel désastre !... La pauvre reçoit brusquement une terrible douche d'électricité sur la tête : car un effroyable lustre fulgure, implacable, au plafond. Et partout, dans tous les coins, l'électricité fait rage. Chacun est changé en cadavres sous cette lumière blanche et hurlante. Le torrent brutal du lustre fait saillir la moindre boursouflure sur les plus aimables figures : c'est hideux ! Pas une touche d'ombre, pas une feinte atténuée !

« Il est vrai que les salons raffinés ne reçoivent, par contre, qu'une lumière légère, toute gracieuse, et tamisée par maints abat-jours, une lueur douce, qui s'insinue, caresse les visages... Or, nous autres, mesdames, à qui vous avez confié le soin de vos grâces... »

L'auditoire écoutait en extase : il n'avait rien de mieux à faire, aussi bien, puisqu'il était venu. Mais Germaine regardait le conférencier : « Est-ce que j'aimerais un mari pareil ? » pensait-elle.

Adolphe Lesca le lui demanda presque sans détour, après la conférence, au foyer du

Théâtre Frascati, où quelques admiratrices le félicitaient à l'envi. Se trouvant seul un instant devant Germaine :

— Oui, lui dit-il, je l'avoue, j'aime à parler, et à parler de mon art, de l'art. Je sais très bien que j'influe sur Paris... A celle qui daignerait être ma femme, j'offrirais l'empire des Modes ! Croyez-vous que cela pourrait lui plaire, mademoiselle ?

Germaine n'eut point à répondre, Mme Carretier s'en venant, tout juste à ce moment, la chercher. Pourtant, qu'eût-elle dit ? « L'Empire des Modes !... » voilà, pour l'imagination d'une petite jeune fille, qui en outre habite Senlis, une bien belle métaphore ! En outre Lesca, certes, avait eu beaucoup de succès : on l'avait applaudi très chaleureusement... Il est vrai qu'il était moins svelte qu'elle n'eût souhaité, moins que Georges Carretier-Perrot, par exemple, et tellement moins élégant !

Peu de jours après, le lévrier gris de Germaine, le pauvre Monsieur, roula sous une auto, sur la grand'route de Senlis. Elle pleura

de toute son âme. Dès le lendemain, Mme Carretier recevait une dépêche : « *Ayant appris indirectement l'accident, je pense que mademoiselle Germaine doit avoir beaucoup de chagrin, et vous prie de vouloir bien lui transmettre mon souvenir sympathique et respectueux.* — ADOLPHE LESCA. »

C'était gentil. Germaine fut très touchée. Elle le dit à Lesca :

— Mais quoi de plus simple, mademoiselle? lui répondit-il. Je m'intéresse à tout ce qui vous arrive ».

Après de pareils traits, le couturier s'estimait bien certain d'avoir séduit à tout jamais « cette petite ». Et il se croyait un adorable roué, pour le moins Valmont avec Cécile Volanges... Allons! il mènerait ça jusqu'au bout, il épouserait, et en souriant, on allait voir...

— Si Georges savait qu'on m'a tué

il m'eût peut-être envoyé, lui aussi, une dépêche...

Mais il était loin de là, Georges, et courait les banquets électoraux aux quatre coins de France, en pleine politique !

VI

Dans sa chambre de *l'Hôtel Sainte-Clotilde,* M. Jérôme Carretier méditait profondément, un soir, après dîner.

M. et Mme Carretier, ainsi que leur fille Germaine, étaient venus passer les mois de mai et juin à Paris. On peut vivre à Senlis pendant l'automne et l'hiver : il y a les chasses, les visites et les calomnies. On sait à quoi s'occuper. Mais dès qu'il fait beau, dès que les fleurs, les papillons, un air plus tiède, commencent à caresser la campagne, vite ! c'est le moment pour le monde élégant de quitter les châteaux. On revient en foule soit à Paris, dont c'est la *season,* soit à Londres, où la « saison » bat son plein.

Aussi M. et Mme Carretier se saignaient-ils afin de pouvoir informer négligemment leurs

amis qu'ils se trouveraient, à leur tour, sur l'asphlate et dans les rues pendant les mois réglementaires. Ils descendaient dans une fort modeste pension de famille, située tout près de l'église Sainte-Clotilde, et chaque année, M. Jérôme Carretier se félicitait d'avoir découvert un tel séjour, qui ne grevait point son chétif budget, en même temps qu'il flattait sa vanité, car plus d'un prélat logeait parfois, lui aussi, à *l'Hôtel Sainte-Clotilde,* et cela se savait.

Donc, ce soir-là, M. Carretier s'abîmait dans ses réflexions : il envisageait nettement la situation. C'était là un exercice spirituel dont la pratique des affaires lui avait dès longtemps donné l'habitude. Il ne faudrait pas croire en effet que M. Jérôme Carretier fût un oisif. Tout au contraire, il travaillait, prenant quotidiennement le train à Senlis, après son déjeûner, pour s'en aller passer une heure dans une usine de faïences, à Creil. Il y était chargé de la correspondance avec le canton de Berne. Ce labeur ne donnait lieu qu'à des appointements

insignifiants, mais M. Jérôme Carretier y avait appris à envisager une situation, et sans badiner. Or, celle qui le préoccupait en cet instant était particulièrement grave. M. Carretier, en effet, songeait au cœur de sa fille.

Il effilait sa longue moustache grise et, hochant la tête, se disait : « La fille d'un Carretier peut-elle épouser un couturier ? Cela est-il convenable ? Un nom si public, un métier si frivole ! Que va-t-on dire ?... »

Contraste romanesque, romantique même ! un déguisement de carnaval était posé sur une chaise, non loin du fauteuil où méditait ainsi M. Carretier. C'était une longue robe de magyar, un bonnet d'astrakan surmonté d'une aigrette, un yatagan, des bottes rouges, et l'un de ces masques blancs dont on usa jadis à Venise, pendant le carnaval.

M. et Mme Carretier avaient en effet, comme cinq cents personnes à Paris, reçu un billet cacheté, plié à la manière d'autrefois, et calligraphié à la main, dans le goût du XVIIIe siècle, sur vieux papier vergé : ce n'était autre

qu'une invitation à passer la soirée du 11 mai dans la maison de M. Adolphe Lesca, au Bois de Boulogne. Au bas du billet, on lisait : *Le carnaval chez Aldo Balbi, vénitien, marchand d'esclaves,* (1743).

Cette date était troublante : 1743. Précision d'érudit !... Et puis, pourquoi « marchand d'esclaves » ?

— C'est monsieur, répondit à M. Carretier un costumier consulté, afin de pouvoir utiliser tous les travestis orientaux...

Sur quoi, il avait loué sans peine à son client, soucieux de « ne pas faire de faute », comme on dit, un ajustement de magyar, « facile à porter, et avec lequel on est toujours bien ». Et, d'un commun accord, M. et Mme Carretier avaient décidé que, Germaine ne pouvant se rendre à cette fête, indésirable pour une jeune fille, sa mère lui tiendrait compagnie, tandis que son père irait tout seul. D'un air soucieux, celui-ci ajoutait : « Je veux me rendre compte, voir quel air on vous a, chez ce garçon .. »

Néanmoins, il est malaisé de méditer à souhait vis-à-vis d'un masque de velours blanc qui semble vous considérer de ses yeux vides, en ricanant silencieusement. Gêné, M. Carretier sonna donc afin que l'on portât la défroque ailleurs, en un cabinet de toilette. Le garçon de l'hôtel parut bientôt, des enveloppes dans les mains.

— Monsieur, dit-il, voici le courrier de ce soir.

— Ah ! bien, donnez...

L'une des lettres venait d'une agence d'informations.

«... avons l'honneur de porter à votre connaissance que la maison Lesca, très honorablement connue dans toute l'Europe, etc. etc... atteint notamment un très gros chiffre d'affaires en Amérique, où ses modèles, plus qu'appréciés, font prime... en Allemagne... en Angleterre, fournisseur de presque tous les théâtres... en Italie, considérée à Rome dans le monde noir et blanc, et à Florence dans l'inter-

national... au Brésil, en Argentine... partout, position parfaitement solide... »

M. Carretier permit à ses moustaches quelque sourire, et se frotta les mains. Le cœur de sa fille commençait à devenir pour lui un peu moins obscur.

Et bientôt, il commença de s'habiller en magyar.

— Chère enfant ! pensait-il en enfilant ses bottes vermillon à éperons d'or... Elle est timide : elle n'eût osé sans doute me parler. Je l'impressionne. Mais si ce garçon me la demande — et il ne peut s'en dispenser, après ces deux mois d'assiduités vraiment extraordinaires, excessives même, et compromettantes — je la lui donnerai peut-être... C'est un artiste, en somme, surtout un artiste...

Ah ! combien davantage encore Adolphe Lesca gagna-t-il en prestige aux yeux émerveillés de M. Carretier, quand une heure après, humble passant parmi cette foule scintillante, étrange et magnifique, ce dernier

s'avança, ébloui, dans la mascarade féerique du Bois de Boulogne ! Où se fût-on cru ? Ce n'étaient que tentes multicolores,tapis d'Orient, pelouses poudrées de bleu, allées sablées d'argent, jets d'eau irisés, fontaines d'or ! Partout, des mandolines, des danses, des nègres demi-nus, ou vêtus de tuniques miraculeuses, qui portaient soit des plateaux de sorbets, soit des cassolettes de parfums. Sur la pièce d'eau, une gondole pleine de musiciens errait dans la nuit encore froide, mais belle, et qu'habillait le clair de lune. Et une assemblée surprenante se répandait dans les salons non moins que parmi le jardin, une nuée papillottante, un véritable tohu-bohu d'Arlequins, de Zerbines, de Scaramouches, de docteurs Pantalon, de sénateurs vénitiens, de belles dames masquées, en jupes à panier, qu'environnaient des marchands smyrniotes, des sultanes, des bayadères, des princes enturbanés et couverts de perles, mille Syriennes constellées de turquoises, d'opales, de rubis, et qui semblaient échappées d'un conte bleu. Des fleurs ex-

traordinaires se balançaient aux murs, aux arbres, des ânes blancs portaient sous la lune des paniers de grenades, les pierreriers aveuglaient, un violent parfum, qui semblait venir du Paradis même de Mahomet, tourbillonnait sous l'éventail des Isabelle et des marquises,et prenait à la gorge, au cœur... Il y avait bien de quoi faire défaillir le magyar à moustache grise, qui, venant du pauvre *Hôtel Sainte-Clotilde,* se perdit, inconnu, parmi ce monde enchanté !

Mais son émotion silencieuse ne dura guère Le temps ne lui en fut point laissé.

— Soyez le bienvenu, monsieur Carretier ! Vous êtes seul ? Quel regret !... Mme Carretier sera demeurée avec Mlle Germaine, sans doute ?... »

Celui qui l'interpellait ainsi était un seigneur splendide en simarre de soie pourpre, portant bonnet d'or, babouches et boucles d'oreilles, chaînes d'émeraudes, tuniques brodées et surbrodées — un personnage surnaturel, Ali-Baba ! Mais en réalité, Adolphe Lesca

lui-même, l'ordonnateur, l'animateur, le maître de la fête.

Ebloui et très frappé, M. Carretier félicita le richissime seigneur Aldo Balbi, marchand d'esclaves, sur la magnificence d'une telle réception. Toujours pressé, et serrant des mains de toutes parts, Lesca se mit à rire.

— Ah ! monsieur le magyar, c'est que les Amériques ont donné ! J'avais envoyé des galères chargées d'étoffes vers les Indes : il en est revenu des galions... Mais restez donc avec moi !

Et M. Jérôme Carretier, abasourdi, dut suivre son hôte à travers toute la mascarade. Au buffet, des négrillons leur présentèrent des aiguières pleines de fraises et de champagne rose, des glaces parfumées. Ils furent acclamés par des masques, enlacés par des farandoles, frôlés par des couples souriants, attirés par une sérénade jusqu'au jardin.

— Vous aurez froid, dit Lesca. Mettez donc un manteau.

— Mais je n'en ai pas ici, le mien est au vestiaire.

— Bah ! qu'à cela ne tienne !... En carnaval !

Et sur un signe du patron, une almée souriante — quelque ouvrière, ou un mannequin de la maison, sans doute — alla quérir un miraculeux manteau de satin doublé de charmeuse et guilloché d'argent, l'un des modèles du printemps, et le jeta sur le dos de M. Carretier un peu gris, dont les yeux scintillaient de plaisir. Puis tous deux prirent place dans la gondole, avec un Gilles et deux odalisques, au milieu des musiciens.

— En sourdine! commanda Lesca. On ne s'entend plus.

Les guitares bourdonnèrent plus doucement, et ce fut alors qu'Adolphe Lesca dit tout à coup au magyar son compère :

— Monsieur Carretier, je suis orphelin.... Je n'ai plus personne qui puisse venir vous trouver... Je vous ferai demain, ainsi qu'à madame Carretier une visite officielle... J'aurai l'honneur d'aller vous demander la main de Mlle Germaine.

— Mais...

— Mais quoi ?...

Sans doute, mais quoi ?... M. le magyar, très ému, serra sans trop rien répondre la main du prince Ali-Baba, son futur gendre — probablement...

En revenant cependant, à l'aube, vers *l'Hôtel Sainte-Clotilde,* il faut avouer qu'il se disait : « Nous consulterons Germaine ». Mais il se répondait sans crainte.

VII

A sept ou huit mois de là, l'illustre Adolphe Lesca se souciait bien de sa jeune femme et de son nouveau foyer! Il venait de rencontrer par hasard une âme tellement plus près de la sienne que celle de cette modeste petite fille, qui l'attendait à la maison ! Que souhaitait en effet Germaine, quels rêves formait-elle ? Peuh ! est-ce qu'on savait ? Elle demeurait souvent sans parler, sans même exprimer son admiration pour son glorieux mari, comme si elle n'eût rien trouvé à dire. Pensait-elle seulement ? Elle se commandait robe sur robe, et tous ses vœux semblaient comblés. Le sérénissime couturier songeait : « Les princes épousent quelquefois des bergères, mais en somme ils ont tort... »

Et d'ailleurs, il n'avait guère le temps de s'attarder à ces fadaises : un homme aussi occupé que lui, un ministre des Grâces, chargé de gouverner l'esthétique française, et de commander au goût de Paris, un tel Pétrone irait-il s'inquiéter d'une femmelette dépourvue d'enthousiasme ? Que non ! il l'avait couronnée « madame Lesca » en un jour d'émotion un peu hâtive : elle avait maintenant droit à ce titre. Eh bien, parfait ! qu'elle le garde, qu'elle s'en serve, qu'elle en jouisse ! Mais son époux fameux avait affaire ailleurs.

Un jour, Mlle Julia Tréboff, la merveilleuse mime russe, qu'il habillait, et qui souvent venait danser à ses « thé-choix », lui dit avec son accent délicieux :

— Donc, je veux vous mener chez la marquise de Saint-Mesgrin. Elle désire vous connaître. Elle raconte, cher, que vous êtes le créateur le plus intéressant de Paris : elle n'a rien vu d'analogue dans son pays.

— Russe ? Anglaise ?

— Américaine, cher, milliardaire, veuve

d'un marquis français, et reine des jumenteries.

Reine des jumenteries ! On appelle de cet étrange nom, « jumenteries », des fermes immenses où l'on fait l'élevage des chevaux et des bœufs. Cela n'offre rien, en réalité, de mystérieux, ni surtout d'extraordinaire, sinon peut-être que ces pâturages colossaux peuvent atteindre aux dimensions d'un département français, ou peu s'en faut : mais Adolphe Lesca savoura le ragoût de ce titre barbare, « reine des jumenteries », appliqué à quelque raffinée sans doute, puisqu'elle appréciait son talent, et même l'admirait. Et il se laissa bien volontiers conduire chez Mme la marquise Esther de Saint-Mesgrin.

Celle-ci l'accueillit avec de grands honneurs. Que l'on s'imagine une grande et belle femme aux épaules carrées, aux joues rouges, dont les yeux étincelaient, et qui voulait être la plus étonnante artiste du monde, de même que dans son pays, le moindre hôtel s'intitule le plus vaste de la terre, comme la moindre flotte est la plus puissante Armada, et le dernier des po-

liticaillons passe pour le plus génial homme d'Etat de l'univers. Mme Esther de Saint-Mesgrin s'était-elle aussi proposé, avant son mariage, de devenir la plus singulière marquise des deux continents ? Elle y était fort bien arrivée: et du moins se trouvait-elle assurément la plus riche des femmes du même grade.

Avec une telle fortune, elle pouvait choisir ses relations. Il ne manque pas de poètes errants qui vont, vêtus avec grand soin, baiser la main des dames dans les salons, à l'heure du thé ; les peintres qui dînent en ville sont également partout ; et c'est un joli divertissement que de grouper, autour du chaud-froid de cailles ou du homard à la Winterthur, les candidats pour l'Institut. Mais cela parut banal à l'esprit fougueux de la marquise Esther. Foin des arts classiques, archiconnus, et de la littérature ! La marquise aimait la vie, et n'eût pas mis pour un empire les pieds dans un musée. Le plus grand peintre et le plus grand sculpteur, actuellement, n'est-ce donc pas celui qui colore, nuance et modèle à sa

guise la silhouette de nos contemporaines, à savoir le couturier ?... Adolphe Lesca se révéla comme un miracle à la reine des jumenteries.

Leur première entrevue les laissa charmés l'un de l'autre. Bientôt, Lesca prit l'habitude de venir à chaque instant. Il se plaisait jusqu'à l'extase chez cette femme d'élite, pour qui nulle toilette ne semblait assez hardie, qui parlait si volontiers de Dieu, de l'Art ou des cow-boys, et dont l'hôtel n'avait, en guise de fenêtres, que des aquariums : car le jour ne pénétrait en effet dans l'hôtel de la marquise Esther, sinon tamisé par de grands aquariums d'eau claire et renouvelée, dans laquelle nageaient des poissons couleur d'arc-en-ciel, de jaspe ou de vermeil. Pour ouvrir une fenêtre, il fallait fermer des robinets et déplacer l'aquarium immense, qui glissait doucement sur des rails de cuivre... De telles recherches enivraient Adolphe Lesca : de quels poids veut-on que sa simple épouse eût pesé, en face d'une pareille amie ?

Adolphe Lesca prit l'habitude de se présen-

ter à l'hôtel Saint-Mesgrin vers six heures, ou le soir, sa journée finie. Il arrivait, un peu gras, un peu blême peut-être, mais parfumé, ganté, paré, tout à fait homme de cour, homme de luxe, et las de porter son génie. La marquise l'attendait, couchée sur un sofa, ou enfouie dans quelque bergère. A ses pieds reposait Julia Tréboff. Celle-ci devait bientôt partir en tournée, mais cependant consacrait presque tous ces instants à cette Esther envers qui elle éprouvait une sorte de passion admirative, joyeuse, et presque attendrie : la danseuse ne connaissait rien de si plaisant, elle qui était né dans un taudis à Moscou, que cette reine des jumenteries dont les fenêtres logeaient des poissons, ni rien de si respectable, d'autre part, qu'une personne millionnaire à ce point. Quiconque doit danser chaque soir afin de gagner quelques méchants colliers de perles, sait le prix des triples chaînes qu'une milliardaire peut s'offrir comme un caprice, pour rien, pour les entendre bruire sur ses épaules et s'entrechoquer à sa ceinture.

La marquise, en revanche, traitait la danseuse — encore qu'elles fussent du même âge — comme une manière de sœur cadette ou de fille spirituelle. Célèbre sur toutes les scènes d'Europe, et choyée, Julia Tréboff était le phénomène familier de l'hôtel Saint-Mesgrin, dont Aldolphe Lesca serait tantôt l'autre. Ou, si l'on veut, elle en usait ainsi qu'une tendre parente de la marquise Esther, parente à la manière de ces acrobates qui s'unissent sur les affiches, et sont frères ou sœurs sous le lustre des cirques. Le couturier fit sans peine partie de la troupe.

L'on ne disait pas des choses simples, en ces réunions de famille. Adolphe Lesca se plaisait à déposer des louanges très compliquées aux pieds de la marquise : «... Si belle, tantôt, à notre thé, lui déclarait-il, que tout le monde en demeura transfiguré : vous resplendissiez dans tous les sourires... » Puis il attendait, paisible et glorieux, qu'on lui rendît cent hommages, en échange de celui-là.

La reine des jumenteries s'exprimait, il est

vrai, sans grâce en français. Elle citait Nietzche, mais non sans péril. Sa lecture principale, s'il faut tout avouer, était notamment le Gotha, qui ne quittait point sa table de nuit. Pourtant elle savait parfaitement affirmer à Lesca que son goût transformait l'espèce humaine.

— Le bon Dieu, affirmait la marquise Esther, a créé un monde sauvage ! Nous l'améliorons avec le motoring et l'aéronautic. Vous, monsieur Lesca, vous réparez les femmes. Elles étaient si inconvenantes, avec ces hanches ! Seulement il faudra commencer par l'Amérique...

Hors l'Amérique, en effet, point de salut ! jugeait cette robuste personne, si bien en chair, qui en voulait aux hanches. Lesca n'était pas éloigné de penser ainsi. Il aimait de passion Mme de Saint-Mesgrin, et le lui avouait tout crû devant Julia Tréboff. Un roi, jadis, faisait-il difficulté de courtiser publiquement qui lui plaisait ?

— Le philosophe, déclarait notre couturier,

disait : Je pense, donc je suis... Moi, j'ai découvert la vie,la plus haute et la plus noble vie, depuis que je vous aime, madame : j'aime, donc je suis ...!

Mais ils formaient surtout des projets admirables !

— Venez en Amérique, disait la marquise. Vous y fonderez une Académie, comme votre petit Institut français, pour y dresser des professeurs de beauté.

— J'y ai déjà songé, répondait Lesca. J'enverrai une colonie là-bas. Je m'établirai d'abord sur les paquebots. Sur chaque navire en partance s'embarqueront plusieurs de mes mannequins, qui, durant tout le trajet, présenteront aux passagers des toilettes innombrables. Un de mes délégués fera voir les échantillons recevra les commandes et prendra les mesures, qu'il transmettra par la télégraphie sans fil. En arrivant à Paris ou à New-York, une femme trouvera ainsi ses robes toutes prêtes : et pendant la traversée, elle aura comparé des merveilles, et médité sur des œuvres de

grâce et d'harmonie... Malheureusement, votre patrie, madame, est un pays sans traditions. Les aigles américaines volent dans l'histoire depuis un siècle à peine...

— Je ferai dans mes fermes l'élevage des aigles ! s'écriait impétueusement la reine des jumenteries... J'ai déjà vu cela en Suisse, dans les Alpes schwytzoises. Et qu'est-ce qu'il en coûte ? Quelques agneaux qu'on laisse enlever par ces voraces, quelques chevreaux, des chats, des petits chiens, des poules... J'aurai des troupeaux d'aigles !

Cependant Julia Tréboff, à son tour,ne nourrissait-elle donc nul dessein curieux et rare ? Que si ! Une cage en porcelaine bleue, d'une teinte exquise, reposait, vide, sur une table.

— Ma princesse, fit Julia de sa voix chantante, (elle nommait la marquise Esther « ma princesse » sans nulle raison, sinon par câlinerie, par caresse), ma princesse, savez-vous quelle nuance irait bien dans cette cage pervenche ? Du jaune pâle, ma princesse. Tenez, il faut y mettre un poussin...

Mais du coup, la marquise, qui s'entendait aux choses des champs, a éclaté de rire :

— Un poussin, Julia, un poussin !... Sans sa mère, il serait mort le lendemain matin, votre poussin !

Julia se tut, vexée. Adolphe Lesca regardait ses ongles avec complaisance, comme un prince d'Orient assistant à une querelle de harem. Pour tout concilier, il dit :

— Votre cage en tout cas, madame, ferait merveille parmi les branches du jardin blanc que je dessinerai sous peu à Longchamp, autour de ma maison : roses de neige et violettes candides, lys, campanules, des bouleaux et des saules pâles, des vasques d'albâtre, un fin gravier immaculé, des allées pavées de marbre... Je dessinerai certaines robes, qui ne pourront supporter que ce décor suave et fragile... Malheureusement, il faudrait le soleil éclatant d'Alger ou du Caire sur un pareil prodige...

La marquise Esther, enthousiasmée, battit des mains :

— Partons !... Ce n'est rien, d'aller au

Caire : le temps d'acheter le terrain, de donner les ordres à des jardiniers... Nous serons revenus dans un mois : et en juin, le jardin blanc éclatera au soleil !... Partons demain !

Ce fut alors la revanche de Julia Tréboff, qui, plus douce et mélodieuse que jamais, modula en souriant :

— Donc, ma princesse, vous êtes folle tout à fait. M. Lesca est marié, vous le savez bien, et pas marié avec vous : il ne peut pas, le cher, quitter comme cela madame Lesca pour aller au Caire... Je ne connais pas comment se conduisent les poussins, mais je connais très bien, moi, comment les maris français vivent avec leurs femmes...

La voix charmante résonnait encore, que déjà la marquise Esther s'était levée, déclarant brusquement qu'elle avait la migraine, et qu'il était bien tard.

— Quelle vipère vous faites, Julia ! murmura Lesca, tout pâle, quand il fut demeuré seul avec la danseuse.

— Mais pourquoi, cher, psalmodia-t-elle en

souriant davantage encore, mais pourquoi ?... Mme Lesca est ravissante...

L'immortel couturier, le grand artiste sortit, violemment mortifié au tréfond de lui-même.

. . . .

Et c'était ainsi qu'il allait retrouver Germaine...

VIII

Maman, je vais divorcer! »

Allons,en voilà bien d'une autre!...

Mme Carretier posa sa boîte à ongles sur ses genoux, et la consternation envahit son visage. Car il faut dire que Mme Carretier s'amenuisait les doigts, maintenant, et polissait, vernissait, ciselait ses ongles ; elle soulevait au fer, également, des boucles et des vagues parmi sa chevelure qui bientôt, peut-être, n'allait plus grisonner : sa fille étant casée, mariée, le temps des soucis n'était plus. Adieu les affaires ! Mme Carretier se trouvait rentière : seulement, au lieu de prendre sa retraite, comme l'épicière du coin, dans une villa de banlieue à volets verts et rosiers fleuris, l'excellente femme avait pris la sienne dans les maisons de couture, chez les modistes en vo-

gue, et à l'*Hôtel Sainte-Clotilde*, où elle passait dorénavant deux jours sur cinq. M. Carretier, d'ailleurs, en usait de même, et c'était surtout de Paris, à présent, qu'il surveillait sa grande correspondance avec le canton de Berne.

Lorsqu'elle vit donc sa fille, toute pâle et droite devant elle, qui lui disait de ce ton résolu : « Maman, je vais divorcer ! » le cœur de Mme Carretier se remplit de douleur. Quoi ! tout serait-il à recommencer ? Et déjà, prenant tendrement la main de Germaine :

— Mais, ma pauvre enfant, lui fit-elle d'une voix mal assurée, tu n'y songes pas, voyons !... D'ailleurs, tu sais bien que vous êtes mariés à l'Eglise... Tu me fais beaucoup de peine !...

Vaines paroles ! Germaine était inflexible :

— Je divorcerai, parce qu'Adolphe devient fou.

C'en était trop pour Mme Carretier. Fou ! Adolphe fou !... Comme dans toutes les circonstances inquiétantes de sa vie, la malheureuse invoqua immédiatement celui qui lui

semblait le modèle de toute sagesse et l'incarnation même de la raison :

— Je vais appeler ton père, Germaine.

— Si cela te fait plaisir !

M. Carretier se trouvait à l'hôtel, précisément. Il était dans sa chambre, et travaillait. Son labeur, à la vérité, ne concernait ni la Suisse, ni les faïences, ni même la moindre usine de quoi que ce fût. Mais il offrait un plus haut intérêt : M. Carretier avait entrepris en effet l'histoire généalogique de toutes les familles importantes de Senlis et des environs, durant ces vingt dernières années. A cette intention, il notait les alliances, s'informait des cousinages, conservait et commentait toutes les lettres de mariage et de mort qu'il recevait. Et même à Paris, au milieu des méditations que lui imposait le canton de Berne, on le voyait poursuivre âprement cette belle étude.

A l'appel de sa femme, il apparut donc sévère et importuné, sa moustache grise encore plus tombante, encore plus grave que de coutume. La vue de Germaine, qui fronçait dure-

ment sur ses yeux bleus ses sourcils d'or, l'aspect de Mme Carretier en larmes, ne furent point pour lui prêter à rire.

— Eh bien, mais qu'y a-t-il ?

— Il y a, mon ami, que Germaine veut divorcer !

Dieux ! la foudre était tombée !

M. Carretier, devenu rouge, s'écria brusquement : « Tu perds la tête ! » Et, indigné, voici qu'il allait sortir, claquer la porte, ou qui sait ? punir Germaine, et la mettre au pain sec, comme une petite fille qu'il la croyait encore... Mais, holà ! il ne s'agissait point de dédaigner, ni de hausser l'épaule... C'était, paraît-il, très sérieux. L'enfant avait grandi : la demoiselle, conduite à l'autel vingt mois auparavant parmi le plus honorable concours de monde et de toilettes, cette demoiselle, devenue dame aujourd'hui, parlait net et savait à merveille ce qu'elle voulait, ou plutôt ce qu'elle ne voulait plus, et pourquoi. Elle barra le chemin à son père, le pria poliment de s'asseoir, et point par point, M. Carretier apprit successivement que son

gendre se trouvait en proie au délire des grandeurs, non moins qu'à une passion extraordinaire pour une milliardaire américaine, veuve et irrésistible pour un homme tel qu'Adolphe Lesca ; que celui-ci ne s'occupait plus qu'à peine de sa maison de commerce, et passait une partie de ses nuits à composer des scénarios de ballets en compagnie de Mme Esther de Saint-Mesgrin — c'était le nom de l'Américaine — qui jouait à volonté de l'orgue, de la harpe ou du violon, et de Mlle Julia Tréboff, l'illustre mime russe, qui dansait ; qu'il se proposait de louer, associé à ces deux personnes, l'une des plus grandes scènes parisiennes, afin d'y faire représenter des symphonies chorégraphiques, au cours desquelles le gouvernement serait raillé, comme dans les pièces d'Aristophane, en même temps que l'on verrait les modèles de la maison Lesca servir de thèmes à des combinaisons de couleurs animées, analogues à ces variations musicales exécutées sur un air donné ; que d'ailleurs Germaine se moquait bien de tout ceci, et même de

la ruine de la maison Lesca, qui ne survivrait pas au ridicule, ni au désordre croissant, ni à l'incurie où le patron la laissait...

— Mais ma chère enfant, en es-tu bien sûre ?... fit M. Carretier, inquiet pour le coup.

Germaine riposta par une moue hautaine, et déclara que si la ruine ne pouvait être tenue pour un fait avéré, du moins c'était un résultat possible de toutes ces folies ; que d'ailleurs elle, Germaine, en avait assez de passer après cette Esther, reine des jumenteries, et veuve d'un vieux marquis français mort on ne sait trop comment ; qu'elle eût peut-être pardonné à son mari de la délaisser pour Julia Tréboff, bien que celle-ci fût quasi-négresse et maigre à faire peur ; mais qu'elle ne pouvait tolérer que cet Adolphe traitât sa femme avec un mépris offensant, quand il vivait, pour ainsi dire, chez la reine des jumenteries, une espèce de parvenue, quand il couvrait de bijoux cette cow'girl cousue d'or,et poussait la servilité jusqu'à s'en aller prendre des leçons de manège en vue d'un voyage au Far West ; que du

reste, bien avant de subir l'affront de ce voyage outrageant, le divorce serait dès longtemps prononcé !...

M. Carretier lui dit : « As-tu fini, Germaine ?... » Et il y avait tant de douceur en sa voix résignée, tant de tristesse et de ferme mansuétude en son regard que sa fille, interdite, se tut en effet.

— Mon enfant, commença-t-il, je te fais grâce du profond regret que tes peines nous causent, à ta mère et à moi. Tu sais combien nous t'aimons. Tu es notre fille unique, et la moindre de tes contrariétés nous touche, ma chère petite, ma pauvre chère petite... Nous pensons que tu exagères un peu les torts de ton mari : c'est trop naturel, hélas ! pour que nous en soyons surpris. La déception d'une jeune épouse fait vibrer en elle des cordes intimes, et secrètes, qui nous échappent un peu : elles n'en existent pas moins... Cependant, mon enfant, réfléchis bien à tout. Ton père, ta mère, il n'en est pas question. Mais pense simplement au monde, au scandale, à tes enfants,

si le ciel t'en donne plus tard. Nous n'appartenons pas à cette classe de la société où le mariage n'a que l'importance d'une garden-party, selon le mot dont on use aujourd'hui. Pour nous autres...

Etc... etc...

M. Carretier tenta de grands efforts pour convaincre sa fille. Mais quelque application, quelque zèle désespéré que le pauvre homme y mît, Germaine,entêtée, butée, secouait ses cheveux d'or et d'argent, et silencieusement faisait de la tête : « Non, non !... Inutile !... » Ce fut sans profit qu'il évoqua l'effet déplorable d'un divorce, la position fâcheuse de l'éponse à qui toujours, eût-elle cent fois raison, l'on donne tort, et les relations perdues, et les blâmes devinés parmi les personnes comme il faut. Il parla de morale, de religion : cela ne servit de rien. Il s'attendrit : mieux eût valu chanter. Il devint plus tranchant, plus amer, menaça presque : fadaises, plaisanteries !...

M. Carretier ne savait plus que dire. Avoir

fait de sa fille Mme Lesca, femme de M. Adolphe Lesca, le chef d'une des plus florissantes industries parisiennes — son beau-père ne le nommait jamais « un couturier » — et voir tout cela retomber à rien, sous prétexte d'une absurde histoire d'Américaine, reine des jumenteries !... Anéanti, M. Carretier considérait Mme Carretier, qui pleurait de plus belle... Soudain, il se leva, s'approcha de sa fille, et, lui posant la main sur l'épaule :

— Germaine, lui dit-il, va embrasser ta mère... Peut-être que cette femme admirable consentira en cette minute à t'avouer la trahison, le véritable crime envers elle dont ton père, qui te parle, s'est autrefois, à sa grande honte, rendu coupable... Va, mon enfant...

Stupéfaite, Germaine regarda l'honnête visage de Mme Carretier : celle-ci, bouleversée, fixait sur son mari des yeux éperdus. Puis, à bout de forces, la petite sentit que sa volonté, miraculeusement tendue depuis une heure, lui échappait, cédait. Elle frissonna de tendresse, de pitié, à la pensée que sa mère eût jadis en-

duré ces mêmes rancœurs, ces mêmes humiliations qui faisaient tant souffrir... Son cœur frivole s'ouvrit, comme rompu : « Oh ! maman, ma pauvre maman !... » s'écria-t-elle. Et toutes deux s'étreignirent, de toute leur âme.

Il ne fut plus question de divorce, ce jour-là.

Le soir, pourtant, après dîner, quand ils furent au moment de se souhaiter le bonsoir, Mme Carretier ne put s'empêcher de dire à son mari :

— Mais enfin, pourquoi, Jérôme, pourquoi donc avoir fait ce mensonge à cette petite ?... Tu sais pourtant bien que tu t'es toujours parfaitement conduit vis-à-vis de moi.

— Ma chère, un père doit apprendre à sacrifier jusqu'à son honneur même, quand il le faut ! Bâtiment en péril met bas de sa mâture. Tu vois d'ailleurs que mon initiative, il me semble, n'a pas échoué.

Mme Carretier joignit ses belles mains, presque en extase !

IX

Ce fut pour Paris une soirée inoubliable — on en parla longtemps, huit jours peut-être — et pour Germaine une nuit bien violente.

Non que la jeune femme eût nourri de grandes illusions, certes ! Elle n'avait jamais cru que *Missolonghi* dût faire recette. Son mari avait loué, à très grands frais, le théâtre du Trocadéro, pour y monter ce fameux ballet en cinq actes, *Missolonghi,* auquel il travaillait si assidûment depuis huit mois, en compagnie, ou plus justement avec la collaboration de Mlle Julia Tréboff et de Mme la marquise Esther de Saint-Mesgrin, reine des jumenteries. Il avait tenu à payer de ses deniers les décors, qui étaient admirables, les costumes, qui passaient les bornes de la splendeur, et enfin les

interprètes, tous russes, tous hors de prix. Mlle Julia Tréboff devait mimer le rôle de Lord Byron. Mlle Korazetiev figurerait le pacha de Janina. Mlle Vremstzvoï danserait à ravir sous les traits du comte d'Orsay. Par une fantaisie hardie, enfin, l'un des seuls personnages féminins du ballet, la sultane favorite Oulmedja, serait représentée par le tout jeune et merveilleux danseur Serge Balibine. Voilà des attractions !

Enfin les décors, les costumes plongeraient le public en plein rêve, en pleine féerie. L'orgie en Ecosse, au premier acte, le punch bu dans les crânes, puis le clair de lune, la rêverie de Lord Byron, la danse des sylphes parmi les ruines de l'abbaye ; au deuxième, la fête vénitienne, les gondoles sur l'eau, l'escalier du palais environné par les Sirènes, et couronné par les masques du carnaval ; l'arrivée en Grèce, au troisième, la bacchanale turque autour des colonnes du Parthénon ; ensuite, au quatrième, la bataille, le délire des nègres, la folie des Haschichin, la ronde du sang, et, au

cinquième, la plage de Missolonghi, avec le corps de Byron recouvert de fleurs, bercé, encensé, finalement enlevé par les divinités de la mer — comment résister à tant de promesses, à tant de mirages ?

Sans compter qu'Adolphe Lesca, dût-il y laisser sa fortune, voulait, coûte que coûte, éblouir Paris : partout, des guirlandes de jonquilles et de laurier tressé ; les loges pleines de fleurs ; aux vestiaires et le long des couloirs, des valets en culotte courte, habit à la française et demi-perruque blanche ; trois somptueux piqueurs à cheval, pour le service de la rue et la circulation des voitures ; ajoutons aussi que toute femme en robe montante se voyait impitoyablement refuser l'accès de la salle, et que l'auteur eût bien voulu prescrire aux hommes une tenue spéciale, telle que le pantalon de casimir et le frac bleu... Au dernier moment, cependant, il n'avait point osé.

D'où vient donc que pas un seul instant, Germaine n'avait eu foi dans la réussite d'une entreprise aussi prodigieuse ? Peut-être, ainsi

d'ailleurs que tout le public, était-elle lasse de la publicité presque fantastique dont son mari, cinq mois durant, avait encombré, offensé Paris. Ah ! que Mme la marquise de Saint-Mesgrin s'entendait à transformer un citoyen du vieux monde en réclamiste à la mode de Chicago ! Germaine avait, depuis un semestre, la vue offusquée et le goût révolté par les affiches, notes de presse, articles répandus à profusion, et payés sans compter, touchant *Missolonghi*, ses interprètes, son auteur, les inspiratrices de celui-ci, que l'on désignait clairement, la cour de jeunes poètes, d'esthètes et de « connoisseurs » qui se pressait autour de lui, tant à sa maison du Bois de Boulogne que dans l'hôtel Saint-Mesgrin. *Missolonghi* faisait tintamarre...

Mais aussi, quelle déroute ! Germaine l'avait prévu, semblait-il. En souffrit-elle néanmoins, le jour de la générale, lorsque, enfouie, ensevelie avec M. et Mme Carretier au fond de sa baignoire, elle entendit les ricanements, les mauvais propos de la salle brutalisée par une

réclame si impérieuse, lorsqu'elle vit clairement surtout que le public gouailleur et irrité d'avance, s'ennuyait, tournait en ridicule les attitudes exagérément pensives de Julia Tréboff, non moins que l'incohérence de toutes ces scènes de folie nommées sur le programme bacchanales, orgies, ivresses, combats, saturnales — Germaine en souffrit-elle ? Plaignit-elle son mari ? Ou elle-même ? Ou bien a-t-elle senti s'épanouir définitivement au tréfond de son âme une fleur magnifique de haine en observant l'avant-scène où trônait l'Américaine constellée de rubis, de perles et d'émeraudes, comme une idole barbare, et entourée par les courtisans, pourtant un peu honteux ce soir, d'Adolphe Lesca ?...

Germaine ne témoignait presque rien de ses sentiments, dès que ceux-ci étaient sombres. Elle contractait ses sourcils d'or, serrait les lèvres, agitait un peu plus vite son éventail, pliait et dépliait vingt fois, sans raison, son programme — et c'était tout. La répétition des couturières avait été un triomphe : la géné-

rale fut un désastre. Germaine ne dit mot. Après le ballet, elle monta, seule avec M. et Mme Carretier — Adolphe avait bien d'autres soucis que de la reconduire ! — dans son auto, déposa ses parents à *l'Hôtel Sainte-Clotilde*, et revint avenue Hoche, où se trouvait l'appartement particulier d'Adolphe Lesca, sans avoir ouvert la bouche, ni seulement porté un jugement sur ce ballet languissant et furieux à la fois, et sur son échec éclatant.

M. Carretier n'avait point imité la réserve de sa fille :

— C'est pittoresque, avait-il dit. C'est animé.

Puis, devant la physionomie glaciale de Germaine, il avait ajouté poliment :

— Mais j'aimais mieux les tutus.

On peut croire que Germaine ne ferma que très tard dans la nuit, et peut-être pas avant l'aube, ses yeux de turquoise, que la rancune changeait en saphirs.

Le lendemain matin, comme dix heures sonnaient, elle se présentait à *l'Hôtel Sainte-Clotilde,* et entrait en coup de vent chez M. Carre-

tier. Elle lui tendit une lettre. Il n'y avait pas une larme sous ses longs cils clairs, mais sa main tremblait :

— Tiens, papa, lis !

M. Jérôme Carretier prit la physionomie qu'il faut pour les heures graves. Il embrassa d'abord sa fille, lui dit que sa mère était un peu fatiguée...

— Je vais aller chez maman, fit Germaine. Mais j'ai voulu te voir d'abord... Un chasseur m'a simplement apporté cette lettre tout à l'heure... Lis-la.

— Oh ! oh !... mais tu m'effraies, mon enfant.

Et, mettant son binocle, M. Carretier se résolut à déplier enfin le papier mystérieux, qui, à la vérité, lui faisait un peu peur. C'était un billet de son gendre, adressé à Germaine :

« Je sais, Germaine, que je m'expose à des reproches, mais ils seront mesquins. J'attends de ton intelligence que tu les réfutes, comme je le ferais moi-même. Quand tu auras ces lignes sous les yeux, je serai parti pour l'Amérique.

Ce n'est pas une fuite, comprends-le bien, et dis-le très haut à tous. Assurément, j'ai assumé de lourdes charges, *Missolonghi* m'aura coûté cher : je voulais étonner le pays, la postérité dira si j'y suis parvenu. Peut-être aussi ai-je un peu négligé, pour la Beauté dramatique, ce que je devais à la Beauté quotidienne des salons et des rues : peut-être, en d'autres termes, le théâtre m'a-t-il fait oublier quelque peu mes ateliers, mon industrie. Un certain relâchement s'en est suivi. Qu'importe tout cela ! J'ai signé avant-hier un acte de vente : la maison Lesca ne m'appartient plus.

Je pars, Germaine, je pars, ivre d'art et de foi en ma mission ! Une femme, le plus noble et généreux esprit, Mme la marquise de Saint-Mesgrin, est disposée à soutenir mes efforts au Nouveau-Monde par le concours de son immense fortune, toujours prête quand il s'agit des causes hardies et sublimes. Nous allons fonder en Amérique une gigantesque Université, dont je serai l'inspirateur et l'âme. Outre l'éducation littéraire et artistique la plus raffi-

née, nous instituerons là-bas un enseignement supérieur de la danse, des gestes harmonieux et des belles lignes ; nous formerons des humanistes exquis, des choreutes, des ballerines qui liront Euripide à livre ouvert, et des couturiers de génie, des maîtres dyonisiaques en fait d'élégances, des surmaîtres... Nous aurons notamment un doctorat ès-sciences somptuaires et chrorégraphiques, et j'en signerai moi-même les brevets.

Naturellement, j'aurai besoin de tous mes fonds disponibles. Je devrai représenter, et l'existence est dispendieuse là-bas. Je ne puis vivre aux crochets d'autrui. Je donne l'ordre, ma chère Germaine, qu'on tienne à ta disposition chaque mois, chez mon notaire, une somme de mille francs. Hélas ! je ne puis faire davantage.

Lorsque je reviendrai, ma mission accomplie... »

Le papier tomba positivement des mains qui le tenaient. M. Carretier, atterré, regarda Germaine, comme s'il se noyait :

— Mille francs! s'écria-t-il... Mille francs!... Mais tu n'auras pas assez de mille francs ! Tu ne pourras même pas conserver un locati au mois !... Cet Adolphe est un polisson !... Pourtant il n'ira pas si loin que les tribunaux ne l'atteignent... Nous le ferons condamner, Germaine... Une maison comme la sienne...

Sa fille, ici, l'arrêta net :

— Crois-tu, papa, que je vais lui faire un procès ? Veux-tu aussi que je lui demande la charité ?... Je ne toucherai pas un sou de son argent, bien entendu.

— Et avec quoi vivras-tu, ma pauvre enfant ?

— Avec ma dot.

— Tu sais bien qu'elle ne paierait pas tes fiacres.

— Alors, je vivrai à Senlis, chez vous... Eh bien, quoi, tu ne dis rien... Préfères-tu que je divorce, maintenant ?

Non, M. Carretier ne le préférait pas !... Mais tout de même, il y a des angoisses, dans la vie.

X

Quand elle revint, encore frémissante de rancune et de honte, s'installer à Senlis, Germaine, à sa grande surprise, trouva trois grands miroirs dans son ancienne chambre virginale, au lieu d'un seulement qui se dressait autrefois, couronné par des colombes en bois doré, au-dessus de la cheminée. C'était Mme Carretier qui, devenue coquette, n'avait pas craint de transformer ainsi cette pièce, où tant de souvenirs devaient attendre son enfant prodigue, meurtrie et blessée.

— Pourquoi ces glaces, maman ?

— Peuh !... Ta chambre me servait de boudoir...

— Et pour y bouder, il te fallait tout ça ?

— Non, mais mon cabinet de toilette a tou-

jours été tellement petit, nous sommes si à l'étroit ici !...

Certes, la bonne Mme Carretier n'avait point mis de malice dans ce propos. Toutefois Germaine, à qui rien n'échappait, se le tint pour dit : elle ne risqua plus une observation, trouva tout bien, tout commode, tout à point. Ainsi que sa mère elle-même l'avait fait par mégarde, il n'était pas un seul détail, dans la petite maison de ses parents, comme dans tout Senlis, qui ne la choquât, ou ne lui causât quelque peine en lui rappelant son enfance trop vite passée, et les rêves de grand amour qu'elle avait connus ensuite, tandis qu'elle se promenait sous les tilleuls des remparts, à la chasse, dans les carrefours de la forêt, au golf même, et sur les terrains de coursing, où son cher Monsieur, jadis, lui avait valu des succès...

Un grand plaisir, pour elle, eût été de posséder un autre lévrier. Mais le noir Jayet lui eût rappelé son injurieux mari : puis il avait fait partie de la maison du Bois et de ses presti-

ges, dont la seule mémoire lui était pénible. Elle n'eût donc point toléré le pauvre beau Jayet, et eût ardemment souhaité quelque autre compagnon à fin museau, à taille de demoiselle et aux yeux charmants, à qui elle eût conté toutes ses peines. Hélas! la demeure exigüe des Carretier s'y prêtait mal: Monsieur, autrefois, quand il n'était pas à l'entraînement, logeait en un réduit où des caisses et les malles de Germaine se trouvaient à présent ; or celle-ci n'eût pas osé demander que l'on changeât quoi que ce fût désormais... C'est qu'elle n'était plus chez elle. Jeune fille, on l'avait soignée comme une pouliche d'avenir avant le Prix de Diane, on lui passait mille fantaisies ; mais maintenant, la course était courue — et perdue... La pouliche n'avait plus qu'à trotter modestement son petit bonhomme de chemin, sur la route de tout le monde.

Et pourtant, les trois miroirs de sa chambre l'offensaient, la gênaient ! Deux encore, soit... L'un, ovale et gracieux, au-dessus de la

cheminée, recevait en passant le regard de cette jeune femme triste, qu'il avait connue naguère souriante à l'on ne savait quoi,et toutefois moins bien coiffée, car Mme Carretier tenait à certaines idées, elle défendait par exemple que sa fille cachât tout à fait ses oreilles sous ses cheveux si blonds, cela ne se faisait point, ce n'était pas comme il faut. Or aujourd'hui, le miroir recevait le visage mélancolique d'une délaissée, dont les pâles bandeaux voilaient la joue plus délicate, et touchaient aux sourcils plus lourds : Ariane...

L'autre glace, mince et longue, permettait que l'on se vît en pied, du haut en bas : et Germaine se savait svelte à souhait, des toilettes heureuses l'habillaient bien, elle pouvait, quelle que fût sa peine, supporter de se voir encadrée ainsi, même à chaque minute.

Mais c'était le troisième miroir qu'elle n'aimait pas ! Celui-là, situé en face de la fenêtre, reflétait le jour. Toute la détresse du crépuscule, chaque soir, entrait en lui : et aussi l'ironie, la méchanceté, la sournoiserie de

l'aurore naissante, quand d'aventure Germaine éveillée la voyait poindre ; et l'insolente joie du soleil. Germaine apercevait de son lit ce rectangle de cristal, qui ne lui servait hélas ! qu'à compter les jours croissant petit à petit, puis décroissant, suivis par la nuit.

Ah ! c'est qu'elle s'ennuyait si cruellement, à Senlis ! Elle ne voulait voir personne, en cette société plus niaise encore qu'indiscrète, ou qu'implacable. Un jour, à force de prières, Mme Carretier l'avait menée en visite, aux portes de la ville, chez une vieille dame bien estimée dans le pays, Mme de Porterat. Cette personne vénérable offrait le thé dans son château, et sa bru l'assistait. On se tut, quand Germaine entra, derrière sa mère : songez-y, la femme d'un couturier, d'un homme qui venait de faire tant parler de lui dans les journaux, c'est mauvais, cela ! Et de plus, une femme lâchée ainsi publiquement, voilà qui est pire, car sait-on bien ce qu'il y a là-dessous ?... Enfin au bout d'un instant, l'entretien reprit, pitoyable :

— Vous connaissez la marquise ? C'est une femme bien agréable.

— Celle qui a épousé en premières noces le général de Larivier ? C'est la cousine du président des Tailles, qui se maria lui-même à...

— Enfin, une femme très agréable, excessivement parlante. Chaque fois que je lui cause, je reviens toujours étonnée. Et puis si peu poseuse, avec cela !... Qui aurait jamais cru que cette excellente personne se transformerait un jour, tout à coup...

— Le fait est qu'à la messe, dimanche, elle était impayable !

— Avez-vous remarqué son chapeau ? Un vrai chapeau de cocotte, et qui lui entrait jusqu'aux oreilles ! Et vous rappelez-vous de Pamélie ?

— Pamélie, la lingère qui reprisait si mal ? Si je m'en rappelle ! Elle m'a saboté une housse à piano !

— Eh ! bien, c'était la lingère habituelle de cette bonne marquise ; elle lui fournissait tout.

Mais à présent la voilà qui va rue de la Paix...

Fi ! quelle platitude ! Et qu'attendre de ces gens-là ? Germaine jura de n'y plus revenir Elle fuirait aussi le golf, et son peuple doré. Elle allait demeurer au logis, sortir sans bruit, parfaitement seule, errer sur la lisière des bois, mener sa vie à l'écart, en s'épargnant toute dépense. Son petit luxe, dorénavant, concernerait les livres seulement, et les parfums, que Germaine adorait. Non qu'elle composât des « mélanges », elle méprisait ces pot-pourris, où les senteurs s'entre-détruisent; par contre, elle excellait à évoquer, par telle ou telle essence choisie entre toutes, tantôt un parc, et tantôt les îles lointaines, le bosquet ou la prairie, la roseraie ou l'oasis. Elle n'ignorait pas qu'il y eût des règles, à savoir : jamais une blonde ne doit se permettre un parfum léger, ni trop subtil : rien ne serait plus fade. Il lui faut, au contraire, une odeur audacieuse et fraîche, une odeur de fleur simple, qui entête un peu. Une brune aimera le santal, les fleurs

d'Orient, les parfums poignants, chauds. Une châtaine préférera les effluves coquets, on dirait presque satinés, drôles et jolis, les parfums de cour : il convient qu'une châtaine ait toujours l'air paré. La rousse ne voudra qu'une essence violente, un peu barbare. La grise enfin nous charmera par une senteur infiniment douce, qui rappellera les meubles en bois de rose, les dentelles précieuses, les coffrets où l'on enfermait jadis, avec deux brins d'églantine, les billets d'amour...

Mais quoi ! ces délicatesses mêmes l'obsédaient encore : n'y avait-il pas quelque dilettantisme, en ces recherches-là, qui lui rappelaient Lesca et ses grossiers dédains, et tout son tapage au nom de l'Art — et ses offenses ?... Jusqu'à ce mot, l'Art, rebutait Germaine. Tout la repoussait...

Oui, tout ! — sauf pourtant ce qui la reportait, si peu que ce fût, à son enfance, à ses émotions, à ses espoirs d'antan. Elle ne se plaisait vraiment qu'à entendre le carillon toujours semblable de la cathédrale, qu'à flâner, soli-

taire, non loin du couvent et sur le mail, qu'à revoir en pensée sœur Sainte-Cécile, qui enseignait l'histoire de France, et sœur Emérentia, qui boîtait, et la petite Eveline, qui était morte à quinze ans, et Georges, le cousin prestigieux et si séduisant, l'ami...

Georges, surtout !

Il lui avait un jour parlé d'art, lui aussi, sur la route de Pontarmé :

— Ecoutez, petite Germaine, on nous méprise, nous autres. Mais c'est nous, les plus grands artistes ! Car nous voulons pétrir le monde lui-même, la société... Il n'y a qu'une nation charmante, la France. C'est une femme, il faut qu'elle règne. Elle sera la tête de la populace universelle, et son bon plaisir fera loi... On ne peut pas mentir un peu pour atteindre à ce but, petite Germaine ? Voilà de la vie, pas vrai ? de la jolie, et palpitante...

Paroles nouvelles ! Germaine pensait les entendre chanter encore, par cet après-midi d'automne. Elle retrouvait en sa mémoire les moindres détails de cette rencontre imprévue, un

jour de chasse, près de Senlis, depuis les mains fines du cavalier maniant les rênes, jusqu'à son regard tour à tour allègre et pensif, et sa silhouette agile, son dolman bleu... Et puis, plus autrefois encore, elle revoyait avec ses yeux d'enfant un jeune homme maudit par tous, avec qui l'on causait de loin en loin, et qui, parmi les images saintes et les chapelets, apportait une gerbe d'orchidées et de roses...

XI

Outre la vie, M. Julius Otto Albert Gauwel avait reçu de son vieux père Casimir Gauwel, plusieurs bienfaits, et tout d'abord quelques chétifs cent mille francs, vite décuplés, puis centuplés, voire bien au-delà, à la Bourse de Bruxelles ; mais surtout il lui devait un accent irrésistiblement et indiscutablement étranger : ce qui constitue, comme chacun sait, un avantage inappréciable, et presque un second capital.

La maman Gauwel était de Suisse teutonne, et le père Casimir hollandais. Julius était né en Luxembourg, où il avait balbutié en allemand auprès de sa nourrice ; puis il avait fait ses premières études dans un collège de Dublin, pour revenir en Amsterdam dès sa treizième année,

afin de se former aux affaires de banque ; et c'est à sa majorité seulement qu'il avait décidément appris le français chez un agent de change, à Bruxelles. Ses trois sœurs s'étaient mariées jusqu'en Orient, à tel point que l'une d'elles avait épousé un vrai turc ; si bien qu'à dîner en famille, chez ces opulents Gauwel, on se croyait involontairement chez Berlitz, et l'on se récitait tout bas, dans toutes les langues de l'Europe : «Je goûterai la rôtie qui est près du saladier. Ne me donnerez-vous pas le vin de votre frère ? Découpez ce poulet, avez-vous le canif et le vinaigrier ?... »

Tous les idiômes de Babel, et principalement l'allemand et le wallon, semblaient s'être unis pour composer l'accent du banquier. Cependant, par bonheur, entre tant de langages différents, il parlait aussi anglais. Et sauf avec ses sœurs, que du reste il voyait bien rarement, ce fut à cette dernière langue qu'il se tint. Tout devint anglais chez les Gauwel, domestiques, repas, vie quotidienne, religion, habillement, intonations, gestes, manière de sen-

tir et de penser. Le laborieux boursier Julius Gauwel, belgico-suisse-luxembourgeois, céda le pas à J. O. A. Gauwel, esq., grand financier, naturalisé sujet britannique. Et Frau Gauwel aussi — avons-nous dit qu'elle nous venait de Vienne ? — se donna bien du mal pour obtenir un aspect d'Outre-Manche. Faute de mieux, elle adopta l'air vexé, qui lui sembla l'élégance même.

Avec cet accent d'Albion, Gauwel était sauvé. Son nom même parut éclos à Londres, et depuis des siècles. Dès lors, plus de contrôle : un homme très riche, et qui a l'accent de la langue sacrée, qui dit « nos soldats » en parlant de l'armée de l'Inde, on ne l'examine pas, on se garderait de chercher l'origine de sa famille, de son argent... Quoi donc ? Sa fortune ? Mais il l'a gagnée au Transvaal, au Canada, en Australie. Ses alliances ? Elles comprennent évidemment quelque vieux lord, un gentleman-farmer, un major, un clergyman, tout Dickens. Son agrément, sa distinction ? Articles anglais, garantis. Son esprit ?

Il est anglais, vous dit-on. Qu'ajouter de plus ?

Aussi notre banquier pouvait-il avoir commis tous les impairs, dit toutes les sottises, se montrer tantôt servile et tantôt arrogant, n'importe, on le recevait, on lui souriait, on le saluait : il avait l'accent divin, il était élu.

Quand il reçut une lettre du baron Moreau, qui le mandait d'urgence à Paris au sujet de son fils Arthur, J.-O.-A. Gauwels, esq., jura entre ses dents : « Mein Gott ! » et tomba dans le plus sombre découragement. Qu'avait-il encore bien pu faire, cet Arthur ? Hélas ! Julius Gauwel adorait son fils, dont il ne cessait de payer les dettes énormes et continuelles, non moins que puériles ; mais ce cher Arthur avait tellement l'accent de Londres, lui ! A peine pouvait-il se laisser entendre en français ! Puis il se faisait si bien servir, il prenait son eau de Vichy avec tant de nonchalance aristocratique ! Enfin, il était si malade, le pauvre enfant !... Le banquier quitta son château d'Apremont, près Senlis, éprouvant

une appréhension folle, une angoisse véritable : et l'automobile de courir sur la route !

A Paris, le baron Moreau ne le fit point languir :

— Monsieur, lui dit-il, voilà, je n'irai pas par quatre chemins : votre fils Arthur a triché, ou du moins voulu tricher au Cercle... Oh ! laissez-moi poursuivre, monsieur Gauwel, je pèse bien mes paroles, et m'en excuse d'avance, car je comprends ce qu'elles ont de pénible... Mais enfin, c'est moi qui fus le principal parrain de votre fils au Cercle !... Certes, il n'y a pas eu de scandale. Nous l'avons vu — on le surveillait depuis quelque temps — tenter, bien maladroitement d'ailleurs, certaines manœuvres suspectes. Aussitôt, j'ai fait appeler Arthur, comme si on le demandait au téléphone, et dans le bureau du Comité, je lui ai donné à comprendre sans témoins qu'il devait s'en aller tout de suite, accomplir un voyage, disparaître temporairement... pour commencer. Bon !... Pourtant, s'il revient, par hasard, et si un beau jour quelque accident se pro-

duit... eh bien! que deviendrai-je, que dirai-je, moi, son parrain ?

Gauwel était atterré!... Tricher, maintenant, tricher au Cercle, voilà quelle était la dernière escapade de son fils! !... Effondré, affolé, le banquier ne put que murmurer quelques mots, parlant vaguement de responsabilité atténuée, d'état maladif, de volonté débile... Le baron Moreau lui-même, tout indigné qu'il fût, prit pitié du malheureux père.

— Ecoutez, monsieur Gauwel, vous me faites la plus grande peine. Je compatis de tout cœur, je vous le jure, au coup douloureux qui vous frappe ainsi. Permettez-moi de vous parler en ami, franchement, et dans votre intérêt... Engagez vous-même Arthur à s'éloigner, et surtout à se soigner... Surveillez-le de très près... Retirez-lui — comment vous dire cela? — sa morphine, son éther, ses sales drogues, quoi ! Vous pourriez tâcher aussi de lui faire passer le goût des cocktails... Je vous assure que ce garçon n'est plus dans son état normal... On le voit sans raison passer d'une exal-

tation extrême à un abattement... alarmant... Tenez-le un peu en observation chez vous, croyez-moi, par crainte d'avoir à prendre de pires mesures... plus tard... Ah! dame! je m'exprime franchement. Que voulez-vous aussi, dans un cas pareil !... Et donnez-lui donc, avant toute chose, un bon conseil judiciaire... Mais quoi, je vous ai froissé, monsieur Gauwel ? C'est sans le vouloir... Vous partez ?

Un conseil judiciaire ! Non, pour le coup, non ! A un Gauwel !...

Chez son fils, rue du Cirque, où il arriva en coup de vent, on accueillit Gauwel par des : « Chut !... Monsieur repose... » Il y avait une garde, les rideaux étaient tirés... Le banquier pénétra dans la chambre en retenant son souffle : là, sur le lit, un malheureux être exsangue et presque contrefait se trouvait étendu, et dormait. Sa respiration s'élevait irrégulièrement. Il avait la bouche ouverte, comme entraînée par le poids d'un menton trop lourd, trop long, et au-dessus du visage flétri s'éle-

vait un frond fuyant, un crâne oblong et déjà chauve : tel était Arthur G. Gauwell, esq., héritier du plus triste sang et de bien des millions. Cette année même, il avait été refusé à l'unanimité par le conseil de révision. Et son père, néanmoins, l'admirait passionnément.

Comme celui-ci, l'esprit en déroute, contemplait sans parler son rejeton, le vieux domestique Edmond lui dit respectueusement :

— Je dois avouer à monsieur que monsieur Arthur est encore rentré en l'air, et que ça n'est pas étonnant, s'il est malade. Avec ça, la potion, que si monsieur voyait !...

« En l'air » signifiait sans doute ivre-mort. Quant à la « potion », c'était la morphine, évidemment.

Le médecin fut encore plus précis, et plus terrifiant :

— Monsieur, dit-il au père en sortant de la chambre d'Arthur,si monsieur votre fils n'était que morphinomane, on pourrait, j'espère, le guérir assez vite, et il y aurait moins lieu de vous inquiéter. Mais c'est mon devoir de vous

parler très sérieusement : il a, sans l'ombre d'un doute, un poumon déjà touché. Nous devrons enrayer au plus vite, s'il se peut... »

Et le pronostic se poursuivit, implacable. Il fallait le sanatorium, puis une surveillance quotidienne, une vraie garde-malade, sans qu'il y parût trop...

— Nous allons le marier! s'écria le banquier.

— Dans l'état où il est? Vous n'y songez pas.

Mais si, il y songeait fort bien. Et, sans vouloir trop épouvanter Mme Gauwel, quand il fut revenu au château d'Apremont, il la mit néanmoins au courant de l'état où il avait trouvé son fils. Le trouble de M. Gauwel était tel, qu'il en parlait allemand !

— Vois-tu, Minna, ce que nous devrions lui trouver, c'est une femme raisonnable, expérimentée, qui ne serait plus une gamine, qui saurait bien s'occuper de lui, le surveiller... Quelque chose comme une veuve, avec une petite dot, ou une divorcée...

— Oh! Julius, une divorcée! Tu veux dire une annulée...

— Oui, bien entendu, Minna... Tu ne pourrais pas trouver ça?... Il n'y a pas ça dans le pays?

XII

Le Comité du Golf de Vineuil se trouvait dans les salons du Cercle Vendôme. Dès l'origine, M. Jérôme Carretier avait été nommé membre de ce Comité. A quel titre ? On ne sait pas. Comme notable du pays, peut-être. Ou à cause de sa respectabilité, de son excellente réputation. Ou parce qu'il fallait qu'il y eût quelqu'un de Senlis, la ville voisine. Ou encore parce que M. Carretier ne parlait jamais avec ironie, et qu'à la longue cela impose. Bref, il faisait partie du Comité. D'ailleurs, il jouait au golf, comme tout le monde, durant les loisirs dominicaux que lui laissaient sa grande correspondance avec le canton de Berne et ses vastes soucis. On voyait évoluer sur les *links* ses nobles moustaches grises : elles y faisaient merveille, à côté des

silhouettes majestueuses de quelques autres dames non sans âge et seigneurs non sans importance, qui cheminaient posément, suivis par les cadets, derrière les billes vagabondes.

Lorsque le Comité du Golf de Vineuil avait à débattre quelque affaire de grande conséquence, il se réunissait à Paris, où le Cercle Vendôme lui offrait gracieusement l'hospitalité. M. Carretier aimait beaucoup cela, d'abord parce qu'il était enclin naturellement à goûter toute circonstance où l'on peut envisager nettement des situations, et donner en public des avis influents : cet homme de tête ne fuyant pas les responsabilités, au contraire ; ensuite, parce qu'il n'était pas fâché d'avoir accès, fût-ce par exception, dans un temple aussi émouvant que le Cercle Vendôme, club excessivement fermé, où l'on ne pénétrait guère sans d'écrasants titres de rentes, à défaut de beaux quartiers de noblesse : ceux-ci pouvant d'ailleurs être fort aisément convertis en ceux-là — et réciproquement.

Parmi les autres personnes qui vinrent, ainsi

que M. Carretier, à la réunion un peu solennelle de ce Comité du 16 juin, nous devrons nommer quelques puissantes individualités : M. Raymond Vérand, par exemple, podestat des écuries de courses ; M. Potet, plus joliment nommé baron Potet, podestat des administrations financières ; M. le marquis du Cau, podestat des relations mondaines ; M. Odon de Mosenheim, podestat de la Bourse ; et M. Edmond Versemuis, podestat hors rang. Il s'agissait de savoir si l'on accepterait une proposition de J. O. A. Gauwel, esq., podestat de la banque : ce dernier offrait en effet de mettre à la disposition du Golf un vaste terrain, découpé dans le parc de son château d'Apremont,et qui se trouvait contigu aux *links* sis à Vineuil. L'avantage de ce cadeau princier (prêter un terrain, c'est presque le donner) ressortait assez : le G. V. — Golf de Vineuil — y gagnait l'espace nécessaire pour établir un nouveau parcours, neuf jolis trous. D'autre part, le danger consistait en ce fait que Gauwel, esq., se trouverait par là

muni soudain d'une importance considérable au G. V., à telle enseigne que l'on se verrait en quelque sorte contraint de le faire entrer au Comité l'année prochaine. Or, un homme qui témoigne d'un accent aussi parfaitement anglais, a droit à l'estime et à l'affection des gens comme il faut : toutefois il y a loin de là aux Comités, s'il vous plaît. Les Comités des cercles, c'est l'assiette au beurre fin des riches : n'y goûte pas qui veut.

M. Jérôme Carretier arriva le premier au Cercle Vendôme. Ce fut ainsi lui qui reçut ses collègues du G. V. A ce propos, a-t-on remarqué combien est insouciant et large le geste de quiconque dit: « Entrez, asseyez-vous ! » quand il se trouve au club, et non chez lui ? L'hospitalité serait plutôt, peut-être, une vertu d'hôtel, plutôt que domestique.

Tant que l'on disputa sur des questions insignifiantes portées à l'ordre du jour, telles que considérations budgétaires, salaires des gardes ou arrosages des greens, l'attention fut

légère et dispersée : M. le baron Potet lui-même, qui présidait la séance, avait peine à s'intéresser, et M. Carretier ne jugeait point le débat assez haut pour lui. Mais tout changea, dès qu'on en vint à se demander si la proposition Gauwel serait acceptée, ou non :

— Assurément, dit le baron Potet, il y a du bon dans l'offre gracieuse de M. Gauwel. Neuf trous !

— Certes, ajouta le marquis du Cau. Ce Gauwel est d'ailleurs un agréable homme. Notre Golf de Vineuil regorge de monde: un nouveau parcours sera le bienvenu. Nous devons accepter, et chacun jugera bien agréable..

Etc., etc...

Il n'était jamais très utile d'écouter avec soin les propos de M. le marquis du Cau. Une éclatante situation mondaine faisait de M. le marquis du Cau l'un des arbitres du bon ton. Par conséquent, son vocabulaire ne se trouvait point très varié, et le seul terme dont il usât pour exprimer ses sentiments de sympa-

thie, de plaisir ou d'admiration, c'était l'adjectif « agréable ». Ce mot veut tout dire, et c'est le seul qu'une personne bien élevée se puisse permettre pour signifier ce qui n'est point l'indifférence, le dédain, l'indignation, la malveillance ou le dégoût. Encore y a-t-il la manière, pour le prononcer : on fait à peine sentir l'*r*, et l'on traîne, l'on chante un peu sur l'*a*. M. le marquis du Cau réussissait de charmants « aghéaable, thès aghéaable »... En revanche, ses collègues du Comité savaient que ce bêlement offrait un sens indéfini.

M. Edmond Versemuis, rude en paroles, s'écria :

— Votre Gauwel ne donne son terrain que pour être du Comité. Je vote contre.

Bon !... Comme s'ils n'avaient attendu que ce signal, MM. de Mosenheim et Vérant prirent aussitôt position contre le banquier : ils s'aperçurent tout soudain de mille inconvénients, dont l'excellent accent anglais de la famille Gauwel leur avait jusqu'alors dissimulé l'existence. Quant à M. Carretier, il

veillait ! L'occasion lui parut merveilleuse pour porter un jugement définitif et redoutable :

— Messieurs, déclara-t-il, il m'en coûte beaucoup de parler comme je vais le faire. Je ne voudrais pas avoir l'air de ne pas songer avant toute chose aux intérêts de notre cher golf. Mais enfin, il faudrait les définir avec précision, ces intérêts. Un nouveau parcours, c'est bien. Mais la bonne tenue, c'est mieux encore, pour un cercle aussi parfaitement composé que le nôtre. Je ne prétends rien dire contre ces Gauwel... Mais entre faire partie d'un club sportif comme le nôtre, et y prendre une place si prépondérante que l'on entre presque forcément au Comité, il y a loin ! Est-il indispensable d'admettre parmi nous ce banquier, dont l'honorabilité financière est hors de doute, oui, mais qui pourtant vient on ne sait d'où, peut se réclamer de trois ou quatre nationalités, n'a pas même de religion connue...

— Mon cher monsieur Carretier, vous allez

bien loin : Gauwel est Anglais, et de religion anglicane. Nous le savons tous.

— Il se dit Anglais! Il se dit protestant! En réalité, je le crois Allemand, si ce n'est sans patrie, et simulateur, si ce n'est athée! Tenez, mon cher président, on viendrait un jour me parler d'espionnage... Bien, bien, je m'arrête! Au surplus, vous en savez autant que moi. Aucun de vous n'ignore que ce Gauwel n'est autre qu'une soudaine création de la Bourse, un tard-venu. Nous le saluons, nous lui serrons la main sur un terrain de golf. Nos relations s'en tiennent là.

— Evidemment, je n'ai jamais mis les pieds chez lui, dit le marquis de Cau. On dit cependant qu'il a des chasses agréables...

— Pour ma part, je ne lui dis pas bonjour, je l'ignore, reprit M. Carretier avec une ferme et parfaite dignité.

La proposition de J. O. A. Gauwel, esq., fut donc acceptée, mais dans les termes les plus réservés et les plus distants. Et M. Jérôme Carretier, en quittant le Cercle Vendôme, ne se

sentait pas médiocrement fier d'avoir si utilement combattu pour la bonne société. Se redressant, il se coiffa non sans orgueil de son chapeau haute-forme, dont l'aspect, au-dessus de ses moustaches grises, commandait vraiment la déférence : et comme il passait devant la grande glace du vestibule, il fallut qu'il s'étonnât encore une fois en voyant sa boutonnière privée de ce ruban rouge si prodigué, si gaspillé, et distribué à n'importe qui, sauf aux véritables gardiens de la morale et de l'honneur français !...

Sur la place Vendôme, les automobiles, les équipages se poursuivaient, montant vers le Bois de Boulogne. C'était la fin d'une belle journée de juin. Déjà les camelots passaient, criant les journaux du soir. Un mot, aperçu par hasard sur la manchette de l'un d'eux, fit tressaillir M. Carretier. Il acheta la feuille, y jeta les yeux :

Catastrophe épouvantable : les mines d'Ena Toualeb entièrement détruites par un tremble-

ment de terre, 15 morts, les dégâts sont irréparables...

M. Carretier possédait 800 actions d'Ena Toualeb. Il devint blanc, et sentit que la place et la ville entière vacillaient autour de lui.

XIII

Quand M. Carretier se retrouva plus maître de lui, peu s'en fallut qu'il se mît à sangloter comme un malheureux. Il contemplait de ses yeux, pour ainsi dire, toute sa fortune qui s'écroulait. Presque en titubant, il se dirigea vaille que vaille, et bousculé par les passants, vers un kiosque à journaux... Dans chaque feuille, la même nouvelle se reproduisait, lamentable, terrible, concise, implacable! La région d'Ena Toualeb, en Tunisie, venait d'être la proie d'un effrayant tremblement de terre. Deux villages arabes gisaient sur le sol, leurs cases en torchis balayées comme des châteaux de cartes par un coup de vent! Une inondation s'était déclarée dans les mines de cuivre, qui se trouvaient ruinées de fond en comble. Au premier mo-

ment, on annonçait 15 morts : et la liste lugubre ne serait peut-être, hélas! point close de si tôt...

Mais M. Carretier pensait bien à ces moricauds écrasés, à ces vagues nervis de Marseille noyés dans la mine, à ces Maltais étouffés parmi les décombres ! Le vrai sinistré, et, sinon le seul, du moins le seul intéressant, c'était lui, Jérôme Carretier, qui avait cru à l'avenir, à la prospérité de ces filons de cuivre, lui qui, en bon citoyen, avait apporté à l'industrie nationale l'appui confiant de ses capitaux, et dont pourtant le bel argent était par là même compromis, si seulement il n'avait irrémédiablement fui !... M. Carretier, il est vrai, omettait d'ajouter qu'il avait acheté ses 800 Ena Toualeb en spéculation, dans l'espoir que ces titres doubleraient bientôt. Mais à ces constatations exactes et mesquines, il préférait le noble apparat des idées générales, et n'eût point tardé à traiter d'ingrate sa patrie, si celle-ci laissait s'accomplir une ruine telle que la sienne!

De combien les titres allaient baisser, il n'osait y songer : du tiers, des deux tiers peut-être, si le désastre était vraiment aussi complet que le disaient les dépêches en dernière heure ! Or, que la baisse fût seulement de moitié, et il perdait près de 140.000 francs ! Et en quel moment, grands dieux ! Un mois tout au plus avant la date après laquelle M. Jérôme Carretier passait pour un homme « peu droit », comme on dit poliment, s'il ne payait pas une somme de 95.000 francs !... Car il ne laissait pas de machiner à chaque instant des affaires, dans l'intention de réaliser les gains inévitables que son génie industriel ne pouvait pas manquer de lui procurer : et, par suite d'une combinaison qu'il avait estimée souverainement ingénieuse — comme toutes celles du reste, qu'il adoptait — il s'était engagé dans un achat d'immeuble, soit 95.000 francs à verser le 20 juillet, dans trente-deux jours !...

Hélas ! il ne faut pas sourire de M. Carretier... Sans doute il perdait piètrement pied,

sans doute il se sentait plus affolé qu'une femme et plus faible qu'un enfant, cet homme si grave, si dogmatique, si rempli d'assurance et si dédaigneux ; sans doute il était prêt à accuser le monde entier, cet homme juste, de l'accident qui le jetait bas subitement... Mais, qu'on y songe, il ne se voyait point seulement là privé d'une grosse somme; et il comprenait, il savait fort bien que l'anéantissement de sa fortune, pour modeste que fût celle-ci, ferait de lui moins que rien ; qu'il n'aurait plus aucune autorité, s'il devenait un pauvre honteux, s'il était forcé, lui, Jérôme Carretier, de chercher un emploi — un vrai emploi, s'entend, et non la correspondance avec le canton de Berne —, de se trouver sous les ordres de quelqu'un, et qui sait ? d'un jeune homme peut-être, d'un freluquet, sinon d'un fonctionnaire de ce triste gouvernement ! Les meilleurs policiers, dit-on, sont les anciens apaches. Les meilleurs juges des gens comme il faut sont également les personnes elles-mêmes qui sont très comme il faut.

M. Carretier ignorait donc moins que nul autre l'immense mépris où le monde tenait un homme ruiné. Et, songeant au danger qu'il courait, M. Carretier était profondément malheureux.

Après avoir pensé à lui-même, il s'apitoyait aussi sur l'infortunée Mme Carretier, si douce, si simple, et qui l'aimait tant! Comment supporterait-elle ce coup? Elle devrait restreindre toutes ses dépenses, diminuer encore son train de maison, bien chétif pourtant, surtout depuis que Germaine était rentrée au bercail, comme une charge de plus...

Ah! Germaine, voilà la coupable, l'obstinée, la sotte vaniteuse, le capital improductif, la mauvaise terre! S'entêter jusqu'à ne vouloir absolument pas entreprendre contre un indigne mari un procès gagné d'avance, et plutôt se faire sottement, paresseusement, lâchement nourrir par ses parents! M. Carretier ne connaissait pas de flétrissure assez grave pour stigmatiser la misérable enfant, qui avait mal tourné... Heureuses les familles X., Y., Z.

(il en nommait vingt, de mémoire), dont les filles avaient épousé qui 800, qui 900.000 fr., et davantage! Plus heureuses encore celles où les chères petites s'étaient alliées à 3, à 10, à 20, à un nombre admirable de millions, quand du moins ces jeunes femmes avaient eu assez de bon sens et de vertu familiale pour garder ensuite des capitaux honnêtement acquis... Au lieu que cette Germaine!...

M. Carretier revint à Senlis anéanti, et si défait, si pâle que sa femme lui demanda : « Mon Dieu, Jérôme, n'es-tu pas malade? Qu'as-tu? Il faut envoyer chercher le docteur. »

Mais M. Carretier se montra merveilleux de sang-froid, de force morale et même, il faut le dire, de stoïcisme. Les journaux du lendemain matin viendraient bien assez tôt apprendre à ces pauvres femmes l'effroyable catastrophe. A quoi bon les tourmenter dès ce soir?

Il répondit à Mme Carretier, en souriant un peu douloureusement : « Laisse donc le médecin tranquille, Louise. Je ne suis que très fati-

gué par une journée fort dure à Paris, et voilà tout. Allons-nous bientôt dîner ? Germaine est rentrée ? »

Oui, Germaine était là. Elle passait une robe d'intérieur blanche, très souple, très simple, très fine, la tunique même de l'Impératrice Joséphine ou de Mme Récamier, par-dessus laquelle un manteau japonais rose et argent luisait avec délicatesse. Quand elle parut à table, il fit tout clair dans la salle à manger.

— Ta toilette te va très bien, ma petite fille, dit M. Carretier.

— C'est vrai, fit Mme Carretier. Charmant, ce rose ! Moi aussi, je me suis acheté un manteau japonais. Mais en plus foncé : il est vert.

— Vert pré, maman ?

— Oh ! non !

— Vert pomme, alors ?

— Tu n'y songes pas !... Vert mousse.

— Tu ne trouves pas ça un peu triste ?

— Germaine !...

C'était M. Carretier qui venait de s'écrier

ainsi, d'un ton de reproche : « Germaine! » Et il levait le doigt en l'air, ce qui signifiait : « Que l'on m'écoute. J'ai une petite leçon à faire ».

Il reprit : « Germaine! Tu te moques de ta mère, tu as tort. C'est elle au contraire qui est dans le vrai. Elle s'est remise à porter des couleurs claires. Rien de plus joli, rien de plus sain. Et si tu veux me permettre, mon enfant, eh! bien, je trouve que tu t'habilles un peu trop sombre, toi, un peu trop mélancolique, pour une jeune femme. Vois combien ce peignoir si gai te sied ! Tes autres costumes, tes tenues de puritaine...

— Tu ne veux pourtant pas que je me déguise en soubrette, parce que mon mari m'a plantée là ?

— Non, ne me prête pas de ces stupidités, et pis que cela, de ces manques de goût. Toutefois, on a plaisir à voir une jeune femme pimpante, et mise autrement qu'en noir ou en brun, voilà tout. C'est prétentieux, au fond, tant de discrétion, va, ma fille...

Mme Carretier entendait curieusement son mari parler toilettes. Il n'avait que mépris, en général, pour les « décadents » qui s'occupent de chiffons.

Germaine se mit à rire :

— Je t'emmènerai, papa, chez la couturière.

— Tu ne ferais peut-être pas si mal. Il faut qu'on s'occupe de toi comme d'une gosse, en vérité ! Tu es si extravagante.

— Parce que je ne veux pas demander l'aumône à mon mari ?

— Je ne dis pas ça.

— Parce que ma vie de femme lâchée ne m'amuse guère ?

— Eh ! mon enfant, femme lâchée !... On peut ne pas l'être toute sa vie !

— Je ne comprends pas.

— Dame !... gentille et jeune comme tu l'es, ce serait bien dommage, en vérité, de songer que jamais un foyer ne se reconstruira autour de toi...

Germaine, de stupeur, posa sa fourchette.

— Alors, maintenant, c'est toi qui me conseilles de divorcer !

— Mais non, petite, mais non...

Que faible et qu'incertain fut ce « mais non... », balbutié plutôt que prononcé, par pure convenance, par devoir !... L'opinion de M. Carretier ne tenait manifestement plus qu'à un fil.

Mme Carretier, qui ne songeait pas à mal, cita des mariages cassés en cour de Rome, mais avec indifférence, sans insister, en plaisantant même, et comme s'il s'agissait là de commérages insignifiants. Sur quoi son époux, irrité, s'impatienta :

— Que c'est exaspérant, Louise, de faire la conversation avec toi !... Jamais tu ne causes sérieusement, ma parole.

XIV

Cependant Germaine lisait les journaux avec une passion extraordinaire...

Une ardeur si vive à dévorer les feuilles publiques surprendra : mais il faut se rappeler que Germaine habitait alors Senlis, qui est une ville située plus avant dans la province que Roubaix ou que Blois. Les chemins de fer et l'automobile ont non-seulement beaucoup réduit, mais encore bouleversé la carte de France : de tel centre industriel à tel chef-lieu considérable, voici que l'on passe aujourd'hui comme l'éclair, mais entre ces deux points, qui s'arrêterait ? Personne, sinon ces originaux qui font exprès de regarder les choses. Les faubourgs de Paris, jadis mélancoliques et ombreux, grouillent aujourd'hui comme des fourmilières : et c'est le Valois qui devient la ban-

lieue. On saute dès lors par dessus Senlis, pour gagner les cités plus lointaines, on oublie cette petite ville où l'herbe pousse entre les pavés. Province, la plus fine et jolie province...

Toutefois, il y a malheureusement les châteaux voisins, les chasses, les visites, une société qui prend tous les jours le train pour Paris, où elle voit du beau monde, et qui s'attriste après cela d'habiter son bourg en miniature, une société qui veut éperdûment être élégante, et qui pour y parvenir ne connaît qu'un moyen : la particule et l'air pincé. Hélas ! province, la plus dérisoire et pauvre province, au contraire...

Que peut faire, en ce cas, pour s'échapper un peu, quiconque se voit contraint de loger là, Germaine par exemple ? Se promener, loin du golf, apprendre ainsi ce qui arrive sous la fougère et le long du ruisseau, dévorer livre sur livre, afin d'avoir les nouvelles du monde où l'on rêve, et se jeter sur les journaux, qui vous transmettent celles de Paris, le monde où

l'on vit. Et c'est pourquoi Germaine s'en faisait apporter trois ou quatre chaque soir, et plusieurs encore le matin.

Mais ceux du soir surtout lui plaisaient. Ils arrivaient avec le crépuscule, à l'heure où les rainettes commencent à tinter. Germaine ouvrait tout de suite l'*Intransigeant,* pour se débrouiller, pour apercevoir du premier coup les manchettes terribles ou flatteuses ; ensuite le *Temps* venait, qui l'instruisait, lui offrait des détails, la mettait au supplice avec des faits précis, ou la rassurait par quelques renseignements de tout repos ; et enfin, les *Débats,* où elle trouvait certains jugements soigneux et délicats touchant la politique de son pays, jugements qu'étant femme, elle n'eût su comment porter, et que personne ne formait autour d'elle, puisqu'elle vivait en province, où l'on est frénétique. *L'Intransigeant,* le *Temps* et les *Débats,* tels étaient le postillon, l'ambassadeur et le conseiller particulier de Germaine.

Néanmoins, dira-t-on, d'autres feuilles conviennent à une jeune femme : il y a les propos

de modes et de théâtre, les commérages du boulevard ? En effet, elle dépliait aussi, le lendemain, ses gazettes matinales ; pourtant, ne croyez point que des sujets futiles, comme les robes ou les galas d'été, la retinssent un instant : ce qu'elle recherchait d'abord, c'étaient les nouvelles du Parlement. D'autres collectionnent des papillons, Germaine lisait la politique avec délices.

Mme Carretier s'en étonnait :

— C'est bien curieux tout de même, mon enfant, que tu ne fasses rien comme tout le monde ! Tu as une façon de suivre les journaux...

— Mais, ma chère maman, je les suis toujours mieux que toi qui, sauf ton respect, n'es jamais au courant.

— Peux-tu dire ! C'est toujours moi qui te renseigne au sujet des mariages, des enterrements, des naissances...

— Et des fêtes. Tu ne vois que les Mondanités.

— Mais naturellement ! Tu es étonnante :

qu'est-ce qui t'intéresse donc tellement, à part ça ?

— Des choses... Tiens, je parie que tu connais la nuance des cheveux de la princesse Coralie ?

— Tout le monde sait que la princesse Coralie a d'admirables cheveux *auburn*.

— Eh bien, dis-moi donc la couleur des yeux de Briand ?

Mais ici, Mme Carretier devenait sèche et serrait les lèvres. Dans le monde comme il faut, on ne parle jamais des personnes en place ou du gouvernement, sans y apporter au moins une certaine pudeur, à défaut d'amertume ou d'ironie : c'est sur le même ton, par exemple, dont on s'entretiendrait d'une jeune dame en couches que l'on connaîtrait peu, et qui ne vous serait pas très sympathique. Germaine était inconvenante, en vérité, avec son goût familier pour cette politique d'aujourd'hui !...

Elle s'en moquait pourtant bien, au fond ! Mais dans le silence et la songerie, vous savez comme un souvenir d'enfance a vite fait de

monter, de grandir, d'emplir la mémoire et la vie. Un héros, ah ! ce sont les Parisiennes qui n'ont guère le temps d'en créer à leur usage ; ou que si par hasard elles en rencontrent de tout faits, ils sont dans la rue, ils traînent sur le boulevard, on se les partage ! Au regard moins troublé d'une provinciale, pour peu qu'elle soit souvent seule et qu'elle médite, voici le héros, l'aimé peut-être, qui flotte bientôt devant la fenêtre, tourne au coin des rues, habite le jardin, attend sur la terrasse, anime enfin la ville entière et sourit sur le clocheton de la cathédrale, que l'on voit de partout... Or, sans peut-être aller si loin, disons seulement que Germaine guettait dans les feuilles la moindre parole et le moindre geste de son cousin Georges Carretier-Perrot. Il n'interrompait pas une seule fois à la Chambre, que la jeune femme ne sût par cœur — et cette locution était bien juste ! — ce qu'il avait dit, ou crié. On prétendait que le député Carretier-Perrot pouvait un jour être ministre : Germaine eût exposé comment, à quelle date probable, et pour-

quoi. Elle eût disserté sur ce point comme un grognard du Parlement, rompu au métier : et voici donc où mène trop de rêve.

Néanmoins, elle se taisait de toutes ses forces, sur ce sujet, et non sans raison : ses parents eussent-ils compris ? Ils ne voyaient qu'un jacobin ridicule, si ce n'est un malheureux raté, dans le jeune représentant du peuple, à visage d'Italien maigre, un peu bilieux, où Germaine distinguait, elle, le masque d'un proconsul ou d'un César. A chaque instant, à propos d'un discours, d'une interpellation, d'une conférence, d'un rapport ou d'une commission, le portrait de Carretier-Perrot paraissait dans les feuilles :

— Au collège, disait M. Carretier, ce petit misérable était déjà ainsi : il ne songeait qu'à la réclame. Quand il devint orphelin....

— Etait-ce aussi pour se faire de la réclame, papa, qu'il perdit ses parents ?

— Tu ris, Germaine, mais tu ne sais pas combien le jeune vaurien a pu gaspiller d'ar-

gent, avant et après son service militaire, du temps enfin qu'on le voyait encore, à fonder des sociétés, des sales petits journaux locaux, des coopératives dont les présidents étaient de vieux communards : et tout cela lui valait déjà son portrait sur des affiches et des feuilles de chou, à la grande honte de sa famille, hélas !

— Vraiment, s'il a dépensé sa fortune pour ça, avoue qu'il s'est fait plutôt voler, au point de vue publicité.

— Volé ou non, sa réputation, si tant est qu'il en ait une...

— Elle est bien mauvaise ! soupirait Mme Carretier.

— Enfin, elle lui a coûté cher ! Et s'il n'avait encore commis que ces bêtises-là ! Mais monsieur faisait le bon apôtre socialiste à Creil, et la fête à Paris...

— Il me semble, papa, qu'on l'aurait su à Creil, et gare aux fiches !

— Sa liaison avec la danseuse Emilia Meneti fut bien connue,

— Ah ?... Elle était jolie ?

— La Meneti ? Je ne sais pas... Si, pourtant, très jolie.

— Ah ?

Et Germaine n'ajouta plus un mot. Elle mangeait une orange : c'est difficile, du moins s'il en faut croire son application singulière, l'étrange attention, les soins qu'elle y apportait.

Un soir, il y avait en manchette, sur *l'Intransigeant* : « L'altercation d'aujourd'hui à la Chambre ». Germaine pâlit un peu en voyant que le député Georges Carretier-Perrot et le député Maxime Gonzalès avaient échangé des mots, puis des gifles, bref des témoins. Le *Temps*, ni les *Débats* ne savaient rien de plus précis touchant l'affaire.

— Qu'est-ce que tu as donc ? demanda Mme Carretier à sa fille.

Mais celle-ci avait déjà caché le journal. Et précipitamment, rompant les chiens :

— Où diable, maman, as-tu donc fourré le modèle de filet que tu me montrais avant-hier ? Je l'ai cherché partout, tantôt.

Le lendemain, M. Carretier exultait :

— Eh bien ! voilà maintenant qu'ils se gourment, ces messieurs !... Le polisson de Georges a même envoyé des témoins. Quand donc mettra-t-on fin à tous ces duels ? Répandre ainsi le sang humain pour un oui, pour un non, c'est réellement monstrueux, à la fin !

Mais au soir du jour suivant, il était écœuré, par contre :

— Vous avez vu ? fit-il... Vous avez encore vu ce duel pitoyable : cinq reprises, et trois pauvres petites blessures, dont une au ventre reçue par Gonzalès, un centimètre ou deux à peine ?... Duel de journalistes, c'est dérisoire !...

Quelque envie en eût-elle, Germaine se retint néanmoins de signaler à son père qu'il ne fût guère logique de déplorer le mardi l'effusion du sang dans les rencontres, pour regretter le mercredi que celles-ci ne fussent pas plus sauvages... Mais la jeune femme se trouvait ce soir-là d'une humeur si heureuse, que la moindre discussion lui eût été pénible. Elle

se reposait languissamment dans un fauteuil,et souriait aux anges,un peu lasse de son voyage: car elle rentrait à l'instant, ayant passé la journée à Paris, toute la journée, depuis le matin ; et cette fois, c'était elle-même qui avait triomphalement rapporté, entre ses propres mains, les journaux du soir à Senlis!...

Deux heures avant ses parents et toute la ville, elle avait connu le résultat du duel... S'il faut tout dire, elle était restée cachée dans un fiacre, à Neuilly, devant la porte du terrain où la rencontre avait lieu, afin de savoir tout de suite, afin de soigner son cousin peut-être, afin d'être là... Puis, Gonzalès blessé, elle était repartie sans se laisser voir, folle de joie!

XV

JO. A. Gauwel, esq., guêtré de blanc et ganté de gris, s'empara du salon minuscule des Carretier, plutôt qu'il n'y entra : et bientôt M. Jérôme Carretier, plein de vanité, d'angoisse, de désespoir et de morgue, ouvrit la porte à son tour, et s'inclina. Nul doute que feu Daumier n'eût pris quelque plaisir à dessiner vis-à-vis l'un de l'autre, ici ce gros *tarteifle* déguisé en gentleman, et qui souriait, là ce Géronte grimé en monsieur, et qui voulait sourire, tout en ne le voulant pas.

— Cher monsieur, dit l'esquire, je vous rends visite à une heure bien tardive... Mille pardons... Je vous dérange... Si, si, je vous dérange... Mais je tenais à vous remercier personnellement de la lettre que le comité de notre golf m'a écrite. Mon Dieu, cela

n'en valait vraiment pas la peine ! J'étais trop heureux de mettre ce méchant bout de terrain à la disposition du cercle... Cela ne méritait pas l'ombre d'un merci... Une espèce de lande au bout de mon parc... Peuh ! Qu'est-ce que cela ?

— Nous vous avons été très reconnaissants.

— N'en parlons plus ! Mais je suis heureux de cette occasion... Je vous connais de réputation depuis longtemps, monsieur Carretier. J'ai eu souvent le plaisir de rencontrer au golf Mme Carretier, ainsi que Mme votre fille, et vous-même. Mon fils m'a bien souvent parlé de ces dames. C'est un endroit charmant pour goûter, ce golf. Tout le pays d'ailleurs est bien agréable, et quand on a, comme nous, travaillé la journée entière, c'est un plaisir, le soir... En quelques instants vous devez être revenu de Creil ?... De Paris, c'est plus long, hélas !... Ah ! cher monsieur, nos enfants sont plus heureux que nous : ils n'ont qu'à jouer au golf et à jouir de la vie. Je vous avoue que, l'éducation financière d'Arthur achevée, je lui

laisserai avec un certain soulagement ma banque à gérer.

— Il y a pourtant de l'intérêt à surveiller de grandes affaires...

M. Carretier avait l'esprit plus grave que subtil, sinon le vif éclair qui brilla dans les petits yeux de Gauwel l'eût averti, et à cet indice du moins se fût-il avisé que le banquier ne parlait pas sans préméditation. En réalité, celui-ci venait simplement de trouver toute faite, dans la phrase polie de son interlocuteur, la transition qu'il cherchait avec tant d'efforts depuis son arrivée. Il la saisit instantanément :

— Eh! les grandes affaires!... Vous avez, aussi bien que moi, la pratique de ce qu'on entend par ces mots pompeux : les grandes affaires!... Mais ce ne sont que des mots en effet... Un champ de quatre arpents est aussi difficile à acheter qu'un domaine de mille hectares. Et les mêmes fléaux touchent les plus petits comme les plus gros capitalistes...

— A qui le dites-vous! La débâcle d'Ena-Toualeb...

— Vous en êtes ?

— Pour une grosse somme, hélas !

— Bah !...

Voilà, M. Gauwel respira, fit halte, il touchait au but.

Comment M. Carretier eût-il en effet résisté ? Un homme heureux ne parle guère d'argent, ce qui ne serait ni gracieux, ni habile, car plus il se tait en souriant, plus on admire son bonheur et son adresse. Mais quelque malheureux, traqué, fauché en Bourse, et qui cause avec un potentat, peut-il donc garder son secret ? Va-t-il bien renoncer à l'aubaine de se voir aidé, et qui sait ? peut-être tiré d'embarras par le millionnaire qui l'écoute avec tant de sympathie ? Ce n'était pas en vain que le rusé Gauwel avait ainsi amené l'entretien sur la débâcle des Ena-Toualeb, car il n'ignorait pas la détresse de M. Carretier : et celui-ci, en effet, de se laisser aller petit à petit, de conter peu à peu son infortune financière, de presque tout avouer enfin, et bientôt de s'épancher dans le sein du banquier, dont quelques jours

auparavant, il admettait à peine les saluts.

— Voyons, monsieur Carretier, dit rondement ce dernier, si nous pouvions vous tirer de là... Venez donc me parler de tout ça demain matin à la banque... Tenez, faisons mieux, nous déjeûnerons ensemble, nous serons plus à l'aise pour causer. Cela va ?

Cela allait. Pourquoi froisser sans raison quiconque ne témoigne envers vous que de bons procédés ? Dès le lendemain, M. Carretier prit le train de Paris : le déjeûner au Café de Paris fut parfait, et Gauwel se montra déconcertant, effarant, tout puissant, prodigieux ! Il jonglait avec les chiffres, les millions, les milliards au besoin, les emprunts d'Etat, les guerres et les révolutions. A l'en croire, les financiers faisaient à leur gré, et comme par jeu, l'histoire du monde. M. Carretier écoutait, ébloui ! Allait-il donc en retour — confidence pour confidence — hasarder seulement de misérables commentaires touchant la chute d'une valeur de quatrième ordre ? Huit cents humbles actions minières, voilà bien de quoi solli-

citer l'attention d'un gaillard comme Gauwel !.. M. Carretier joignit alors à son récit l'histoire, encore héroïquement cachée la veille, des 95.000 francs exigibles le 20 juillet : il avait en effet acheté jadis, de concert avec une société, un immeuble sis aux Batignolles, sa part d'achat étant payable en deux fois ; mais, comme on ne saurait mener une vie presque oisive tant à Senlis qu'à Paris, sans faire force dépenses, l'ingénieux chargé d'affaires avec le canton de Berne, toujours à court d'argent, avait dû revendre sa part d'immeuble, contre de beaux écus sonnants, sous promesse de payer de sa poche, à l'échéance du 20 juillet, la deuxième moitié de l'achat, soit 95.000 fr. Qu'il y manquât, et il était pis encore que failli, savoir indélicat, quasi-voleur, et bon à poursuivre...

Peste ! mais il y avait là, pour le coup, de quoi intéresser passionnément le père d'Arthur C. Gauwel !

— Mon cher Carretier, votre cas est pressant, que diable ! J'ai besoin d'y songer à loi-

sir. A tantôt, voulez-vous ?... Je vous verrai vers quatre heures, puis nous prendrons le train ensemble. Ayez confiance. Je vais chercher quelque combinaison.

L'avait-il donc trouvée, cette combinaison, pour que M. Carretier se fût montré si bizarre, si mystérieux, si radicalement transformé lorsqu'il rentra chez lui, le soir même ?

— Ces Mosenheim, s'écria Mme Carretier un peu aigrie depuis la catastrophe d'Ena-Toualeb, ces Mosenheim sont des gens impossibles! Ils encombrent le pays !

— Ma chère Louise, repartit son mari, ne te hâte donc pas toujours ainsi de juger autrui ! Les Mosenheim me semblent, à moi, très sympathiques tout au contraire. Chacun a ses qualités, il suffit de bien regarder pour les apercevoir.

Quelle mansuétude inattendue !

— Papa, déclara tout à coup Germaine en pliant rêveusement le journal qu'elle venait de lire, je suis maintenant bien décidée, tu sais: je vais demander mon divorce.

Mme Carretier sursauta. Mais M. Carretier :

— Je ne puis, mon enfant, que t'approuver. Il y a une limite à tout.

Telle fut la surprise de Germaine, qu'elle en laissa choir son journal!... Et à trois jours de là, comme elle parlait des frais qu'entraîne un tel procès :

— Bah! va toujours, fit son père en souriant... On finit bien par payer.

Et la semaine suivante, M. Carretier rejoignait, plein d'enjouement, sa fille au jardin :

— Petite, je viens t'annoncer une nouvelle! Tu es invitée, avec ta mère et moi, à passer une quinzaine dans la propriété des Gauwel, à Deauville... L'air marin te redonnera des couleurs. Tu en manques un peu.

— Mais...

— Pas de mais, ma mignonne, je t'en supplie ! Sois gentille... Tu ne sais pas comme tu me contrarierais en refusant. Ecoute...

Et il prit un escabeau, s'assit près du fauteuil d'osier où se berçait Germaine.

— Ecoute, ma mignonne, tu n'ignores pas

les immenses ennuis d'argent qui m'ont frappé ? Eh bien, je suis en affaires avec Gauwel... Pourquoi ris-tu ?

— Je ris, papa, parce que tu as l'air d'être à genoux devant ta fille, et de lui demander une grâce. C'est comique !

Oui, c'était comique, M. Carretier en convint. Du moins, il dit qu'il en convenait.

XVI

ÉCOUTE, ma petite Germaine, tu n'es vraiment pas raisonnable...

— Mais, si, maman.

— Non, pas du tout ! Jamais on ne te voit au golf !

Mme Carretier ne pouvait admettre un pareil scandale, en effet. Quand il y a un golf quelque part, que diable ! on y va. Tout le monde y va... Un cercle de golf joue un peu le rôle de ce qu'on appelait autrefois la cour : c'est la cour pour tous. Il faut que l'on y paraisse. Quiconque ne s'y montre pas, doit avoir quelque chose à cacher, ou bien c'est une originale, un extravagant. On dit d'un monsieur : « Jamais il ne fait un trou. Il est très bizarre... » A moins que l'on n'ajoute aussitôt, pour l'excuser : « Il travaille beaucoup... » Et s'il s'agit

d'une femme, on la juge : « Ma chère, elle ne met pas les pieds sur les *links*. On ne sait pas à quoi elle s'occupe toute la journée. Elle se promène, elle lit. C'est une folle ».

Comme le chagrin de Mme Carretier, fût-ce pour une cause infime, faisait toujours peine à voir, Germaine mit un grand chapeau de paille garni de jonquilles, et, sans discuter — « Pauvre maman, pourquoi faire ?... » — accepta de se rendre au golf inévitable, où régnaient les commères : elle allait passer là un rude examen de bonne vie et mœurs, ce qui était bien dangereux, aujourd'hui qu'elle n'avait plus d'argent.

Il faut ajouter toutefois que l'on plaignait encore Germaine, vilainement abandonnée par son mari. On savait que son instance en divorce était introduite, l'on s'y intéressait discrètement. Une fois divorcée, elle verrait de quel bois se chauffaient les commères. Mais tant qu'elle s'efforçait d'atteindre à ce but, elle demeurait : « Cette pauvre petite madame Lesca ». Il n'y a guère, dans la bonne société, d'infamie préventive.

Or le soleil faisait rage, ce jour-là. Ces dames n'étaient pas arrivées au golf, devant leur table à thé, que la redoutable Gaby de Mosenheim se précipitait vers elles.

— Oh! Germaine, Germaine avec Mme Carretier, ici !... Et par cette température !... Quel courage ! Et quelle surprise !... Nous ne sommes pas habituées à vous rencontrer en ce lieu frivole, Germaine. Une femme aussi sérieuse que vous !...

« Femme sérieuse », dans la pensée de cette Gaby, cela signifiait, au choix, soit une poseuse, soit une excentrique, soit — la fin de tout ! — une « intellectuelle », mais enfin sûrement quelque chose de malveillant, de désagréable et d'injurieux.

Gaby Hettlinger, épouse du tout-puissant Odon de Mosenheim, était une laideron pour qui offenser et parler ne faisaient qu'une même chose. Tolérable en plein vent, cette horreur vous avait, à Paris, l'air d'une Toinon qui fait les courses. En somme, une petite brute méchante, et qu'on flattait. Avait-elle commis

quelque impair ? On riait. Dit une sottise ? On riait. Témoigné de son ignorance ? On riait encore. Lourdement blessé quelqu'un ? On riait de plus en plus fort. Méconnaissait-elle une nuance de politesse, de courtoisie, de respect ? On s'écriait : « Ah ! qu'elle est vive !... Ah ! qu'elle est drôle !... » Ai-je dit que la fortune de M. de Mosenheim était considérable ?

Au bout de dix répliques, la Gaby lâchait du ton le plus négligent :

— M. Carretier est devenu tout à fait l'ami de M. Gauwel, le banquier... Oh ! il a bien raison ! Ces pauvres Gauwel sont si à plaindre ! Ils me font vraiment de la peine... Songez donc, avoir un fils comme le leur, comme ce malheureux Arthur ! Ce n'est pas seulement qu'il soit alcoolique, morphinomane et tuberculeux. Mais vous savez ce qui lui est arrivé récemment au cercle ? Il a triché... Mais oui, parfaitement bien triché, ou voulu tricher... Seulement, à cause du père, qui est un brave homme, on a étouffé le scandale. Et puis, c'est un irresponsable, ce garçon.

On en a pitié plutôt qu'on ne le condamne...

Mme Carretier, qui entendait pour la première fois parler de cette affaire, joignait les mains, et protestait comme une bonne dame qu'elle était.

— Ce que je vous dis ne fait malheureusement aucun doute, poursuivit l'aimable Gaby. S'il vous en faut une preuve, d'ailleurs, suivez bien le manège des Gauwel : vous verrez comme ils vont au plus vite donner une gouvernante à leur fils, une vraie sœur laïque, c'est-à-dire enfin le marier à une vieille fille de province, capable de bien le surveiller, ou à une veuve... Bah ! ils trouveront, ils sont assez riches pour se payer ça !...

Comme Gaby de Mosenheim achevait ces mots, Mme Gauwel en personne faisait son entrée au golf. Elle adoucit son visage pincé en apercevant le groupe des trois femmes, et s'avançant vers elles, dit à Germaine et à sa mère avec son plus suave accent de Londres :

— Comment allez-vous ?... Quelle chaleur ! On n'en peut plus. Moi, je pars demain matin

pour Deauville. Arthur m'accompagne. Et vous, à quand votre arrivée ? Le plus vite possible, j'espère ? Je serai si contente de vous avoir là-bas ! Arthur me parle souvent de vous. Il va tout à fait bien, maintenant...

L'œil de Gaby grésillait de malice et de joie. Quant à Germaine, on lui eût publiquement cinglé la figure, qu'elle ne fût pas devenue plus rouge, puis plus pâle. Elle cacha ses mains, afin qu'on ne les vît pas trembler, et prit le premier prétexte pour rentrer à Senlis, par le train.

Moins d'une heure après, elle était enfermée à double tour avec son père qui, réellement atterré, croyait venue la fin du monde civilisé. Plus d'autorité, plus de respect, plus rien ! Les enfants en pleine révolte contre les parents! Les intérêts les plus sacrés — dette d'argent, dette d'honneur ! — foulés aux pieds !... Germaine, les yeux étincelants, parlait, criait plutôt, d'une voix haletante :

— J'en ai assez, assez, assez ! !... Comment m'as-tu toujours traitée, papa, dis un peu,

avoue-le donc ? Comme une marchandise à vendre, à reprendre, à négocier !... Quand mon mari m'insultait tous les jours par sa conduite, et cela même avant sa fuite, tu levais les bras au ciel si je parlais de divorce : aujourd'hui, tu m'approuves ! Pourquoi donc ? Est-ce que ta religion n'est plus la même ?... Laisse-moi, laisse-moi parler !... Je serai respectueuse, quand tu agiras comme un père, et non comme...

— Sors d'ici, Germaine !

— A l'instant même ! Mais je veux te déclarer une bonne fois tout ce que j'ai sur le cœur, avant que cette pauvre maman n'arrive. Crois-tu que je ne comprends rien, parce que je me tais le plus souvent ?... C'est tout juste si tu ne me poussais pas à faire un procès à mon mari, t'en souviens-tu, afin d'obtenir une grosse pension, et tu m'as blâmée de n'avoir pas touché à l'aumône qu'il me faisait, lors de son départ ! Est-ce vrai ?... Ensuite, tu as jugé ces Gauwel bons pour te prêter de l'argent, et tellement bons, que tu penses probablement à me

vendre à leur ignoble Arthur !.... Oh ! d'ailleurs, cela ne m'étonne pas : vous êtes un million de parents, en France,qui tenez leurs filles pour des capitaux à placer, et qui boursicotez quand vous parlez mariage... Vous ne songez tous qu'à de l'argent, dans ton monde, tous, tous !

— Germaine, quiconque a des dettes, doit les payer. Il y a l'honneur, à quoi tu ne songes guère, toi !

— Oh ! l'honneur !...

Mais M. Carretier savait la valeur de ce mot. Dans les questions d'argent, il compte. Un homme qui n'est plus financièrement honorable, c'est un homme qu'on ne salue pas, qu'on biffe sur les registres de la société, un paria. Vendre sa fille, c'est peut-être sans poésie, mais point déshonorant. Au lieu que faire banqueroute pour 95.000 fr. !...

— Quatre-vingt quinze mille francs, ma petite, as-tu pesé ce chiffre ? Qui me les prêterait ? Je ne trouve plus aucun crédit. Et dans quelques jours, c'est l'échéance. Aussi vrai que

tu me vois, si je n'ai pas la somme, je me tue, oui, je le ferai !... Un Carretier, faillir à sa signature !... Tu me supposes des projets bien noirs, ma pauvre fille. Mais est-il question d'un mariage ? Nullement... Seulement, pourquoi refuser tout à coup et sans motif acceptable, comme tu veux le faire, d'aller chez les Gauwel ? C'est offenser cet homme à la veille du jour où il va me sauver d'une faillite... N'oublie pas, mon enfant, que c'est lui, le seul, qui a tendu à ton père une main secourable. Il doit me prendre avec lui dans sa banque... Je ne suis plus d'un âge où l'on se place facilement. On ne voudrait pas de moi comme garçon de bureau, ni pour homme de peine... Mais nous en serons là le 21 juillet, dans cinq jours, si je n'ai pas payé !... Germaine, Germaine, aie donc au moins pitié de ta mère, sinon de toi-même, et de moi...

L'horrible scène ! Le vieil homme — un débris, là, sous les yeux de Germaine ! — avait les cheveux défaits, sa lèvre tremblottait, pis que cela, il pleurait ! Qu'allait-il devenir, si le seul

espoir de la famille, la fille unique, Germaine, trahissait son père et sa mère ?...

— Germaine ! ! Germaine ! ! implorait-t-il presque en sanglotant.

Toute la délicatesse de celle-ci se détourna devant le spectacle abominable d'un père déchu ! Elle promit au malheureux d'aller à Deauville, du moins pendant quelques jours, et sous condition que jamais, jamais, on ne lui parlerait de quoi que ce fût qui pût ressembler à un mariage Gauwel.

Mme Carretier, revenant du golf, se montra surprise de leur voir à tous deux un singulier visage.

— C'est la chaleur, maman, fit Germaine. Vraiment, on étouffe.

Mais Mme Carretier ne fut pas convaincue.

— Je suis sûre, dit-elle, que tu as encore fait de la peine à ton père.

Et elle bouda.

XVII

Qu'il faut peu de chose au Destin pour jouer ses meilleurs tours!... J. O. A. Gauwel, esq., possédait un yacht, et le député Carretier-Perrot nourrissait un projet. C'est tout. Cela suffit pourtant à créer le bonheur. Pendant que nous nous efforçons sans cesse, le Destin s'amuse.

On ne sera point surpris que J. O. A. Gauwel eût été propriétaire d'un yacht : en Angleterre, la marine... Aussi bien ce bateau était-il à voile, et fort petit. Il ne sortait qu'une ou deux fois l'an du port de Trouville, et encore ses patrons ne s'y trouvaient-ils pas toujours en ces circonstances solennelles, vu que Mme Gauwel tremblait de peur en mer, que le banquier ne s'y sentait pas trop à l'aise, et

qu'Arthur se couchait à huit heures du matin, après avoir passé ses nuits au jeu, ce qui ne l'encourageait guère à braver ensuite les périls marins. Cette saison, du reste, Arthur gardait le jardin, sinon la chambre, par ordre des médecins.

Mais si les sorties de la *Geisha* — c'était le nom du petit voilier — n'avaient pas lieu souvent, en revanche l'on y prenait volontiers le thé. Il arrivait fréquemment que des autos se vinssent ranger sur le quai du bassin des yachts, et que l'on vît, après les courses, la nacelle acajou couronnée de toilettes claires. De loin vous eussiez dit un brimborion de Maple, surchargé par des papillons. Le batelet d'ailleurs était si exigü que plus d'une fois quelque cuiller d'argent, ou un couteau précieux glissaient à l'eau par-dessus bord ; ou c'était un fruit qui roulait, une rose détachée. Quand la *Geisha* se déplaçait, elle laissait des bibelots dans la vase et des fleurs derrière elle, sur le port.

Elle ennoblissait aussi son patron, cette jolie

nef couleur d'automne ! Ne lui permettait-elle pas de figurer au Yachting et au Cruiser Club, sur la liste appréciée des propriétaires, non moins que de faire imprimer au *Tout-Paris,* comme au *Bottin Mondain,* ces mentions exquises entre toutes : J. O. A. Gauwel, esq., tel cercle, tel, tel, tel encore, telle adresse, tel château, en Valois, telle villa, à Deauville, yacht *Geisha,* jour de réception de madame, etc. etc... Le banquier remplissait six à huit lignes, dans les répertoires du beau monde. L'ennui, c'était qu'on l'y vît dépourvu de décorations. Mais une mauvaise affaire s'y opposait, une vieille histoire de fournitures militaires... Bah ! des ragots de chancelleries !

Enfin, la *Geisha* eut encore un mérite : elle amusa Germaine durant deux matinées, et la troisième, lui sauva la vie !... Ah ! ce n'est pas trop dire, si l'on entend que le yacht conduisit miraculeusement la jeune femme vers celui qu'elle aimait, vers celui qu'elle avait toujours obscurément aimé, vers l'ami d'enfance dont,

au moment de son mariage avec le couturier Lesca, elle avait bien souvent regretté l'absence, vers le cousin paria, renié par les siens, vers le sinistre député radical-socialiste, et qui même était socialiste tout court en ce temps lointain où il courait les réunions électorales à Creil, à Montataire, Beauvais ou autres lieux, vers l'éloquent et jeune tribun, en posture aujourd'hui de prétendre à tout, dont elle suivait avec passion dans les gazettes les moindres discours, les moindres interventions, les moindres gestes, vers ce Carretier-Perrot enfin qui bientôt peut-être gouvernerait la France — et qui, pour Germaine, n'était toujours que Georges, cependant, le grand camarade Georges qu'elle voyait à Senlis les jours de sortie, alors qu'elle languissait au couvent, l'étrange et souriant Georges qui, seul entre les autres, lui avait donné des fleurs, le jour de sa première communion !

Georges Carretier-Perrot, nous l'avons indiqué, nourrissait un projet : il voulait être

ministre. Quoi de plus naturel pour un député ? Néanmoins, des obstacles s'élevaient : tout d'abord, il avait trente-six ans, le malheureux, et en paraissait au plus trente. Est-il possible que l'on soit un sage, quand on accuse trente années ? Aussi avait-il beau soulever la Chambre par ses harangues brèves, claires, captieuses et souples, les députés disaient : « Il arrivera !.... » mais pensaient : « Dans vingt ans... », encore que pour un rien, dès le matin, ils se pendissent à sa sonnette. Et c'était en vain — prétendait-on — qu'il se tuait à travailler, faisait partie de toutes les commissions, de trois cents sociétés, de vingt ligues, qu'il occupait cinq secrétaires et huit dactylographes ; en vain qu'il venait, cette année même, de publier le plus beau travail sur les remontes, l'artillerie et les services de ravitaillement dans les régions de l'Est... Quoi donc ? espérait-il le portefeuille de la Guerre, par hasard ? Mais d'abord, au moins faudrait-il, pour cela, qu'il eût des moustaches !... Car ce petit-maître les

rasait ! Un ministre si jeune, et rasé ! A l'Intérieur, encore, ce serait Danton, Robespierre, Sieyès, passe !... Mais à la Guerre, il évoquerait Bonaparte... Impossible !

Or, la veille de cette matinée radieuse où elle retrouva son cousin, Germaine avait lu dans les feuilles que M. Georges Carretier-Perrot devait venir à Trouville le lendemain, afin d'assister à des expériences d'aviation. Les journaux laissaient même entendre que l'aviateur Mézanges, dont l'appareil volerait probablement avant midi au-dessus de la mer, prendrait un passager, sans doute le jeune tribun lui-même. Ce dernier, d'une part, préparait une étude sur l'aviation militaire, et d'autre part, n'ignorait pas que la popularité s'acquiert aujourd'hui non plus sur terre, mais dans la nue. Aussi monterait-il avec Mézanges, et si les journalistes le publiaient, il les laisserait faire.

Dès dix heures, l'on vit une fois encore, comme la marée battait son plein, la *Geisha* passer entre les jetées. Elle portait à bord

Germaine, son père et l'esquire Gauwel, dont les casquettes de yacht semblaient exagérées sur ce bateau de vitrine. Un vent léger frisait la vague, et jouait sur la nuque de Germaine, où quelques cheveux d'argent doré fuyaient hors du voile. Et sans doute le parfum délicat de celle-ci la suivait-il sur l'eau, comme les colombes derrière la conque d'Aphrodite.

Pendant quelque temps, la *Geisha* vira, sans s'éloigner, puis vira de nouveau, tira des bordées. Enfin, l'oiseau parut ! Il s'avançait vers la mer, en ronflant terriblement. A chaque instant, on le voyait changer de direction, comme si le vent l'eût contrarié partout : il faisait des huit, dont les boucles cependant le rapprochaient toujours. Germaine observait, haletante, avec une lorgnette de courses, et son cœur battait à rompre : il lui semblait qu'elle fût là-haut, éperdue de vertige, et vacillante entre ciel et terre !

Bientôt, l'appareil descendit, grandit, il planait au-dessus des vagues, maintenant. Quiconque en cet instant eût parlé à Germaine,

n'en eût pu tirer une syllabe. Le bruit du moteur, pour ses oreilles, emplissait l'univers ! Et le monoplan descendait toujours, à tel point même que cela devint étrange : la brise, pourtant assez douce, le gênait-elle si fort ? Un canot automobile, qui l'accompagnait, se rapprocha très vite. L'oiseau baissait, baissait, devenait énorme ! Une angoisse folle saisit chacun... Quelques minutes encore, il fut à joindre l'eau. Il voulut tourner une dernière fois, mais une de ses ailes toucha, trempa dans la mer, et l'immense monoplan se coucha mollement sur les vagues, comme une mouëtte fatiguée...

Le canot s'était rapproché à toute allure, bondissant, repoussant le flot !

— Allez ! criait Germaine aux deux matelots de la *Geisha*... Allez donc !

Mais que pouvait ce bateau à voile, contraint à des bordées sans fin !... Le sauvetage, là-bas, s'accomplissait bien lentement, au gré de la jeune femme ! L'un des deux aviateurs avait prestement passé à bord du canot ; mais

l'autre ?... L'autre à son tour finit par enjamber le bord, avec beaucoup de peine pourtant. Il paraissait blessé...

— C'est Georges !... fit Germaine épouvantée ! Et elle commanda encore, en trépignant de rage : « Mais hâtez-vous donc ! !... »

Inutile. Le canot revenait déjà, portant les deux rescapés tout ruisselants, dont l'un, Mézanges, riait avec bonne humeur. La figure de Georges saignait : toutefois, il ne semblait point que sa blessure fût grave, car en croisant la *Geisha,* et comme Germaine s'écriait : « Georges ! ! Georges ! !... » en agitant les mains, il fit un signe de bienvenue, malgré les suroîts dont on l'avait couvert. Peut-être même a-t-il souri, lui aussi.

Cependant, toutes les barques de la plage se hâtaient vers l'épave flottante.

— Allons-nous voir ? demanda Gauwel.

Mais Germaine lui lança un regard de haine :

— Monsieur, dit-elle, je désire rentrer immédiatement !

XVIII

La *Geisha* mit beaucoup de temps à rentrer au port : avec ce vent taquin qui venait de terre, il fallait louvoyer. Près des jetées, le petit bateau put enfin se faire remorquer, et peu d'instants après, il fut à quai. Germaine ne fit qu'un saut.

— Où vas-tu ? s'écria M. Carretier alarmé.

— Voir si Georges est gravement blessé !

— Mais...

— Il lui faut peut-être des soins. Qui sait s'il n'est pas seul ?... Tu n'ignores point, papa, que c'est ton cousin ?

— Enfin, on ne connaît même pas l'hôtel où il est descendu... Je n'approuve pas beaucoup ta démarche, Germaine. Nous sommes brouillés avec ce renégat.

— Pas moi !

— D'ailleurs il y a des médecins dans les hôtels... Puis il doit bien exister dans chaque ville de France une assistance mutuelle pour les saltimbanques publics.

Ceci était un mot, et cruel. M. Carretier se trouva seul, malheureusement, pour l'apprécier, car l'esquire Gauwel causait avec un de ses matelots sur le port, tandis que Germaine était déjà partie.

— Où donc a-t-elle disparu ? demanda Gauwel, quand il s'avisa de cette fuite.

— Elle est allée, répliqua son père, prendre des nouvelles de ce Carretier-Perrot, qui, comme vous l'avez appris peut-être, est un peu notre cousin... Un garçon intelligent, d'ailleurs, et qui sera ministre.

Ah ! devant l'esquire, voici que Georges prenait du grade ! N'y a-t-il personne qui vous écoute, un député que l'on connut enfant est une sorte de monstre incompréhensible, on n'en dit mot. En parle-t-on devant les proches ? On traite de « politicaillon » ce petit garçon, qui n'en impose guère. Enfin,

des étrangers se trouvent-ils là ? Aussitôt le cher enfant devient un futur président du Conseil. Ce sont des nuances délicates, dont aucune n'échappait à M. Carretier, ami de toutes les traditions.

Cependant Germaine, au grand trot d'un fiacre, arrivait aux *Roches Noires,* où *l'Hôtel de Paris* l'avait renvoyée.

— M. Carretier-Perrot ?

— Je vais voir, madame.

— Sa blessure ?

— Oh ! ce n'est rien...

C'en était assez, néanmoins, pour que Georges fût enfermé dans sa chambre avec un docteur qui le pansait. Son visage avait porté dans la chute — bien douce pourtant — contre une pièce de métal, et sa joue était déchirée. Il parut aux yeux de Germaine, qui l'attendait dans un petit salon, avec la figure bariolée par deux grands morceaux de sparadrap noir. Ainsi grimé un peu comme un clown, rasé en outre, très bien mis, et avec cela tout souriant, ce jeune député n'avait

vraiment pas du tout l'air d'un homme qui d'une part se fait tutoyer dans les réunions publiques, et d'autre part touche quinze mille francs par an pour nous gouverner. Bref, selon l'expression des gosses, il n'avait pas l'air « pour de vrai » : et Germaine retrouvait bien plutôt son cousin Georges, que l'éminent jeune homme d'Etat Carretier-Perrot.

Il s'avança, la main tendue :

— Comme c'est gentil, Germaine!... Je bénis cette chute. Elle m'a fait prendre un bain qui n'était pas désagréable. Et puis, sans elle, je ne vous eusse peut-être pas vue, car je repars ce soir...

— Mais vous vous êtes fait mal !

— Bah ! à peine m'en suis-je aperçu, et me voilà recousu... Mais parlons de vous... Et d'abord, que je vous gronde ! Comment ! une femme charmante et fine, en villégiature sur les planches de Trouville, et dans ce tohu-bohu de la rue de Paris?... Ah! ça, voulez-vous me dire ce que vous faites ici? Est-ce un endroit pour votre grâce ?

— Ma grâce est en déplacement, mon cher Georges, tout bonnement, et elle s'ennuie ferme chez des amis, pour une huitaine... chez les Gauwel, vous connaissez ?

— Pas du tout... Comment vont-ils ?

— Tiens ! mais c'est vrai, vous ne voyez plus, maintenant, que des grands personnages, des personnages officiels...

— Les princes du bloc, et les rois du contre-bloc... Ils ne me plaisent pas tous les jours... Je regrette souvent Senlis, et notre Valois, les jardins qui trempaient dans la petite rivière. Thérèse est toujours là-bas ?

— La vieille Thérèse ? Elle soigne encore ses poules. A soixante dix-sept ans, elle élève des poussins !

— Et moi qui n'en ai pas quarante, je fais des lois pour les hommes. De nous deux, c'est elle qui travaille le mieux.

— Vous êtes toujours le même pessimiste.

— Ainsi qu'au temps où je disais la mauvaise aventure à vos poupées. Ma foi ! je n'ai pas beaucoup changé... Et vous, depuis plus

de deux ans que je ne vous ai vue ? Depuis votre mariage... Eh bien, mais M. Lesca...

— Il rénove l'esthétique yankee, en compagnie d'une reine des jumenteries.

— Le divorce, alors ?

— Vous pensez !... Et après, retraite à Senlis, dans une ferme, avec Thérèse et ses poules...

— Et avec la rivière et ses murmures... et un tablier brodé ?...

— Et des sabots !...

— Comme dans la chanson, *dondaine!...*

— Vous verrez !

— Je vous vois déjà très bien d'ici, assise dans l'herbe : c'est délicieux, et cela embeaume... Voulez-vous déjeûner avec moi ?

— Mais je ne peux pas !... Ils vont m'attendre, chez les Gauwel.

— Et le téléphone ?... Vous direz que je suis très mal, sans personne auprès de moi, et que vous me veillez.

— Ils viendront voir.

— Mais non ! nous sommes brouillés à

mort... Et puis, s'ils viennent, je ne reçois pas... Allons, le couvert ici, devant la fenêtre ouverte : avouez que la mer moutonne coquettement, aujourd'hui, elle fait des frais... Et puis, un menu à la Thérèse : des crevettes, des œufs, et du fromage à la crème... Je sonne ?

— Sonnez !

Sans effort, sans même un étonnement, ils reprenaient leur badinage d'antan. Le cousin plus âgé riait comme un collégien, et la petite cousine souriait comme une grande personne, quand tous deux au fond tremblaient très gravement d'émotion — comme des enfants !

La dînette — œufs, crevettes et champagne — se trouva bientôt servie. Et les heures coulèrent : croit-on que ce soit vite fait de passer en revue mille et un souvenirs d'enfance ?... Toutes les dix minutes, pourtant, on frappait à la porte :

— Monsieur, Mme Carretier est au téléphone.

— Dites que je repose.

— Monsieur, le secrétaire de monsieur demande...

— Dites que je suis sorti !

— Monsieur, M. le Président de la Chambre.

— Je suis en auto!...

— Monsieur, le *Figaro*...

— Ah! fichtre!... Eh bien, je reviens ce soir!

— Monsieur, c'est Mlle Férys, du Gymnase...

Georges détourna les yeux :

— Dites-lui que je viens de partir en voyage.... Et ne répondez plus à personne!... Qu'on nous laisse.

On les laissa.

On les laissa jusqu'à cinq heures du soir.

— Je n'oserai jamais rentrer chez les Gauwel, fit Germaine.

— Eh bien, qui vous y force, mon petit?... Je suis venu en auto. Nous repartons de même, dans une demi-heure, et voilà! Envoyez un chasseur chercher votre malle.

— Oh ! Georges !... Et qu'est-ce qu'on dira ?

— Des horreurs au sujet de cette Mme Lesca... Mais plus un mot, ensuite, sur le compte de Mme Georges Carretier-Perrot !

Germaine rosit comme un coquillage, sous ses cheveux blond-de-Sirène, blond vert, blond pâle, blond d'argent.

— Vos cheveux qui éclairent la nuit... lui dit Georges en approchant d'eux sa carte, pour mieux la déchiffrer dans la pénombre, cependant qu'au crépuscule l'auto courait joyeusement vers Paris, de village en village, entre les champs, les prés, les saules et les peupliers de la jolie France.

XIX

« VOUS *prie ne pas m'attendre ce soir ni cette semaine, et m'excuser auprès des Gauwel, suis partie avec Georges qúe compte épouser après divorce. Affectueux sentiments,*

GERMAINE. »

Telle fut la dépêche que M. et Mme Carretier reçurent un peu avant le dîner. Germaine l'avait mise à Lisieux, en passant : car elle s'était sauvée comme une pensionnaire, ayant fait à la hâte acheter des fers à friser, des éponges, ce qu'il fallait pour sa toilette, et quelques vêtements de nuit. Si grande était sa hâte d'aller cacher au loin son bel amour, qu'elle n'avait pas voulu revoir la pauvre Mme Carretier : elles eussent pleuré toutes les deux, et

puis Germaine fût partie tout de même. Et d'ailleurs une mère se fâche-t-elle avec sa fille? Certes... Mais irréparablement?... Rien qu'à prononcer cet adverbe, Germaine souriait. Elle se revoyait jadis, malade, dans son lit de gosse : sa maman se levait la nuit, venait sur la pointe du pied pour savoir si la petite avait la fièvre... Tous les baisers sont au bout de ces souvenirs-là. Germaine s'en alla sans tourner la tête.

Quant à M. Carretier, impossible de lui expliquer quoi que ce fût. Dès que l'amour se montrait quelque part, il lui semblait vaguement qu'on eût commis un crime. Il ne tolérait ce sentiment qu'après un bon contrat, entre la minute où l'on a déclaré des fiançailles officielles, et celle où l'on revient du voyage de noces : dans ce cas, en revanche, M. Carretier s'attendrissait beaucoup. Il disait : « Les chers enfants !... » Il se rappelait sa jeunesse, et parlait de consolation, de bonheur, de vie à deux.

Germaine comptait se faire envoyer ses

malles et ses robes à Paris, où elle allait loger tout près de la rue de Verneuil, où habitait le jeune député, le futur ministre, son cousin — son fiancé. Mais elle écrirait demain. En traversant Lisieux, un arrêt à la poste, une dépêche... Pour en avoir fait davantage, il eût fallu du loisir : une amoureuse n'en a point.

L'effet que produisit ce télégramme fut immédiat et foudroyant : Mme Carretier, suffoquée, se mit au lit. Plus énergique, et conscient de sa responsabilité, M. Carretier, l'horreur dans l'âme, fit immédiatement prévenir M. Gauwel qu'il avait à lui parler sur l'heure. Et dès qu'ils furent seuls :

— Mon cher ami, dit-il à l'esquire, je pourrais, je devrais peut-être chercher à vous masquer... Mais je ne sais pas mentir : je n'en ai pas le talent, et puis en ce moment !... Bref, ma fille est partie, voilà !

— Quoi donc ? Quelque accident ?

— Hélas !

— Vous m'inquiétez.

— Plût à Dieu qu'un simple accident...

— Malade ?.... En danger !....

— Ce n'est pas une question de vie ou de mort, mais une autre tout aussi grave... Notre honneur à tous est gravement atteint : ma fille Germaine a pris la fuite en compagnie de ce Carretier-Perrot!... Jamais je n'aurais pu croire à cette infamie! Mais voici une dépêche d'elle.... Toute la journée, nous l'avons attendue, appelée par téléphone... Appartenait-il à ma dignité d'aller l'arracher des mains de ce polisson, je vous le demande? Qu'eussiez-vous fait ?... Enfin, pour achever une journée d'angoisse, voyez l'affront qu'elle inflige à sa malheureuse mère et à moi !...

— Prévenez à Paris, agissez !

— En vain! Elle est majeure, et libre de ses actes...

Oh ! mais halte-là ! On ne roulait pas ainsi le banquier Gauwel en affaires.

— Mon cher Carretier, fit-il, j'ai beaucoup de sympathie pour vous. Je pense vous l'avoir prouvé le mois dernier en vous avançant volontiers, en toute amitié, en toute confiance, et

— avouez-le — sans grand espoir d'être remboursé, 95.000 francs bien comptés. Dans ma pensée, ces 95.000 francs ne devaient représenter qu'un petit acompte sur la dot de mon fils, si, comme je l'espérais, celui-ci parvenait un jour à plaire à madame votre fille, et à se faire agréer d'elle. Je vous ai de plus promis de vous créer une situation très honorable dans ma maison : le beau-père d'Arthur avait droit à parler haut chez nous...

— Voyons, comment vous exprimer... Enfin je... je vous en ai remercié de tout cœur... Mais le rappel de votre libéralité m'est pénible.

— Mon cher, ne faisons pas de phrases. Votre fille est partie, voilà le désastre ; mais on ne le sait pas encore : cependant si le scandalle éclate, devient public...

— N'allez pas plus loin !

M. Carretier s'était levé. Une résolution inébranlable se lisait dans son beau regard franc d'honnête homme.

— Non, n'allez pas plus loin ! Vous vous

méprendriez... Vous n'avez pas affaire, en ma personne, à l'un de ces pères nouveau-style qui sont d'une faiblesse touchant à la veulerie !... je dis bien : à la veulerie!... Non, cent fois non !... Vous pensez bien que je laisse, que j'ai toujours laissé ma fille libre de ses choix : si elle veut mener une vie qui me déplaît, libre à elle !... Cependant, je considère qu'il était de son intérêt de choisir, après son divorce, une destinée intelligente, qui l'eût faite heureuse et tranquille : votre fils Arthur eût été un mari parfait pour elle. Eh bien ! mon cher Gauwel, du moment qu'elle m'a imposé la honte outrageante de cette fuite, du moment qu'elle élit comme digne d'elle, la petite gueuse! cette espèce de vil politicien, athée, partageux, et renié par tout ce qu'il y a de propre dans la société, jamais, vous m'entendez bien, jamais je ne reverrai cette coquine !...

Bon ! mais là n'était pas la question !... Que M. Carretier revît ou non sa fille, le banquier s'en moquait un peu ! Ce qu'il voulait, c'était ne point laisser échapper cette bru mi-

raculeusement offerte par les circonstances, et que les circonstances lui reprenaient. Pour cela, il ne connaissait qu'une méthode : cerveau simple et pratique, il parlait carrément d'argent. Allait-il couper des fils en quatre, et s'embarrasser d'arguties ? Autant s'occuper immédiatement de la seule chose importante, puisque, tout compte fait, il n'y en a qu'une. Pas tant d'histoires !

— Je sais, Carretier, que vous êtes un caractère droit et ferme. Je vous indiquais tout à l'heure le service assez gros que je vous ai rendu, mais uniquement pour vous démontrer que ma sympathie pour vous ne faisait aucun doute... Ceci dit, il faut arrêter ce scandale.

— Certes!... Mais comment faire?

— Vous trouverez bien. J'ai confiance. J'ai toujours eu pleine confiance en vous : sur votre simple signature, vous avez vu de quoi j'étais capable. Et je songeais à faire de vous, dans ma banque, un autre moi-même... Cependant, en cas de catastrophe, si tout échoue, si

votre fille vous crée une situation trop difficile à soutenir à Paris, dame!... mettez-vous à ma place, mon cher, c'est délicat, je suis chef d'une grosse entreprise... Mais vous trouverez! Agissez personnellement... Vous êtes son père, après tout!

— Je vais partir à l'instant...

— Bien!

— La rejoindre, lui parler...

— Très bien!

— Si tout bon sentiment, si tout respect n'est pas mort chez elle, je la ramènerai!

— Donnez-moi la main!... Ceci est se conduire en homme !

De sa grosse patte, l'esquire étreignit les doigts plus minces de M. Jérome Carretier qui, le front haut, évoquait la figure même du devoir. M. Gauwel dut songer — en allemand, car il pensait en allemand dès qu'une émotion le prenait au dépourvu — à ces réserves d'énergie, dont, aux périodes critiques, la bourgeoisie française nous offre inlassablement la surprise.

Mme Carretier se montra moins courageuse, quand son mari lui déclara :

— Louise, je me fais préparer une valise... Je pars.

Oubliant ses larmes, sa douleur, sa détresse, la bonne dame se dressa soudain dans son lit, se mit sur son séant :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !... Mais pourquoi faire ? A cause de Germaine ?... Tu ne la verras pas ! Qui sait même où elle est ? A Paris ?... Il ne te la laissera pas voir, voyons !.. Tu vas te disputer, Jérome, te colleter peut-être avec cet individu !... Mon Dieu ! Dans quelles transes je vais être !... Et toi, tu vas te rendre malade, te fatiguer, te briser les nerfs... Ah ! que je suis malheureuse ! !...

Et en effet, elle sanglotait, de nouveau terrifiée, à la pensée des dangers qu'allait courir son époux admirable et vénéré. Que Germaine se fût enfuie, c'était un grand malheur ; mais que Jérome s'exposât, voilà la fin de tout !

Celui-ci dut, pour la rassurer, lui dire que son départ était surtout une satisfaction accor-

dée aux Gauwel et à l'opinion publique.

— Il faut que je parte officiellement, lui dit-il.... Mais quant à moi, je pense comme toi, Louise, que cette démarche est bien vaine. A quoi bon aller me commettre indignement avec ce personnage ? Evidemment, cela ne servirait à rien...

Puis il tortilla sa noble moustache, et d'une voix amère, tristement résignée :

— Je réfléchirai. Si, en route, je me confirme dans cette pensée que ma démarche serait inutile... eh! bien, je resterai simplement deux jours à Rouen. Puis je reviendrai, et ce sera tout.

Au bout d'un instant, et après avoir embrassé Louise encore tremblante, il ajouta négligemment :

— Cependant, n'oublie pas que pour les Gauwel, comme pour tout le monde, je serai allé à Paris, j'aurai vu ce gredin, et Germaine au besoin... C'est une question de tenue, et même mieux que cela, de morale : et ceci doit passer avant tout, Louise !

XX

On a tout dit dans les journaux sur le charme de Paris au mois d'août : c'est un article aimable à faire, et facile. Néanmoins le gazetier ment, qui se livre à ce jeu : au mois d'août en effet, la grand' ville s'étend, s'allonge, paraît bailler, et dès que les passants n'y sont plus, on voit combien c'est laid, nos maisons, et combien sinistre, nos rues ! Georges menait toujours à bien cent et un travaux, qui lui défendaient de prendre plus que deux jours de vacances : même à cette époque où chacun gagne les champs, il lui fallait demeurer à son téléphone, au milieu des dactylographes. Quant à Germaine, elle courut s'installer au plus vite, aussitôt qu'elle eût reçu ses malles, à Versailles.

De nos jours, il est classique assurément que les amoureux se réfugient là. Sans le domaine du Grand Roi, nous n'aurions plus ni poètes, ni amour un peu distingué, ni noble mélancolie, ni sourires mythologiques et pleins d'arrière pensée. Les amants ne vont plus aux folies de Nogent ou de Chaillot, ni à Cythère, comme au temps de Watteau, mais à Versailles, depuis que nos auteurs ont mis ce lieu troublant à la mode, et que l'automobile vous y conduit en un instant. Germaine ne se creusa donc point la tête : elle se rendit aux *Réservoirs,* ainsi que tout le monde. Et, selon la coutume pareillement, Georges venait la retrouver sur la terrasse vers cinq ou six heures : il leur restait beaucoup de loisir avant le dîner, qu'ils prenaient tard. Ils erraient alors tout doucement, se tenant par le bras, et Georges frissonnait de plaisir à serrer ainsi contre lui son amie frêle et ravissante. Aux premiers souffles du crépuscule, il la contraignait à jeter quelque écharpe sur ses blouses trop fines. Il la soignait,

la choyait, l'adorait à toutes les minutes.

— Je t'aime, faisait-il en effeuillant la marguerite, ou la rose, je t'aime un peu, beaucoup, passionnément, minutieusement...

— Et enfin, pas du tout!

— Comme tu es bête! Tu ne sais pourtant jamais ta leçon, élève Germaine... Un mauvais point. Tu me le rendras quand nous serons mariés.

En réalité, Georges était ivre de joie, et sa vie venait de commencer. Chaque soir, après leur longue promenade, quand ils arrivaient de nouveau en face du palais tout rose à cette heure : « Encore un jour cueilli ! » pensaient-ils. Et néanmoins il leur restait toute la nuit.

Dès quatre heures, Germaine s'asseyait contre un if, ou près d'une fontaine. Georges paraissait bientôt : et il y avait plaisir à voir cet homme impatient, nerveux, brun à la corse et rasé comme le Premier Consul, il y avait quelque soulagement même à le sentir se détendre, rire et jouer sous l'ombre des arbres et dans la paix du crépuscule. Car ils jouaient.

Une voiture passait-elle devant le bassin d'Apollon :

— Germaine, s'écriait Georges, donne-moi vite la main : tu vas te faire écraser !

Germaine tendait sa main, sans y songer, ainsi qu'une gosse ferait pour traverser les Champs-Elysées avec sa bonne. Son amoureux se moquait d'elle, mais non tout de même sans un soupçon de tristesse :

— Ah ! disait-il, quel âge as-tu, mon amour ?...

Et il ajoutait moins gaîment encore : « Et moi ?... Et moi ?... »

— Quoi ! répondait-elle, pour dix ans qui nous séparent, voilà de quoi faire l'important !

— Dix ans et davantage, hélas ! Mais chaque journée d'amour nous rapproche.

— Je vieillis, alors ?

— Non, ma chérie, mais tu grandis beaucoup.

Ils allaient, devisant ainsi, de bosquet en bosquet, de coin vert en coin bleu, puis en

coin gris, puis en coin sombre. Georges suivait sous les charmilles les cheveux presque bizarres, tant ils étaient blonds, de Germaine. Elle avait des yeux de couleur turquoise, mais si enfoncés sous l'arcade sourcilière qu'ils semblaient par moment foncés comme le saphir :

— C'est un miracle, déclarait Georges en extase... Oui, tu es un miracle.

Mais Germaine alors faisait la moue :

— Ne t'amuse pas à blaguer, n'est-ce pas, en disant cela.

Tout les retenait, les attardait, sitôt qu'ils se trouvaient ensemble. Lorsque le paresseux doit sortir, nous apprend un proverbe arabe, il y a un lion sur la route. Chez nous, quand un amoureux doit rentrer, il y a toujours les fées sur le chemin. Devant le moindre buisson, Germaine et Georges demeuraient longuement : et ils repartaient charmés, à travers le parc recueilli, en guettant l'oiseau minuscule et délicat qui ne manque jamais, vous le savez, de traverser à petits sauts la grande allée dont vous violez la solitude.

— Eh bien! Germaine, tu ne parles plus?

— Mais non... Je suis psychologuée par ce moineau, toujours le même.

— Psychologuée?

— Oui, frappée, enfin... Tu boudes, Georges? Embrasse-moi!

Autant obéir tout de suite... et même si bien qu'ils ne savaient plus trop ensuite se diriger, et heurtaient un arbre ou des branches. Germaine se fâchait :

— Voyons, Georges, c'est ridicule... Regarde au moins où je vais!

En effet ils eussent été donner de la sorte, les lèvres unies, jusque dans les miroirs d'eau.

— Te souviens-tu, Germaine, quand tu étais petite, tu appelais tous les miroirs des pierres d'eau?

Mais Germaine remettait bien vite Georges à sa place d'amant; chaque fois qu'il évoquait ce temps où elle n'était qu'une gamine et lui un monsieur déjà, elle lui répondait en le nommant familialement « mon cousin » : ce qui le faisait taire.

Vers le coucher du soleil, ils se rapprochaient de la terrasse. Tout rutilait, tout paraissait chanter un hymne.

— C'est admirable! murmurait Georges.

Point de réponse.

— Ce n'est pas beau?

— Si... Mais je t'aime, laisse-moi le temps... On ne peut pas tout faire.

Quelques personnes passaient, et baissaient poliment les yeux. Il est d'usage en effet, et il est charmant que les indifférents en agissent avec l'amour d'autrui, comme les libre-penseurs discrets avec le Saint-Sacrement.

— On rentre?

— Si tu veux...

Tournant alors le dos au canal de laque et d'or, les deux amants revenaient lentement. Les vitres du château étincelaient, illuminées comme si Sa Majesté y fût encore, avec la cour en fête. Georges, éperdu de tendresse, formait des pensées simples :

— C'est pourtant là, faisait-il, que le roi de Prusse est devenu empereur d'Allemagne...

Il disait cela au hasard, ainsi qu'on parle en rêve... Mais Germaine, en bonne Française, rougissait sous l'affront :

— Oh ! s'écria-t-elle, le... !

Nous ne pouvons écrire comment elle nomma le roi de Prusse. L'important fut que Georges, enthousiasmé, aima plus passionnénément encore son amie, ce soir-là.

XXI

ADOLPHE Lesca ne se plaisait guère à monter à cheval : un peu gras, il ne laissait pas de s'y meurtrir. Rien de rude comme ces pantalons de cow'boys, en cuir !

Car les jumenteries de Mme la marquise de Saint-Mesgrin étaient des fermes gigantesques, où l'on élevait des milliers de chevaux, et dans les déserts d'herbages qui les entouraient, mieux valait s'affubler à la mode du pays : le feutre, le cache-nez, quelque veston doublé de fourrure, des grosses chemises de laine, et les braies en cuir. Ce déguisement était pratique, d'abord ; puis les gars des fermes se sentaient flattés que la patronne et ses amis s'habillassent ainsi qu'eux-mêmes... Or la marquise Esther tenait à charmer ses mé-

tayers : propriétaire de prairies innombrables, elle visitait ses fabuleux domaines depuis trois mois, suivie d'une escorte et de M. Lesca ; mais il fallait que tout l'argent des « ranches » arrivât très régulièrement dans les banques et sur les marchés. Créer en effet une Université littéraire, somptuaire et chorégraphique, voilà le plus glorieux projet : toutefois, même pour une milliardaire, il en coûte gros, très gros.

Cependant Adolphe suivait sans joie la caravane. Que faisait là, s'il vous plaît, un raffiné tel que lui? N'eût-il pas été mieux à sa place sur le tapis moelleux d'un tiède salon, parmi les bibelots de prix ? Il y eût discouru, nommé les Grâces, le Parthénon, la Malmaison, la Castiglione : au lieu qu'il chevauchait ces bourrins hirsutes, dont on ne savait jamais s'ils n'allaient pas, à propos d'une pierre sur la route ou d'un mulot qui passe, bondir soudain comme des cabris!

Et puis, ces galops stupides vers les gares, placées ça et là dans les plaines comme des camps d'émigrants!... Sans parler de la pluie,

quand ce n'était point la neige : décembre s'achevait, on gelait!... Et le vent de tempête qui soufflait sans répit!... Le vent, dira-t-on, le vent joyeux qui s'engouffre sous les draperies, et leur donne la vie, le vent qui fait frissonner le velours et palpiter la soie, qui réveille les dentelles et combat les panaches? Mais le vent, c'est le sculpteur, l'animateur, le créateur! Un couturier bouderait le vent?... Certes! car un couturier dispose des étoffes destinées à demeurer mortes sur des corps charmants, dans la tiédeur d'une salle de théâtre ou d'un appartement. Et il ne s'agit pas que la brise vienne troubler tout ça! Le vent? Peuh ! le vent ne doit pas être, il n'est pas.

Autour des « ranches » de la marquise Esther, néanmoins, il hurlait, sauvage, et brutal, et cinglant! Adolphe Lesca, tout recroquevillé, s'en allait donc prudemment sur sa monture incertaine, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, l'onglée aux doigts, le nez rouge, les lèvres dures comme chêne, les pieds de glace.

En chemin de fer, pis encore! la marquise

parlait d'affaires, se perdait en des calculs terribles, nasillait avec des cow-boys, des ingénieurs ruraux, les chefs de gare : Mme de Carabas au Far West! Elle portait un étui à cigarettes tout en or et diamants, et un paletot en peau de phoque. Peste fût de la randonnée! En plein hiver, le 22 décembre!...

Ce jour-là, comme on s'arrêtait pendant deux heures dans une station perdue :

— Mon cher, on ne sait quoi faire, dit la marquise. Nous allons dîner.

— Mais nous venons de déjeuner!

— Eh bien?...

— Je n'ai pas faim.

— Petite nature!... Comment voulez-vous danser si vous n'avez pas de forces?

— Je ne prétends pas danser.

— Si! Nous ferons le bal...

Oh! terrible gaîté que celle de la marquise Esther!... A cet instant, néanmoins, un employé de la gare apporta onze dépêches pour Mme de Saint-Mesgrin, et un câblogramme pour Lesca. Il était de son avoué à

Paris : « *Divorce prononcé mercredi contre vous, partie adverse refuse toute pension* ».

— Cher, fit la marquise, mauvaise nouvelle ?

Lesca lui tendit le papier.

La marquise lui serra la main, cordialement.

— Allo ! déclara-t-elle, apportez du champagne.

De vingt sacs et récipients en cuir, en nickel, en paille, sortirent des assiettes, des couteaux, des conserves. Le wagon-restaurant fournit le champagne, d'autres vivres encore. Trente personnes se trouvèrent comme par enchantement conviées à ce festin dans l'une des salles de la gare rudimentaire, qu'un poêle, allumé à la hâte, chauffait à peine. Et ce fut parmi le fracas des gros rires et des bouteilles débouchées, qu'Adolphe Lesca évoqua pour la dernière fois le souvenir de cette Germaine si fine et si blonde, qu'il avait, là-bas, élue par par caprice, aimée par jeu, épousée en riant, puis offensée, outragée, abandonnée — comme un niais qu'il était, peut-être...

Bah! mélancolie passagère, faiblesse d'un instant, mauvaise humeur causée par la vie nomade, par les bourrasques et le froid, par ces chevauchées d'où l'on revenait en sang, par ces interminables trajets en chemin de fer... Papillons noirs et diables bleus ! Adolphe Lesca nourrissait d'autres soucis, plus hauts !...

A quelques onze mois de là, il se trouvait dans le salon splendide d'un château sis en la 21ᵉ avenue, à Chicago. Entre des panneaux de bois sculpté, qui eussent été dignes d'Amboise ou de Chenonceaux, tombaient des tapisseries dont se fût honoré Chambord. Partout, des coffrets ciselés par quelque Benvenuto, des émaux, des verreries arrachées aux galeries illustres de Venise, des toiles que nos musées ne reverront jamais. Parmi ce décor digne d'un prince Valois, Adolphe Lesca, étendu dans une cathèdre, dictait ses impressions d'avant-conférence à six journalistes :

— Vous y êtes, messieurs ?... Vous parlez français ?... Il m'est plus aisé de dicter en

français... Prenez seulement des notes hâtives, d'ailleurs : je veux vous donner ma sensation toute fraîche, toute vive, une sensation d'artiste, vous sentez cela ?... Eh bien, voilà : votre ville est un torrent de lumière et un foyer de vie. Vos compatriotes vibrent : j'ai été merveilleusement accueilli à ma venue de New-York. Dès mon arrivée, le cinématographe tournait! C'est admirable! Je n'aurais jamais cru que de modestes échos dans les journaux... Il y a quelque chose de féerique, pour nous autres habitants d'un monde bien fatigué, bien vieux, à trouver ici cette vivacité d'intelligence et d'émotion. Quelle surprise délicieuse ! Mais vous avez gravi les échelons de la civilisation par dix à la fois!

— Monsieur le professeur, vous nous flattez.

— Professeur !... Ah! sans doute, messieurs, je ne suis et ne veux être que cela. Laissez ces vaines appellations de « maître », « mon cher maître », qui sont des titres ridicules de mandarinat européen. Je suis venu

ici pour vous y guider dans la voie de la beauté, dont à Paris j'ai jadis...

— Pardon. Vous avez quarante ans, n'est-ce pas ?

— Mais...

— Bien. Quarante... Education à Paris? Prix universitaires?... En sport, polo, hunting? Foot ball autrefois, peut-être? Equipe première? Seconde?... Combien pesez-vous?

— Messieurs, souffrez que je vous expose en peu de mots...

— Famille, enfants? Non? Bien... Divorcé, nous savons... Votre femme remariée il y a trois semaines...

— Mais croyez-vous que le public...?

— Il veut connaître. S'il ne connaît pas, il n'écoute pas... Donc, remariée. Avec M. Carretier-Perrot? Futur ministre de France...

— Oh! permettez!... Simple députaillon.

— Comment? Députaillon?... Qu'est-ce que c'est, dans votre langue?

— Petit député sans importance.

— Ah?

— Rien qui vaille.

— On disait...

— Rien du tout!

XXII

A madame Germaine Carretier-Perrot.

2 août 191...

« Ma chère enfant,

« Je suis bien contente de recevoir de temps en temps de tes nouvelles. Je commence à me faire vieille, très vieille, et jamais je n'ai tant pleuré d'être séparée de toi. Ton père est la loyauté, la bonté même, malgré sa sévérité un peu intransigeante, je l'avoue. Mais le pauvre homme est tout le temps par monts et par vaux, pour ses affaires. Alors, me voilà bien seule toute la journée. Je ne sais à quoi m'occuper. Je ne suis pas heureuse, ma pauvre petite.

« Et puis, quelle inquiétude de te savoir en ton état! Je suis bien certaine que tout se passera parfaitement, mais c'est dur de ne pas être là, quand on a sa fille qui souffre peut-être... Bien sûr, ton mari est certainement très dévoué pour toi, mais enfin je voudrais tant, moi aussi, te donner quelques soins de maman. Hélas! je ne sais même pas si ton père me permettra d'aller embrasser mon petit-fils, quand il sera né, ou ma petite-fille, si le ciel m'en donne une!... Et même, à ce propos, je dois te dire, ma chérie, que ton père m'a paru tout drôle, hier soir ; il m'adressait à peine la parole, il avait l'air fâché : j'ai peur qu'il ne nous soupçonne d'être en correspondance. Toi, n'est-ce pas, tu t'en moques; mais moi, songe un peu au chagrin immense que je lui causerais en semblant trahir sa confiance en des circonstances aussi délicates! Quelque ressentiment — je ne le juge pas ! — qui vous divise, ton père éprouve tant de déboires et de tristesses, il est si à plaindre ! N'oublie pas qu'on lui a bien tourné le dos depuis deux

ans, depuis sa ruine : il n'a plus que moi, maintenant.

« Aussi, dans notre intérêt à toutes deux, je crois qu'il vaudrait peut-être mieux que tu m'adresses tes lettres à la poste restante. Pense donc ! si par malheur on venait à reconnaître ton écriture ! Ecris-moi à mes initiales, au bureau de la Madeleine. J'espère, ma chérie, que tu ne t'en formaliseras pas. Si un rapprochement, qui me rendrait folle de joie, et que j'appelle de tous mes vœux, doit un jour se produire, il ne faut rien faire qui puisse le compromettre ou l'empêcher. Je te supplie de continuer, comme tu l'as si gentiment commencé, à me tenir au courant de ta santé, et de tout ce qui t'arrive. Je vais être si tourmentée jusqu'à ta délivrance prochaine ! Pas un seul matin je ne m'éveille, sans que ma première pensée, après ton père, ne soit pour toi, ma chère petite Germaine.

« Ta vieille maman qui t'aime profondément.

« LOUISE CARRETIER. »

A madame L. C.

4 août 191...

« Je t'envoie cette lettre comme tu le souhaites, ma pauvre maman, à la poste restante. Cela m'attriste un peu, beaucoup même. Tu trouves ça tout simple, toi, qu'une fille soit forcée d'écrire à sa mère en se cachant? Et pour quel crime? Pour celui d'avoir épousé un homme qui l'aime, et qu'elle adore!.. Enfin, inutile de gémir, ce qui est fait n'est plus à faire : une fille est brutalement séparée de sa mère, voilà. Même pour correspondre, il faut que ces deux êtres usent de moyens qu'emploient les collégiens. Et il y a quelque part un père qui se réjouit sans doute d'un si beau résultat ! Hélas!

« Si encore ce père était heureux, on pourrait au moins dire que tant de dureté profite à quelqu'un. Mais non, papa, une fois ruiné, s'est naturellement vu mis à l'index par les personnes comme il faut, qui lui étaient soit les plus utiles, soit les plus chères. Chaque jour,

ma chère maman, votre train de maison diminue, je le sais très bien, car je me tiens au courant de tout ce qui vous arrive. Vous avez dû, papa et toi, quitter Senlis où vous ne pouviez faire figure comme avant — et c'était pourtant bien modeste ! —, vous êtes venus à Paris, dans un appartement tout petit ; à peine si vous avez encore une bonne... Maman, maman, pourquoi t'es-tu montrée si fière avec nous, avec moi, ta fille qui t'aime tant, et tu le sais bien, dis, maman ? Quand, après plus d'un an de cruel silence et de bouderie, je t'ai enfin écrit, la première, pour te demander si papa ne voudrait pas accepter que Georges s'occupât un peu de lui, pourquoi avez-vous refusé ? Pourquoi m'as-tu répondu sèchement — si tu savais comme j'ai sangloté, avec ta lettre impitoyable entre les mains ! — que vous ne demandiez pas l'aumône ? Pourquoi ?... Ah ! je m'en doute, va ! Elle n'était pas de toi, cette mauvaise lettre, on te l'avait dictée... Mais laissons cela, je suis si heureuse depuis cinq ou six mois de

t'avoir un peu retrouvée, grâce à nos lettres, que j'oublie tout le reste!...

« Mais à propos, tu sais que le jour où papa y consentira, Georges est encore tout prêt à essayer de lui trouver une situation acceptable. Toutefois, Georges ne peut pourtant pas le faire contre le gré de son beau-père. Tâche donc d'obtenir un petit mot, un simple acquiescement.

« Et puis écoute, allons! sois une peu brave! Viens tout bonnement me voir, maman !

« Je ne suis pas trop bien en ce moment: patraque tout le temps, et des malaises vraiment affreux, par cette chaleur, et dant l'état où je me trouve. Si tu voulais me faire un vrai gros plaisir, tu accomplirais un beau matin le grand voyage de Neuilly, et tu viendrais me surprendre dans mon jardin. Rien qu'à me figurer l'émotion que j'aurais, tiens, les mains me tremblent sur ce papier. J'espère, tu sais, il me semble que tu vas sonner... A tout à l'heure, maman, je t'embrasse mille fois!

« GERMAINE. »

A madame Germaine Carretier-Perrot

7 août 191...

« Ma chère enfant,

« Ton pauvre père m'inquiète beaucoup. Il vient d'éprouver une nouvelle déception plus affreuse encore que toutes les autres : les Dominicains de Pampelune, qui avaient promis de le nommer régisseur général de leurs biens en France, ont appelé à ce poste le propre fils d'un sénateur radical-socialiste. Ton père s'était donné beaucoup de mal pour tâcher d'obtenir cette place de confiance, qui nous eût aidés à vivre. Mgr l'évêque de Senlis lui avait assuré tout son appui. Je relis encore les lettres si flatteuses que Sa Grandeur écrivait, rendant comme il convient justice au caractère élevé et profondément courageux de celui que, malgré son intransigeance en ce qui te concerne, tu ne peux pas ne pas aimer encore, n'est-ce pas, Germaine ?

« Le malheureux est bien abattu, bien triste, et même souffrant : je suis au supplice de le

voir ainsi. Sais-tu, ma petite Germaine, ce qu'il serait noble de faire, généreuse et bonne comme tu es? Tu devrais lui écrire... Sans doute sera-t-il heureux, tout au fond de lui-même, en constatant que tu penses encore à lui.

« Tu ne me dis pas comment tu supportes ces nuits si orageuses, si lourdes. Dors-tu bien? Surtout, recommande qu'on me téléphone ou qu'on m'envoie une dépêche, s'il y a du nouveau. Dans une pareille circonstance, ton père ne saurait évidemment le trouver mauvais.

« Quant à ce que tu me demandes, ma pauvre chérie, comment veux-tu que je le fasse? Cela ne m'est pas humainement possible, hélas! Je ne veux pas te dire quelle soirée j'ai passée, en relisant à chaque instant ta pauvre chère lettre! Quelle torture, Germaine!... Mais voyons, raisonne un peu, ainsi que je l'ai fait moi-même : suppose un instant que Jérôme vienne à se douter de cette visite! Dans l'état de chagrin et le désarroi où il est, ce serait lui porter un coup effroyable!... Songe qu'il

me défend même de prononcer ton nom devant lui ! C'est bien rigoureux, et cela me déchire, mais c'est ainsi !.. Hélas ! mon enfant, même si jamais il ne devait savoir que je n'ai pas respecté sa volonté, ma conscience me reprocherait encore d'avoir agi secrètement contre son gré... Tes gentilles, tes charitables et tendres lettres, qui me font vivre, sont tout ce qui m'est permis, mon Dieu ! Je suis plus misérable que les pires criminelles, qui peuvent du moins voir leurs filles en prison... Mais j'ai aussi un devoir ici-bas, c'est de me dévouer à ton père corps et âme ! Il est à plaindre, il est seul, il n'a que moi... Tu as ton mari, toi... Pourquoi, ah ! pourquoi faut-il que tu n'aies pu l'épouser devant Dieu, à l'Eglise ! Pour ton père, pour moi, pour nous, Germaine, tu devrais bien faire annuler ton premier mariage... Au revoir, mon enfant, à bientôt, écris-moi bientôt, très bientôt !

« Ta mère triste à mourir,

LOUISE CARRETIER. »

XXIII

Le jour que Georges Carretier-Perrot devint Ministre des Travaux Publics, M. Jérome Carretier lut cette information dans le *Temps*, en dernière heure, et rentra chez lui. Mme Carretier, son épouse, l'y attendait, fébrile :

— Eh bien ! Jérome, fit-elle, tu as vu ?

— Qu'est-ce que j'ai vu ?

— Le nouveau cabinet, parbleu !... Le portefeuille des Travaux Publics...

— Qu'est-ce que cela peut nous faire, s'il te plaît ?... Je t'ai déjà priée, Louise, de ne jamais nommer devant moi ce ménage — si l'on peut appeler ça un ménage.

Madame Carretier se le tint pour dit, et n'ajouta plus mot touchant un ministère désormais insignifiant, il le fallait. Mais elle de-

meura émerveillée, à son habitude, par la force d'âme incroyable dont, encore une fois, son mari donnait ici la preuve. « Et de songer, pensa-t-elle, que ce malheureux, que ce noble Jérome va recommencer stoïquement dès demain à chercher une situation, quand il lui suffirait peut-être de tendre la main à son gendre, lequel est à présent ministre... Oui, ministre !... » Car il semblait à Mme Carretier qu'un ministre fût un être vraiment tout-puissant, une sorte de Dieu vivant... Les personnes simples et un peu province sont très romanesques en ce qui touche à la politique : elles la voient en images d'un sou, et croiraient qu'on la fait à Epinal plutôt qu'à Paris.

Or, en réalité, M. Carretier avait bien écrit jadis quelques lettres, et notamment à Mgr l'évêque de Senlis, dont il se jugeait digne d'être l'ami, afin d'obtenir ainsi quelque grasse sinécure, par quoi son extrême gêne pécuniaire se fût trouvée soulagée ; mais ces démarches rudimentaires n'ayant naturellement été suivies d'aucun résultat, il n'avait

daigné prendre la peine d'en tenter nulle autre, et attendait avec amertume que l'on rendît enfin justice à son parfait mérite en lui apportant certain jour, on ne sait pourquoi, l'on ne sait comment, une place de directeur — pouvait-il accepter moins ? — ornée de beaux appointements ; et comme l'on tardait beaucoup à faire ce geste de simple justice, l'argent du vieux ménage s'en allait chaque mois un peu plus tristement : tant il y a que la misère s'ensuivrait bientôt, sans que pourtant M. Carretier cessât de passer toutes ses journées à suivre les conférences gratuites données çà et là dans Paris, ainsi qu'à faire des parties de bridge ou d'échecs au Café de la Régence, aimant mieux mourir de faim que de travailler ou que de battre le pavé, puisque tout le monde le méconnaissait de la sorte !... Après quoi, il rentrait le soir au logis, et disait à sa femme d'un air accablé : « J'ai couru toute la journée. Je n'en puis plus !... Néanmoins, je recommencerai demain... » Et Mme Carretier de pleurer, de

s'affoler, d'admirer un si grand caractère !

Cependant, quoi qu'il eût paru de son fier dédain envers son gendre réprouvé, M. Carretier venait de recevoir un coup au tréfond de l'âme, en apprenant soudain que ce misérable Georges, que ce freluquet, ce gamin, avait reçu le portefeuille des Travaux Publics. Il eût péri plutôt que d'en rien laisser voir, mais le bourgeois cette fois était vaincu par un titre aussi éclatant : « Ministre ! »

Eh ! quoi, voilà donc que le galopin, naguère en train de jouer au jacobin, et même au socialiste dans l'Oise, se nommait à présent, pour tout le monde : « M. le Ministre » ! Et il était bel et bien le mari — non plus le séducteur, mais le mari — de Germaine, fille coupable et révoltée sans doute, néanmoins fille de M. Carretier, sa chère fille ! Evidemment, le divorce... Allons, pas de mesquineries ! On arrange tout. On annule à Rome. Puis la miséricorde est une vertu chrétienne. Non seulement le bourgeois, mais encore

l'homme comme il faut cédaient secrètement. Le titre de « ministre » ne vaut pas un titre de comte, voilà qui est certain : toutefois, on peut déjà mettre ça sur une carte... Enfin, l'homme tout court, le provincial, songeait tout bas : « Du moment que me voici le beau-père d'un ministre, pour le coup, si je veux, ma fortune est faite, archi-faite! Mon gendre aux Travaux Publics... Il n'y a plus à hésiter! »

Néanmoins, M. Jérome Carretier devait-il, lui, père outragé, conscience offensée, faire les premiers pas, s'humilier devant sa fille, devant ce Georges qu'il avait connu collégien, hussard, simple étudiant ? Non! Cent fois non! La dignité d'un père ne serait point abaissée par un Carretier!

Ah! certes... Mais que ne peut le cœur d'un grand'père, la grâce d'un enfant? Il ne fallait que songer à cela.

Dès le lendemain du jour où le nouveau ministère entra en exercice, M. Jérôme Carretier fut vers une heure de l'après-midi se promener aux Tuileries. Pendant une quinzaine,

il erra ainsi à travers tout le jardin, chaque fois qu'il faisait un peu tiède et beau, sous le pâle soleil d'automne. Il allait, pensif, rejetant en arrière son chapeau haute-forme, tirant sa longue moustache devenue blanche, et il écoutait la rumeur immense de Paris, le grondement de marée montante qui s'en venait expirer aux grilles du jardin, le tumulte confus produit par la rue de Rivoli, par la place Vendôme, par les quais, par le lointain boulevard Saint-Germain, et par cette rue du Bac toute voisine, au coin de laquelle s'élevait le Ministère des Travaux Publics.

Un jour, il aperçut au tournant d'une allée sa fille Germaine, qui cheminait à côté d'une nourrice portant un bébé sur les bras : son petit-fils ! M. Carretier s'éloigna cependant sans être vu : la crainte, peut-être, ou quelque douloureux scrupule ?... Mais le surlendemain, la nourrice promenait seule l'enfant :

— Pardon, lui dit-il d'une voix discrète et pourtant pénétrée d'émotion, voulez-vous me montrer ce petit...

La nourrice demeura fort interloquée.

— Ne craignez rien, poursuivit M. Carretier, ne craignez absolument rien...

Puis, non sans trouble ni gravité, il ajouta :

— Je suis le grand'père de l'enfant.

Stupéfaite, la nourrice prit le parti de soulever le voile, et de montrer un coin de la minuscule figure rougeaude qui dormait. Toutefois, la brave femme ne laissa pas d'insinuer avec prudence que Madame allait venir, que Madame la suivait, qu'elle était sur ses talons... Et, de fait, Germaine parut bientôt...

Quand elle aperçut de loin M. Carretier en contemplation devant le bébé, Germaine devint blanche, et pensa se trouver mal, encore faible qu'elle était. Son père s'élança comme pour la soutenir : « Germaine !... » Et il lui ouvrit les bras.

Mais Germaine était d'âme délicate.

— Bonjour, papa, dit-elle.

Et elle parla du petit avec simplicité. Au bout d'un instant :

— Viens-tu voir Georges ? demanda-t-elle.

M. Carretier répondit aussi naturellement qu'il lui fut possible : « Mais oui, allons... »

En revanche, avec quel art consommé ne déclara-t-il pas, le soir, à Mme Carretier :

— Louise, si tu n'as rien à faire demain, tu pourrais aller embrasser ton petit-fils et tes enfants : ils t'attendent.

— Ah! Jérôme!!...

Ce fut la plus grosse émotion que la pauvre innocente éprouva de sa vie. Nous passerons sur ses sanglots.

Toutefois, la bonne Louise était inopportune, elle parlait souvent fort mal à propos. A peine remise en effet, qu'avait-elle donc besoin de dire, au milieu de ses larmes heureuses :

— Tu vois, Jérôme, tu vois que la chère petite a tout de même fini par faire un beau mariage! Tu ne l'aurais pas cru, toi, mais moi, j'en étais sûre. J'avais confiance!

Aussi bien, dès le jour suivant, la vie redevint belle, très belle, pour M. Jérôme Carretier. Il dîna au Ministère, chez son petit cousin et gendre, qu'il avait toujours tutoyé. Et

le second service n'était point présenté, qu'il enseignait déjà le jeune homme d'Etat :

— Mon cher Georges, j'ai toujours prétendu qu'en politique, le plus habile était encore le plus honnête. Crois-en mon expérience, il n'y a pas à sortir de là. Lors de Panama...

Etc., etc...

AU PAYS DE SYLVIE

16

Sœur Marie

SŒUR MARIE

Dans la semaine du Prix de Diane et du Derby de Chantilly, M. le curé de Coye ne manque jamais d'aller aux courses. C'est pour ainsi dire la fête locale et la foire de son village, cette semaine-là. Quelque saint du paradis veille peut-être sur Coye, mais ce bienheureux est obscur, on le glorifie sans éclat, du moins à ce qu'il en paraît. Au lieu que le Derby met tout le monde en liesse. Il n'est pas de jeune paysanne, dans la contrée, qui ne garde pour ces grandes circonstances quelque corsage neuf, ou du moins un bout de ruban frais. Les gars de culture et les fermiers du Valois entier envoient leur quarante sous au mutuel, font la route à pied, s'ils n'habitent pas trop loin, et prennent le soir de fameux

litres pour se reposer. C'est la kermesse du pays : M. le curé aurait l'air bien fier, s'il n'y daignait pas mettre les pieds. Seulement, à cause des vêpres et de divers autres soucis, il choisit le jeudi, plutôt que l'un des deux dimanches, pour s'y montrer.

M. le curé et M. le vicaire ont leurs entrées, leurs cartes de pesage : le feu duc d'Aumale le voulait ainsi, c'est une tradition. Et d'habitude, ils se rendent près des tribunes, mêlés à leurs chers paroissiens, pour prendre leur part du « charmant spectacle » qu'offrent les coursiers généreux, les jockeys, l'aimable assistance, le beau château de ces messieurs de l'Institut que l'on aperçoit au bout du champ de courses, et plus loin encore, les forêts du bon Dieu.

Cette année pourtant, M. le curé a justement reçu la visite de trois jeunes abbés qui sont venus de Lille le matin même, afin de lui présenter leurs hommages. Après le déjeuner, que faire de ces jeunes gens, sinon les emmener à la foire, c'est-à-dire aux courses? Un

jeudi, rien de mieux. C'est une petite journée, sans cérémonie : pas de falbalas, ni de toilettes scandaleuses, la distraction n'offre aucun péril pour ces jeunes âmes, et le bon curé ne se fait nul scrupule, bien au contraire, de conduire ses hôtes, frais émoulus du séminaire, en récréation à l'hippodrome. Toutefois, verser trois louis parut pénible à l'excellent homme, qui avait mieux à faire de son argent, le donnant tout entier aux pauvres. Et, mon Dieu, nos trois gaillards et leur vénérable pasteur demeurèrent modestement sur la pelouse, très amusés par l'allée et venue de la foule, et un peu étourdis aussi par les cris des donneurs de tuyaux.

Si étourdis même que l'un des abbés, qui avait fait la dépense d'un programme, se sentit comme grisé :

— Allons! s'écria-t-il, risquons cent sous!

Et un peu effrayé de son audace, il ajouta :

— A nous quatre...

Bah! qu'y avait-il à craindre, en somme? Cela ne leur coûterait jamais que vingt-cinq

sous par tête, et l'extravagance, en vérité, n'offrait rien que de bien innocent. Le brave curé souriait, rajeuni. Mais quel cheval choisir ? Il y en avait onze dans la prochaine course, onze inconnus, pour les abbés surtout, onze problèmes.

— Moi, déclara celui qui avait lancé cette lumineuse idée du pari, moi, je prendrais *Sœur Marie !...*

Eh bien, soit. Va pour *Sœur Marie !...*

Ils acquiescèrent tous quatre, d'enthousiasme. Ce nom leur paraissait offrir on ne sait quel air pieux et pur, qui les avait séduits. Leurs cent sous réunis, ils se munissent donc bravement d'un ticket pour *Sœur Marie,* et attendent.

Indigné, un camelot grommelait : « Des ratichons sur mon canard ! C'est foutu !... »

Mais, éperdus d'émotion, les quatre compagnons n'entendaient plus rien. Le temps qui s'écoula avant que les jockeys ne fussent en selle, leur parut long comme une année, et long d'un siècle aussi celui que mirent les che-

vaux à s'aligner au *starting gate,* à faire un faux départ, à s'aligner de nouveau... L'émotion des abbés se changeait en angoisse... Enfin, un cri : « Partis! », puis un son de cloche : la course était commencée!

Elle se déroula très vite, et déconcertante. On vit *Sœur Marie* passer doucement du peloton de queue à celui de tête, puis, après le tournant, rejoindre le premier, le dépasser, gagner enfin d'une longueur... On criait avec surprise dans les tribunes, avec fureur sur la pelouse. Personne n'avait joué cette jument, c'était un coup à faire mettre le feu aux baraques. Les trois abbés défaillaient de joie, et M. le curé avait visiblement pâli. Quand l'un d'eux s'en fut pour toucher son ticket, on lui remit la somme fabuleuse de cinq cent quatre-vingts francs : une fortune, en échange de cent sous !

Il y avait encore une course, mais à bout d'émoi, ces messieurs reprirent spontanément le chemin du presbytère : les forces humaines ont des bornes.

Et ce fut alors, tout en foulant l'herbe tendre de la pelouse, que M. le curé, exultant et ravi, leur dit :

— Hein! mes chers enfants, ces cinq cent quatre-vingt francs, tout de même, quelle aubaine pour les pauvres! Cela fait, songez donc, cent quarante-cinq francs que le ciel envoie là miraculeusement aux malheureux dans chacune de nos quatre paroisses !...

Evidemment, parbleu!... Pas un seul des trois jeunes gens ne protesta, ne songea même à s'étonner... Mais quoi! l'on murmure parfois, vous savez, lors d'un léger silence : « Ah! un ange qui passe... » Ainsi eût-on pu chuchoter, durant un instant, en cheminant auprès de nos petits abbés : « Tiens! la mélancolie qui vole... »

Les Canards

LES CANARDS

Monsieur n'y connaît pas, me dit la cabaretière Eugénie. J'aurais chagrin d'être impolie, mais enfin, monsieur n'y connaît rien, quoi! Les canards que je vous montre là sont tout ce qu'il y a de fins. C'est un vrai gibier, comme du canard sauvage. Regardez l'eau où qu'ils se tiennent : il n'y a pas plus propre.

— Pour de la boue, en effet, c'est de la boue du premier choix.

— Non, pas de la boue, monsieur, mais de l'eau, de la belle eau. Elle ne coule pas trop vite, voilà tout. L'eau vive ne vaut rien aux canards : ça les appauvrit.

Enfin, je me laissai convaincre. Mme Eugénie nourrissait dans un coin du ruisseau, entre trois saules et la grand'route, une quantité de

canards grisâtres, pas trop appétissants, ni bien gras, mais qui, pourtant, lui rapportaient assez d'argent ; car ils se faisaient écraser bien régulièrement par les autos, d'abord, ce qui donnait lieu à des indemnités ; ensuite, elle les vendait à Prosper Mériteau, le cantonnier.

Cet homme respectable portait une moustache grise de héros de l'Empire, et son regard était chargé d'une grande mélancolie. Non que l'âge, cependant, se fût encore appesanti sur lui, mais une gravité précoce faisait de ce vigoureux cinquantenaire une manière de patriarche. Il m'imposait beaucoup. Quand je le voyais sur la route, en train de réparer quelque caniveau :

— Bonjour, Mériteau, lui disais-je avec une certaine déférence. Vos filles vont bien ?

— Comme ça, répondait-il. Les trois dernières ont bien toussé.

— Mais n'est-ce pas l'automne dernier qu'elles ont été un peu enrhumées ? Je les croyais depuis longtemps guéries.

— Elles le sont, bien sûr, depuis ce temps-là. Mais j'y pense toujours.

— Et les deux aînées ?

— Elles me font bien du chagrin.

— Pourquoi ? Elles semblent gentilles, bien portantes, la lingère surtout...

— Oui, mais je me défie, en cas qu'il arriverait des malheurs.

— Et Mme Mériteau ?

— La mère m'inquiète un peu, parce que...

Et ainsi de suite. Tout attristait Prosper. Or, joignez à cela qu'il était amoureux, et, s'entend, profondément, irrémédiablement amoureux, et de qui ? — de Mme veuve Eugénie, la cabaretière, précisément ! C'était, on l'avouera, porter au comble ses soucis. Prosper, malgré ses cinq filles et sa sainte femme, qu'il appelait avec tant de respect « la mère », Prosper vivait parmi les troubles, les remords et les joies coupables de l'adultère. Mme veuve Eugénie n'était pas jolie, non, pourtant elle avait de l'embonpoint, de la gaillardise, et enfin elle lui plaisait. Aussi lui achetait-il constamment

des canards, pour la flatter, pour lui faire sa cour. Mme Eugénie mettait une vanité incroyable à en posséder le plus bel élevage, à ce qu'elle prétendait du moins, ses animaux peu ragoûtants lui paraissant de la volaille princière, digne de Trianon.

Le cantonnier s'appliquait à se rappeler minutieusement les moindres circonstances de sa vie familiale, dates auxquelles ses filles étaient nées, ou avaient fait leurs premières communions, anniversaire de son propre mariage, fête de Mme Mériteau, commémoration d'une sortie d'hôpital en 1906, etc., sans préjudice des jours fériés et des solennités de l'année, le plus infime prétexte fournissant sujet à Prosper de déposer chez lui, non sans quelque pompe et certaine émotion, un canard de Mme Eugénie.

— Ma fille, faisait Prosper avec un sourire indulgent, voici ta fête ; j'ai pensé que nous allions nous régaler. Et je rapporte un fameux canard.

L'épouse outragée, Mme Mériteau, n'osait

trop rien répondre, sinon parfois, en guise de remerciement : « Tu en dépenses, de l'argent ! » ou bien : « Il y a des traînées qui se font des rentes ailleurs qu'au marché ! »

Prosper, néanmoins, était inattaquable ; en somme, il ne buvait point, et montrait assez qu'il aimât ses filles, à tant célébrer leurs anniversaires.

L'une d'elles, pourtant, l'aînée, nommée Mariette, leva un jour l'étendard de la révolte. C'était après le quatorzième canard de l'année.

— Papa, dit-elle, on aime aussi autre chose, tu sais. Un bon cervelas, tiens, il n'y a rien de tel. Ou bien du gâteau à l'angélique, pour une fois, ou bien un vin chaud bien sucré, avec du rhum...

— Croyez-vous que je peux vous nourrir comme des rentières ?

Le cantonnier s'était senti mortellement offensé par cette observation. Cependant, tenaillé par l'amour, il ne céda point, et, deux mois après, pour la distribution des prix de l'école communale, il fit encore à Mme Eugénie

la politesse de lui prendre un canard qu'il rapporta chez lui.

Secouant sa tête blonde, l'indomptable lingère s'écria :

— Autant manger des restes, que cette viande de vase !

Pour la foire du village, nouveau canard. Lors de l'Assomption, derechef un mauvais caneton, payé à deniers comptants. On n'était plus nourri que de ça, chez Prosper, et le scandale était extrême.

L'autre jour, passant par aventure sur le pont de la Nonette, je vis toute la famille Mériteau assise en rond sur l'herbe, à l'ombre. L'eau vive coulait à leurs pieds. Le cantonnier coupait son pain au mileu de ses filles. Mme Mériteau, à genoux, lavait quelques morceaux de linge, et, à cause de la chaleur, la jeune Mariette avait dégrafé le col de son corsage, si bien qu'ainsi faite, un peu échevelée, toute rouge et les yeux étincelants, elle avait l'air d'une Bacchante. Et elle s'écriait, presque tragique :

— Oui, papa, j'ai rendu mon déjeuner, oui ! Et pareillement mon dîner, hier, et aussi mon déjeuner du matin ! Et ce soir, ce sera la même chose, et demain itou. Je les rendrai tous, tous !...

Plus douloureux que sévère, Prosper interrompit sa fille :

— Je ne veux pas me disputer avec toi, pas plus qu'avec la mère. Mais tu n'as pas de cœur, et tu insultes ton père. Tiens-toi ça pour dit.

Je n'en pus entendre davantage, car je passais à bicyclette. Je compris pourtant bien que le malheureux avait dû encore, hélas ! acheter un canard à Mme Eugénie, et ne connus rien de plus affligeant qu'un barbon dont l'amour se joue. Arnolphe est un personnage triste.

Lionel

LIONEL

LIONEL ?

Ah ! ma chère, Lionel ! Voilà un garçon charmant !... Il n'a pas, lui, cet esprit âpre et furieux de dénigrement, de sarcasme, qui rend certaine jeunesse d'aujourd'hui si déplaisante, si difficile à fréquenter. Quand j'écris « certaine jeunesse », j'entends uniquement par là, bien entendu, celle qui se presse aux répétitions générales, anime les salons dits littéraires, environne les comédiennes, invite les journalistes à déjeuner : ces intellectuels ne nous disent rien qui vaille ; ils lisent, ils parlent, font des mots, des gaffes par conséquent, dépassent la mesure, les mesures... Ce n'est pas ainsi qu'il sied d'être, dans le monde.

Mais on doit prendre exemple sur Lionel. Ah ! la délicieuse, l'aimable relation, le cama-

rade de tout repos! Peut-être paraîtrait-il un peu froid — à Londres, on est si calme! — et pourtant on lui pardonne, car on le sent d'humeur toujours si unie, si paisible, si exquisément modérée! Est-il très intelligent?... Ah! voilà une question qui sent la brasserie, fi donc!...

Lionel se montre en vérité ravissant. Il a une manière simple pour dire à propos de toute femme, jeune ou vieille, mariée ou non, que l'on cite devant lui : « J'ai beaucoup d'affection pour elle. C'est mon amie... » Et quelle personne un peu sensible pourrait, en effet, n'être pas son amie?

C'est un assez joli garçon, blond et mince, les mains soignées, deux centimètres de moustache en brosse au-dessous du nez, le sourire aimable et fréquent. Il s'habille avec goût, et sa conversation n'étourdit personne. Il n'y en a pas que pour lui, ce n'est pas un bavard enfin : ignorez-vous que de nourrir bruyamment et abondamment l'entretien général, tel est le propre d'un vrai paysan ?

On devine que de beaux et nobles mariages ont dû se présenter bien souvent pour Lionel, qui aurait du goût pour une certaine aristocratie : rien qu'à ce simple détail, tenez, à savoir qu'il a changé son prénom de Léon en Lionel, ne voit-on pas aussitôt la marque d'une nature vraiment élevée, qu'offense la moindre vulgarité ? Cependant, il se montre difficile, et cela se conçoit. S'il eût à la rigueur passé sur la qualité d'une dot, du moins le trouve-t-on intraitable au sujet de sa quantité. Une étrangère, voilà ce qui lui conviendrait, une étrangère dont la famille lointaine pût toujours sans difficulté — à une telle distance ! — être tenue pour des meilleures, et dont les dollars, les marks ou les pesetas vinssent à propos le tirer d'une banqueroute indésirable.

Or, par une auguste soirée de juin, Lionel devisait, en un somptueux jardin du pays de Sylvie, avec la toute belle Mme Maud Forestier, veuve et millionnaire à souhait. Le clair de lune caressait la terre, pas une feuille des arbres pâles ne bougeait. Seul, furtif et doux, un

samovar susurrait et ronronnait au milieu du grand silence.

Mme Forestier se sentait tendre et recueillie. Lionel lui dit qu'il l'adorait. Sa voix chantait, son regard implorait. Il eut des langueurs, des timidités, des scrupules infinis... Amour et vertu, soupirs et nuances, trouble et balbutiement, et l'heure suave avec cela, et la lune, là-haut, si charmante, si pure, couleur de thé... Le mariage fut décidé sur-le-champ.

Son désintéressement, son tact, l'enchantèrent tout le premier. Gagnant d'un seul coup tant de millions, il n'en voulut même pas connaître le nombre. Des chiffres, peuh! Cela regardait les tabellions et les gens d'affaires. L'important, c'était que la cérémonie à l'église de Chantilly — Maud Forestier étant catholique — eût un éclat sans précédent : et elle l'eut. Les trois gendarmes du pays purent à peine venir à bout des voitures dans la grand' rue, cependant que le défilé à la sacristie ne dura pas moins de cinq quarts d'heure. Il se produisit un évanouissement et deux crises de

nerfs ; ne voilà-t-il pas de quoi contenter les plus ambitieux ?

Ce qui étonna Lionel, par exemple, ce fut la conduite de sa femme, lorsqu'ils revinrent de leur voyage de noces.

— Avez-vous, lui dit Maud un matin, reçu des lettres de vos créanciers ?

— Mais, ma chère Maud... je voulais justement... Oui, j'ai trouvé quelques lettres à mon retour, en effet... Toutefois, il n'importe, rien ne presse... Ce n'est ni le moment, ni le lieu...

— Combien de lettres ?

— Mais... trente-deux.

— Vous devez tout cet argent ? Les demandes sont bien exactes ?

— Mon Dieu, ces questions... Oui, les comptes sont exacts, en effet.

— Bien, vous me remettrez ces papiers. Je ferai convoquer par mon secrétaire tous les fournisseurs pour mercredi, et les usuriers pour jeudi prochain. On paiera ces deux jours-là, de cinq à sept.

— Mais encore une fois, ma chère amie... Il

serait peut-être plus convenable que, moi-même, je me chargeasse...

— Vous-même, Lionel ? Et pourquoi ? Je vous ai épousé ? Je me suis donc mariée avec vos dettes aussi. Je les règle. C'est tout naturel. Nous devons avoir désormais une bourse commune. Nous sortons ensemble, n'est-ce pas ? Et nous allons au théâtre, nous allons en visite ensemble. Quand on s'aime, on ne se quitte pas. Par conséquent, puisque c'est moi qui suis riche, c'est moi qui paye. Vous avez mon maître d'hôtel qui vous sert à table, et mon chauffeur qui vous conduit. Pour le reste, ne vous en occupez pas. J'ai l'argent, tout va bien. Je vous donnerai ce qu'il faudra pour l'addition, dans les restaurants. Cela suffit. Et vous êtes ainsi très heureux, Lionel.

— Mais...

— Si. Très heureux.

Et voilà.

Or, que voulez-vous qu'il eût répondu, le pauvre Lionel ? Il convient d'ajouter que Maud, sa nouvelle épouse, est grande et large

d'épaules, que son regard impérieux ne peut être facilement bravé, et qu'elle méprise affreusement tous les Français, peuple frivole et insignifiant.

Un jour, comme ils avaient visité le donjon de Vincennes — Maud veut tout voir — ils entendirent des clairons qui s'exerçaient à lancer des sonneries.

— Voici, expliquait Lionel, le réveil... la soupe... les lettres... au drapeau... le garde-à-vous... la générale... la charge...

— Et la fuite? demanda Maud. Vous n'avez pas la fuite?

Lionel devait la gifler, n'est-ce pas? et l'envoyer un peu filer la laine à la cuisine, pour lui former les idées. Mais...

Mais Lionel est un parfait homme du monde. Il ne commettra jamais d'excès inconvenant.

Le Roi

LE ROI

M. Bourron de Genaillers défaillait à la pensée de recevoir un roi.

Pour l'humanité en général, un roi est un personnage considérable qui fait chaque année un discours du trône au Parlement, et qui rend des visites fort remarquées dans les pays voisins. Mais pour quelques personnes, au nombre desquelles se rangeait M. Bourron de Genaillers, un roi est un être suscité par les dieux afin d'honorer certaines maisons favorisées, où il déjeûne, dîne, prend le thé; un être qui gravit votre escalier entre une double haie de valets en culotte de panne et perruque poudrée ; un héros troublant que l'on reçoit au seuil du logis, un flambeau à la main ; en l'honneur duquel le maître d'hôtel s'écrie, négligeant ses propres patrons, que « Sa Majesté est servie », et derrière qui un

officier de bouche se tient attentif à enlever immédiatement le verre où ladite Majesté a trempé ses lèvres — quand Elle n'y aurait bu qu'une gorgée — afin de le remplacer immédiatement par un autre, plein comme devant.

Ajoutons que dans l'esprit de M. Bourron de Genaillers, un roi était aussi le tout-puissant et bienfaisant génie, capable, s'il avait été content du repas et s'il l'avait bien digéré, d'octroyer par la suite, en guise de carte de visite, soit quelque vase ou bibelot flatteur, propre à recevoir une inscription délicieuse, telle que « *Offert par Sa Majesté le roi de...* », soit même quelque titre adorable et — plus enivrant encore ! — parfaitement authentique, cette fois, de chevalier, de vidame, de vicomte ou de baronnet... Ainsi M. Bourron de Genaillers rêvait-il de la monarchie.

Hélas ! il eût à bien grand peine transformé ses deux domestiques en une double haie de valets poudrés, et se fût vu contraint de courir à Paris — M. Bourron de Genaillers habitait un petit château en bordure de la forêt de

Chantilly — pour quérir le maître d'hôtel et l'officier de bouche qui lui faisaient défaut. Cependant, il possédait une auto et deux ou trois chevaux dans son écurie, le tout au service, à la dévotion du souverain qui viendrait peut-être un jour à passer par la contrée, et s'arrêterait un instant — sait-on jamais ? — dans le château de Genaillers... Faute de souverain, M. Bourron de Genaillers demeurait également à l'entière disposition d'un prince, d'un duc ou d'un miliardaire ; un marquis, un comte devaient aussi compter sur lui ; une personne à particule ou très bien rentée pouvait encore le traiter en égal, et sonner à sa porte... Quant au simple citoyen dépourvu, au large, le croquant au large !

Or, tel que le voici, l'on devine la joie, l'émotion profonde de M. Bourron de Genaillers, en ce jour inoubliable où il apprit qu'il allait effectivement recevoir un roi, un vrai roi, et qu'il aurait l'insigne honneur de mener celui-ci à la chasse !... Il est vrai qu'il ne s'agissait que d'un roi nègre, et du plus chétif de tous,

l'insignifiant et minuscule roitelet du Fango-Choa. Mais enfin, ce nègre, on lui parlait toutefois à la troisième personne, en l'appelant « Votre Majesté », et tout est là.

C'était l'évêque de Senlis, un grand ami de M. Bourron de Genaillers, qui avait prié ce dernier de montrer une chasse à courre au roi du Fango-Choa. Du temps que Mgr. de Senlis, simple missionnaire, évangélisait les tribus du Congo, il avait tenu sur les fonts baptismaux un négrillon nommé Djémaourah, fils d'un roi du pays. Puis le jeune prêtre avait élevé le marmot noir, l'avait ramené en France, placé dans un Institut catholique. A seize ans, son royal père étant mort, l'on avait vivement renvoyé au pays, pour en faire un chef ami et fidèle, ce garçon qui parlait français. Et quand après vingt-neuf ans, Djémaourah avait souhaité de revenir à Paris, la première personne dont il s'était amicalement enquis était Mgr de Senlis, son parrain. On devait donc le recevoir à l'évêché, non sans quelque émotion. Mais quel plaisir mondain offrir

après le déjeûner au roi du Fango-Choa ? Monseigneur songea tout aussitôt à prier M. Bourron de Genaillers, dont il connaissait les sentiments, de conduire Sa Majesté à l'une des chasses de l'équipage voisin :

— Monseigneur, vous me comblez ! murmura le châtelain émerveillé.

— Mon auguste filleul ne saurait trouver un meilleur guide, répondit l'évêque, qui était le plus courtois de tous les hommes.

Après donc avoir été poliment accueilli à la gare de Lyon par un capitaine d'infanterie, qui portait des gants blancs et toutes ses croix, puis à l'Elysée par M. le président de la République, qui lui fit toutes sortes de recommandations paternelles touchant la conduite qu'il devait tenir à Paris, le roi Djémaourah prit un matin le train pour Senlis, en compagnie de son oncle Bassélim, un vieux noir à cheveux grisonnants, qui formait sa suite. Tous deux, au moment de rendre visite à M. Fallières, avaient revêtu la toge royale, blanche et bleue, du Fango-Choa : mais pour voyager en che-

min de fer et se rendre ensuite en forêt, ils portaient des complets de confection, achetés à Marseille, ainsi que d'étranges chapeaux haute forme, et des pardessus doublés de fourrure en poil de lapin. Ils ne marquaient pas très bien.

En arrivant à l'évêché, les cérémonies furent brèves : « Mon cher enfant ! » s'écria le bon évêque. Et il se jeta dans les bras du roi, qui, les larmes aux yeux, l'appelait : « Mon père, mon bon père !... » Sur quoi, l'on se mit à table, avec M. Bourron de Genaillers et tout le clergé de la paroisse. Et il ne fut plus question de « Majesté », ce matin-là.

Cependant M. Bourron de Genaillers s'inquiétait. Tant de familiarité d'abord le décevait, le fâchait. Puis le roi Djémaourah et l'oncle Bassélim, dans la cordialité de ce repas quasi familial, vidaient flacon sur flacon. « Voilà où mène l'abandon des titres, sous cette République, et même ici ! » songeait le châtelain avec amertume.

Et de fait, la cave de l'évêché était exquise.

Aux vins de la Moselle, aux bordeaux, aux bourgognes, succéda le champagne. Monseigneur fit une allocution charmante, le roi leva son verre en l'honneur de la France, du Fango-Choa, du Pape, but ensuite à autre chose en-encore. Au café, une fine bien jolie fut suivie d'une crême de vanille qui amusa beaucoup le royal neveu, et occupa l'oncle Bassélim, dont l'attention suivait avec peine tous ces propos échangés en français, langue difficile! Lorsqu'on fut au moment de partir enfin :

— Mais, Monseigneur, gémit le châtelain, je ne peux pas les emmener dans cet état!

— Mon bon ami, il le faut... Moi, je ne peux pas non plus les garder ainsi!... Allez, allez, un peu d'air leur fera du bien.

Hélas! l'air les acheva.

— J'ai très soif, murmura Djémaourah... Où sont les rabatteurs?

— Votre Majesté se trompe, répondit, accablé, M. Bourron de Genaillers... A la chasse à courre, le cerf...

Mais à quoi bon ces explications? Son cha-

peau haute-forme tout cabossé sur le nez, déjà le roi dormait dans l'automobile, et quant à l'oncle Bassélim, il ne tarda guère à ronfler.

M. Bourron de Genaillers allait-il s'exposer aux railleries de tout l'équipage en charriant de carrefour en carrefour, par les routes de la forêt, ces deux nègres ridicules, endormis et cuvant leur vin ?

— Edmond ! cria-t-il à son chauffeur, prenez la route de Paris, et vite !

Devant le Palace où il logeait, à Paris, le roi se réveilla :

— Et la chasse ? interrogea-t-il d'une voix molle.

— Elle était merveilleuse, répondit péremptoirement le châtelain... Votre Majesté ne s'en souvient pas ? Votre Majesté a bien dormi.

Puis, se penchant à l'oreille du portier :

— Flanquez-moi ce nègre dans sa chambre... Prenez-le par le bras, il ne tient pas debout... Quant à l'autre, là, le vieux, tirez-le hors de ma voiture, et que je n'en entende plus parler !... Ouste !

Néanmoins, dans le courant de la semaine, M. Bourron de Genaillers s'en fut chez un orfèvre où il commanda une magnifique pièce de vermeil, sur laquelle il fit graver : « *Offert à M. le comte B. de Genaillers par Sa Majesté Djémaourah, roi du Fango-Choa* ». Il feignit une extrême surprise en recevant cet envoi, puis le déposa dans son salon, au milieu de la cheminée. Et chaque fois qu'il parle du roi, sa voix tremble...

La Bienvenue

LA BIENVENUE

Ce fut par une splendide matinée d'octobre, un octobre du plus fol automne, ce fut dans toute la gloire du soleil rutilant parmi les feuilles pourpres, ce fut au bruit éperdûment joyeux des gerbes d'eau moussant au-dessus des fontaines, ce fut en pleine allégresse enfin que la nouvelle châtelaine arriva dans son beau château Louis XIII.

Le chef-garde Taillevent avait revêtu ses guêtres neuves, son képi du jour de l'an, et son plus fier veston de velours à côtes, celui qui se tenait tout droit quand on le posait sur une chaise, comme s'il eût été en bois. Son visage se trouvait un peu plus rougeaud que de coutume, quelque émotion le tenaillant, et pendant une heure il avait fait les cent pas sur la route, devant la grille d'honneur.

L'ancien propriétaire, bah ! Taillevent l'avait mis au pas : trois lustres durant, il n'avait éprouvé aucune frayeur, même pas la plus fugitive, devant ce petit freluquet de Paris qui, accompagné de demoiselles et d'amis, venait deux fois l'an pendant quelques semaines, en septembre pour tirer des faisans, à Pâques pour cueillir des violettes et des jonquilles, dont on emplissait ensuite les seaux à champagne. Taillevent était chez lui au château, chassait pour son compte, vendait les légumes, et vivait à l'aise. Déjà songeait-il à un siège apprécié de conseiller municipal au village voisin.

Mais cette nouvelle propriétaire !... Ah ! combien Taillevent rendait grâces au ciel de ce que le petit noceur se fût ruiné ! Car l'excellent homme s'était senti tout d'abord frappé au cœur par la réputation de sa future patronne : une femme de haute vertu, de puissante famille, mère de deux enfants, veuve, une femme éminente, une maîtresse-femme ! Puis, il l'avait vue, le ton de voix, l'autorité de cette

dame imposante avaient achevé de mâter, de conquérir Taillevent. D'avance, il tremblait devant elle, d'avance, il l'aimait respectueusement, il l'admirait!

Lorsqu'elle était venue, l'autre automne, pour sa première visite, de quelle décision Mme Lepeau-Durot n'avait-elle pas donné l'exemple ! Au bout d'une heure : « C'est bien, avait-elle déclaré, j'achète. » Puis, se tournant vers un des deux messieurs qui l'accompagnaient :

— Monsieur l'architecte, vous surélèverez d'un étage, avait-elle commandé.

— Oui, madame, je vais étudier...

— Je ne vous dis pas d'étudier, monsieur, je vous dis de surélever.

Peste!... Taillevent adorait ces façons-là : il avait été profondément séduit.

Aussi, quel ne fut pas son trouble en voyant s'avancer au loin deux automobiles — enfin! C'était Mme Lepeau-Durot. Le chef-garde se mit presque au port d'armes.

Les autos tournèrent, entrèrent dans le parc,

firent halte devant l'escalier de marbre. De la première voiture sortirent la gouvernante, la bonne anglaise, la fraulein et le professeur de dessin. De la seconde, les deux enfants, dont s'empara la gouvernante, et Mme Lepeau-Durot elle-même, en deuil. Dieu! qu'elle avait grand air! Taillevent frémit d'enthousiasme, et comprit le culte que le mamelouk Roustan dut éprouver jadis pour l'Empereur ; ou du moins, il l'eût compris, si à cette minute même on lui eût conté cette anecdote historique.

A peine descendue, Mme Lepeau-Durot commença dans le parc une tournée d'inspection. Pas de temps à perdre! Caillevent suivait, charmé. Devant le jet d'eau, ce n'est pas assez dire, devant le bouquet, le feu d'artifice d'eau qui s'extasiait au grand soleil :

— Voilà beaucoup de réserves perdues pour l'arrosage, déclara la dame.

Le garde songea : « Ce n'est pas l'autre petit qui s'en serait aperçu, pardi! » Et il approuva.

Dans la basse-cour : « A quoi servent les

paons? fit la patronne. C'est immangeable, et leurs œufs ne signifient rien. Je n'en veux plus. »

En passant devant le vieux colombier : « Vous me ferez tomber ce lierre, dit-elle. Cela dégrade ».

Taillevent était émerveillé.

Quand elle arriva au chenil, où rôdaient derrière le grillage trois grands lévriers, un colley et deux bulls, Mme Lepeau-Durot fronça le sourcil :

— Vous aurez soin, commanda-t-elle, de vendre ou de tuer tous ces animaux. C'est de l'entretien inutile. Je n'aime pas les chiens. Puis ils pourraient mordre mes enfants, les bousculer, ou leur donner des puces.

Le garde faillit battre des mains. Il exécrait tous ces chiens de luxe, et notamment les lévriers, dont l'élégance l'offensait. Son ancien godelureau de maître avait au contraire le goût, et même la manie de ces sales bêtes. Il les faisait courir partout, au grand dommage des plate-bandes. Ces demoiselles de Paris, à

robes inconvenantes, appelaient les chiens au salon, les caressaient, les choyaient : c'était apparemment pour faire honte aux pauvres. Quel monde!... Heureusement, tous les riches ne sont pas semblables : témoin cette étonnante nouvelle patronne...

On était parvenu enfin au seuil de la maison même de Taillevent. Un gosse piaillait derrière la porte du jardinet.

— Vous avez des enfants? demanda Mme Lepeau-Durot.

Le garde s'attendrit, et répondit en souriant :

— J'en ai quatre, madame.

— Quatre? répliqua-t-elle... Eh! bien, mon ami, vous partirez demain. Je vous donne vos huit jours. Je ne tiens pas du tout à ce que mes petits attrapent les maladies contagieuses des autres enfants.

Et le sourire de Taillevent s'éteignit.

Lune de Miel

LUNE DE MIEL

La première fois que le jeune Pierre Legris s'assit soudain sur un fauteuil avec des précautions extraordinaires, et refusa coûte que coûte non seulement de se lever pour aller dîner, mais encore de bouger bras, jambe, pied ou main, Claire Legris, sa femme, songea tout bas, non sans terreur :

— Cette fois, ça y est, il devient fou!... On nous l'avait toujours bien dit, mon Dieu, que tôt ou tard cela finirait ainsi!..

Mais Mme Lautonne, sa sainte mère, ne vit rien, ne remarqua rien. Elle demanda seulement à son gendre, d'une voix paisible :

— Eh bien, Pierre, vous ne voulez donc pas venir dîner? Il y a pourtant un potage queue-de-bœuf, celui que vous aimez bien, vous savez?

— Sans doute, ma chère mère, sans doute, répondit l'aimable Pierre. Mais comme vous pouvez vous en apercevoir, je suis tout en verre de Venise, et si je bouge ou si l'on me touche, on va me casser.

Sur quoi Mme Lautonne sourit avec indulgence, et murmura :

— Quel gamin, ce Pierre!

Puis se tournant vers sa fille, elle dit :

— Allons, petite, mettons-nous à table; ton mari trouvera tous les plats refroidis ; tant pis pour lui! Ça lui apprendra à faire l'enfant.

A quelque temps de là, Pierre Legris se promenait un soir dans le jardin du joli château où ils habitaient tous trois, lui, Claire, sa femme, et sa belle-mère.

Il faisait clair de lune,en cette nuit. La jeune femme et sa mère jetèrent des manteaux sur leurs épaules et s'en vinrent rejoindre le promeneur qui, arrêté dans une allée, le nez en l'air, contemplait la lune avec une mélancolie extrême.

— Vois-tu, Claire, dit-il à sa femme, mieux

vaut être franc ; je te l'avoue carrément, ma pauvre chérie, je suis amoureux de la lune, oui, de la lune... Mais ce qui me contrarie et me tourmente au possible, c'est que je me demande comment je ferai pour nourrir toutes les petites planètes dont elle sera la mère quelque jour, par ma faute, hélas!

Mme Lautonne, à ces mots, prit le bras tremblant de sa fille, et lui glissa dans l'oreille :

— Hein? ma mignonne, je l'avais bien prévu qu'original comme il est, il devait forcément un jour tourner à la poésie, lui aussi, et faire des vers... C'est d'ailleurs charmant, un poète. Rentrons. Laissons le rêveur à ses rêves...

Une autre fois, ayant trouvé son gendre immobile devant la cheminée, la main ouverte et le pouce en l'air :

— Mais, Pierre, que signifie? lui avait-elle demandé.

— Eh! je viens de l'expliquer à cette sotte Claire, qui pleure là-haut, dans sa chambre. Je ne puis fermer les doigts : car, ainsi que

vous devez le comprendre, j'écraserais alors la terre, qui est ronde, et qui se trouve ici, vous voyez bien, sur la paume de ma main.

Mme Lautonne monta trouver sa fille, et l'embrassa :

— Qu'as-tu donc, ma petite Claire ? C'est à cause de ton mari ?... Mais console-toi, fillette. Il est en bas ; je l'ai trouvé un peu exalté, un peu énervé. Ce n'est rien que cela. Reste là, mon loup. Je vais aller le distraire, moi. Ne t'inquiète pas.

Dame ! il faut aussi se mettre à la place de Mme Lautonne. Avant le mariage, M. Dubois, le médecin, lui avait bien dit :

— Prenez garde, madame Lautonne. Les parents de ce jeune M. Legris sont tous morts alcooliques. C'est le moins qui puisse lui arriver à son tour. Sinon, il sera tuberculeux ou déséquilibré.

Oui, mais le notaire, Me Piton de La Genouillère, avait déclaré de son côté :

— Deux beaux millions au soleil, madame Lautonne !...

Et la prudente mère avait fini par penser : « Bah ! n'écrit-on pas dans tous les journaux que la science est en faillite ?... »

Cependant, une nuit, Mme Lautonne bondit hors de sa couche, réveillée par des cris inhumains. Claire, épouvantée, venait de faire irruption dans sa chambre, tandis que Pierre en chemise, hagard et hurlant : « Ah ! la canaille ! la canaille !... » courait par les couloirs après un ennemi invisible, en brandissant un revolver chargé.

Pendant plus d'un quart d'heure, vingt affreuses minutes, Claire et Mme Lautonne, terrifiées, demeurèrent enfermées au verrou dans leurs chambres, cependant que le fou parcourait de bout en bout tout l'hôtel, en criant : « Oui, bandit, tu as beau être malin, je te tuerai !... Je te tuerai !... Je te tuerai !... » Tue ! tue ! on n'entendait que cela...

Bientôt enfin, tout fut accompli : dans son accès de fièvre chaude, Pierre Legris avait fini par se cribler lui-même de balles et par se brûler la cervelle.

Et verte encore de peur, ses cheveux mal attachés, coiffée comme une Gorgone et nippée comme une gitane, Mme Lautonne se trouvait déjà debout auprès du corps sanglant.

— Ah! messieurs, fit-elle au commissaire et au médecin, l'effroyable accident!... M. Legris avait cru entendre des cambrioleurs... Nous aussi, d'ailleurs ; ma fille, messieurs, vous le dira elle-même, quand sa douleur s'apaisera... Le pauvre garçon n'écouta que son courage : bravement, il s'est élancé par les couloirs, le revolver au poing !... Puis son doigt appuya-t-il malencontreusement sur la gâchette?... Ou bien quelque atroce méprise, un éblouissement soudain?... Comment? que demandez-vous?... Irresponsable, messieurs? Mon gendre irresponsable?... Mais c'est une abominable calomnie, la plus infâme légende! Il ne le fut jamais. Sain de corps comme d'esprit, et le plus loyal, hélas! le plus délicat des hommes!..

Mme Lautonne se transfigurait dans sa douleur.

Après quoi, au bout de quelques jours, l'on

ouvrit devant Me Piton de La Genouillère le testament du défunt... Ciel! Pierre Legris avait absurdement légué toute sa fortune aux fouilles d'Herculanum et à des entreprises d'aviation !

Cramoisie, suffoquée, tragique, Mme Lautomne se leva, bégayant, plutôt que s'exclamant :

— Eh bien, le nierez-vous, cette fois, le nierez-vous maintenant, que ce Legris se trouvait depuis plus de deux ans en état de complète aliénation mentale, fou, archi-fou, et qu'il convient par conséquent de casser immédiatement ce testament-là?... Maître Piton de La Genouillère, nous attaquons ces ridicules volontés dernières. Vous nous indiquerez la procédure à suivre...

La fragile Claire, cependant, sanglotait sous ses voiles de deuil. Mme Lautonne se tourna vers elle, et avec une tendresse terrible :

— N'est-ce pas, mignonne?...

Pour le Nom

POUR LE NOM

Le scandale fut immense, à Senlis, quand on s'aperçut que Mme la vicomtesse de la Boise se trouvait sur le testament de M. Baptiste Mérontet.

Ce M. Mérontet avait été, de son vivant, un vieux garçon très laid, pas bien propre, en outre grognon et quinteux, mais puissamment riche, et par conséquent, fort considéré. De plus, il pensait bien. Il ne se fût pas fait incinérer. Il n'eût pas, lui célibataire, fréquenté des femmes divorcées. Il n'eût jamais salué le premier un inférieur, ou qu'il tînt pour tel. Puis il portait des jugements implacables sur toute personne qui se conduisait sans vertu. Bref, un monsieur, un vieux monsieur respectable et l'on ne peut plus comme il faut.

On devine la consternation générale, à l'ou-

verture du testament, lorsque l'on constata deux faits incompréhensibles, offensants pour la morale publique, et même cyniques en vérité. M. Mérontet, en effet, qui n'avait point d'héritiers naturels, commençait par ne rien laisser — mais ce qui s'appelle rien ! — à la ville, ni à la cathédrale, dont il était l'un des meilleurs paroissiens, ni à l'hospice de Saint-Crépin, ni aux Filles Repenties, ni à nul autre établissement charitable ou d'hygiène publique : or il ne s'en trouvait aucun, et principalement parmi les plus édifiants, qui n'eût à juste titre pu espérer quelque obole après la mort de l'opulent et digne personnage.

En revanche, quels ne furent pas les sourires des uns et la colère des autres, en apprenant qu'un nombre considérable de femmes, et de dames, et de filles de Senlis, héritaient de ce vieux dégoûtant ! Les legs étaient, vu la fortune, considérables, et combien de ces créatures s'en trouvaient pourvues ! Il y avait la femme du facteur, celle d'un conseiller municipal, une blanchisseuse, la teinturière, trois

personnes touchant de près à ces messieurs de la gare et des postes, cinq demoiselles menant une vie régulière dans une demeure sise au faubourg de la ville, l'amie d'un officier de la garnison, toutes les bonnes et cuisinières qui avaient passé chez M. Mérontet, etc., etc., et enfin, mêlée à tout ce joli monde, Mme la vicomtesse de la Boise en personne! Et elle se trouvait la mieux dotée : elle héritait bel et bien de trois cent vingt mille francs! Fichtre!...

La révélation subite, par ce mode original, des mœurs dissolues de M. Mérontet, souleva l'indignation. Eh, quoi! tant d'hypocrisie! Avoir contrefait le bon apôtre pendant si longtemps, et s'être livré à de pareilles entreprises de corruption sur toutes les femmes de la ville! Et celles-ci s'étaient donc ainsi bassement vendues au vieux rentier par cupidité? Fi! quelle vilenie!

Mais le plus révolté fut peut-être M. le vicomte de la Boise. Celui-ci était un gentleman-farmer. Sa « farm » consistait en une villa misérable, dans la cour de laquelle picoraient

quelques poules; il possédait de plus un vieux cheval à tout faire, et, dans la même écurie, un cochon qu'il nourrissait tant bien que mal avec les déchets de la boîte à ordures. Mais M. le vicomte de la Boise fréquentait la meilleure société de la ville, car il pensait parfaitement bien, et quand il sut ainsi, à n'en pas douter, que sa femme avait connu l'adultère — et avec qui! — sa colère ne souffrit pas de bornes.

Il rentra dans sa « farm », barricada les portes, poussa Mme de la Boise en sa chambre, mit le verrou, et — s'il faut tout dire — commença pas gifler d'importance l'épouse coupable. Après quoi, il arracha sa propre cravate, dégrafa son col, et dit, ou plutôt hurla :

— Tu es la dernière des filles, la dernière de toutes! Tu nages dans la boue. Personne de propre ne consentira plus à se trouver en face de toi. Les honnêtes femmes changeront de trottoir quand elles te verront, et si la honte ne devait pas en rejaillir sur nos enfants et sur moi, je te jetterais à coups de fouet dans la

rue, après avoir informé les petits de ta conduite abjecte...

Mme de la Boise sanglotait, effondrée. Et M. le vicomte continua longtemps, longtemps, de donner cours à son indignation légitime. Enfin, Mme la vicomtesse qui, depuis un instant, avait essuyé ses yeux, se leva du fauteuil où elle était prostrée :

— Robert, dit-elle à son mari, tu as raison. Je comprends aujourd'hui mon ignominie. Je ne suis plus digne d'embrasser les petits. Si tu m'avais tuée, tu aurais bien agi. Je sais ce qui me reste à accomplir désormais : je vais me retirer chez mes parents, et tu n'entendras plus parler de moi. Mais auparavant, je me rends de ce pas chez le notaire.

Et, déjà, ouvrant une armoire, elle prenait son chapeau, ses gants.

Mais M. le vicomte se mit devant la porte :

— Chez le notaire?... Et veux-tu m'apprendre, je te prie, ce que tu comptes y faire?

— Eh! bien, mais je vais lui dire que je renonce au testament...

Eh! là, tout doux !... Trois cent vingt mille francs! Comme elle y allait, la vicomtesse! Trop de zèle, beaucoup trop... Le vicomte fronça les sourcils, et sévère, méprisant, laissa une à une tomber ces paroles :

— Tu vas, s'il te plaît, ma chère, me faire le plaisir de rester là. C'est assez de scandale ainsi, je suppose. Dans une circonstance aussi terrible pour l'honneur, il s'agit d'être beau joueur. Quand on s'appelle vicomte de la Boise, on ne se dérobe pas, on tient le coup. Et que dirait-on, si tout à coup, tu refusais cet argent? Qu'il était mal acquis, évidemment. Nenni! Point de cela!... J'accepterai nettement, la tête haute, le legs fait à ma femme par notre ami commun M. Mérontet, et si quelqu'un se permet une réflexion, je la lui ferai rentrer dans la gorge. C'est le seul moyen de nous laver un peu de la honte que je te dois... Donc, demeure en repos céans, dans ta maison, et tâche de te faire oublier. Tu ne vas pas ajouter une sottise à ton infamie... Tu m'as compris, n'est-ce pas?

Et M. le vicomte sortit, digne, simple, stoïque.

Sur le pas de la porte, il se retourna, et ajouta, d'un ton merveilleusement noble : « Nous donnerons cinq cents francs à l'hospice Saint-Crépin, et cinq cents francs aux Filles Repenties ».

Histoire de Chasse

HISTOIRE DE CHASSE

Belle journée! Oh! Belle journée de chasse!

C'était pourtant un jour de Saint-Hubert. Il n'y a pas de forêt qui, à pareille date, ne soit pleine de monde: on écrase les bicyclistes, on se heurte aux carrioles du village voisin, sans compter que la voie est à chaque instant coupée, brouillée par les promeneurs, que les chiens s'échappent de tous côtés, parmi cette kermesse, que huit fois sur dix, le cerf troublé ou le sanglier inquiet ont déserté les fourrés... La Saint-Hubert n'est pas une fête pour tout le monde : les maîtres d'équipage la maudissent le plus souvent.

Cependant, ce 3 novembre, à Saint-Nicolas, la messe de Saint-Hubert, d'abord, nous fut dite dans l'église la mieux décorée qu'on vît

jamais, entièrement garnie qu'elle était de bois de cerfs, de trophées de chasse et de draperies jaunes et blanches, aux couleurs de l'équipage. Le chien que l'on fit entrer au sanctuaire s'y tint avec respect, les trompes retentirent sans fause note sous les hautes voûtes. Au rendez-vous, en forêt, les tuniques des piqueurs parurent du safran le plus tendre, les boutons étincelants, les chevaux bien pansés, le temps superbe, les invités de bonne humeur...

Ah! parmi ceux-ci, disons tout de suite qu'il y avait un homme singulier, sir Bluddstone. On le savait horriblement riche, et on l'en voyait satisfait. Non qu'il fît rien paraître d'ostentatoire en sa tenue, ni que son ton de voix fût arrogant ou élevé. Au contraire, il parlait sans fracas, agissait de même. Seulement, il vous avait une façon de se placer tout simplement au premier rang partout, une manière de regarder et de traiter ses chevaux de trois cents louis, comme si ce fussent là de vils roussins loués tout à l'heure au manège!... Sir

Bluddstone devait avoir quelque quarante ans; toutefois il me déplut si fort que je ne lui donnai, au premier regard, pas loin de la cinquantaine.

Tout néanmoins réussit donc à merveille, en cette glorieuse Saint-Hubert de 1909. Au bout d'une demi-heure à peine, un beau cerf fut mis sur pied par les chiens d'attaque ; il tourna quelque temps de-ci, de-là, prit enfin son parti, et se sauva devant lui, emmenant les chiens et la chasse entière à sa suite, durant des lieues, à travers bois et plaines... Après avoir sauté le pavé d'Avesne, j'entendis soudain une voix et un rire derrière moi :

— En voilà, un train de Saint-Hubert!... Vous n'allez donc pas vous arrêter, vingt dieux!...

Je me retourne. C'était notre ami Jof qui galopait comme un perdu, penché sur l'encolure de son cheval, le chapeau enfoncé jusqu'au cou, et sa culotte blanche si couverte de boue qu'elle en semblait pie. Il conta qu'ayant manqué deux trains, il n'avait pu se trouver au

rendez-vous, et courait après nous depuis une heure.

Jean-Paul Geoffroy, qu'on appelait Jof, était un très joli garçon qui avait gaspillé sa jeunesse et son argent dans toutes les aventures. Il avait maintenant l'air d'un vieux page : mais toujours mince, souriant et endiablé, il plaisait à tous, à toutes surtout.

Comme si Diane farouche eût maudit ce frivole garçon, il n'eût pas plus tôt rallié la chasse, que nous tombâmes en défaut. On fit halte pour relever la voie, et ce fut alors que, me trouvant fortuitement entre eux, pendant que les chevaux trempés soufflaient dans une clairière, je présentai l'un à l'autre :

— Monsieur Jean-Paul Geoffroy... Sir Bludstone...

Mais quoi donc? Avais-je commis quelque impair? Jof ne broncha pas, salua, tendit la main. Pourtant le baronet changea de visage, devint encore plus bizarre, encore plus froid, fit:

— Ah!... Vraiment!... Je suis heureux, très heureux de vous voir...

Sur quoi, d'ailleurs, un appel de trompe, et l'on repartit!... La chasse finit bien loin de là.

Il y avait longtemps que bicyclettes et voitures étaient semées!...

Ensuite, durant la nuit qui suivit cette magnifique Saint-Hubert, une, deux, trois heures du matin sonnèrent au château de Saint-Nicolas, que l'on y jouait encore. Car nous étions rentrés affreusement tard, après une retraite infinie. Le temps de passer l'habit, le temps même de dîner — et l'on faisait grande chère chez notre maître d'équipage! — puis les liqueurs et le cigare, il fut près de minuit quand on se mit au baccara. Un chemin de fer, quatres ou cinq banques, et les minutes passent vite, les heures aussi... Peu à peu, les joueurs s'en étant allés, nous ne restions que quatre ou cinq enragés, Jof et le baronet.

Ce dernier n'avait cessé, pendant la soirée entière, de contrarier certainement à dessein — toutes les opinions, tous les dires de notre ami:

— Les sots qui se sont ruinés... avait été jusqu'à prononcer Bluddstone.

— Je vais lui jeter ma serviette au nez, grondait Jof.

— Restez tranquille, implorions-nous à mi-voix... Pour notre hôte, de grâce !...

Mais il frémissait !

Or maintenant ils pontaient avec rage l'un contre l'autre, et Jof perdait, coup sur coup, les quelques milliers de francs qui, avec ses dettes immenses, composaient les restes de sa fortune jetée aux vents.

Bientôt ils se trouvèrent seuls, cartes en mains, en face l'un de l'autre :

— Monsieur, quitte ou double ! hurla Jof... Ou sinon !...

— Sinon, quoi? Des menaces, monsieur Geoffroy, des menaces entre compagnons de cette bonne chasse ,un soir de Saint-Hubert ?... Non, non... Tenez, prenons un whisky and soda, et jouons votre reste seulement.

— Il y a neuf cent soixante louis en banque !

— Allo !... Je les tiens.

Jof tailla.

— Cartes ?

Lord Bluddstone jeta les yeux sur son jeu, puis se leva :

— Je ne sais pas.

— Et quand le saurez-vous donc ?

— Un jour... Quand je voudrai.

— Alors, j'abats mon jeu !

— Si vous voulez. Vous pouvez gagner. Mais je n'aurai pas couru toute ma chance. J'ignore encore si je prendrai des cartes.

— C'est bien !... J'attendrai.

Que faire ?... Force fut bien d'apporter un coffret, dans lequel on mit les jeux, enveloppés et cachetés, et sur quoi, ensuite, les scellés furent posés. Puis l'on se fut coucher.

Jof était livide. Lord Bluddstone, au contraire, allumait une cigarette avec désinvolture. Il paraissait très content.

Or le 15 octobre 191..., deux ans après, il reçut une dépêche en Irlande : « Oui ou non, voulez-vous des cartes ? Réponse urgente. Jean-Paul Geoffroy. »

Lord Bluddstone télégraphia : « Je viens. »

Le coffret fut apporté au Café de Paris,

dans un cabinet, et ouvert en présence de trois témoins, au nombre desquels je me trouvai. Un pauvre loqueteux, crasseux et tremblant de fièvre, assistait à la scène. C'était Jof, tombé dans la misère, presque dans la crapule.

— Cartes ?

— Une !

Lord Bluddstone ramassa la carte, regarda et sourit : c'était un quatre. Il abattit :

— Neuf ! J'ai gagné, monsieur.

Le lendemain, à onze heures du matin, le sordide Jof se tirait dans la tête un coup de revolver.

Une lady, révoltée, dit à lord Bluddstone, quand il revint à Londres, l'horreur qu'une telle scène lui inspirait :

— Mais, ma chère, répliqua doucement celui-ci, songez-donc qu'en 1892 je voulais me marier avec une chanteuse de théâtre, très jolie. Cette jeune miss quitta Londres...

— Eh bien ?

— Avec ce Geoffroy, justement, qui était

alors un brillant Parisien irrésistible. Etait-ce tolérable, cela ?

— Oh !... Et le pauvre garçon vous connaissait-il, alors ?

— Non. Mais moi, je l'avais vu. Et j'ai une véritablement belle mémoire des physionomies. Alors, vous comprenez ?

— Fi !

Mais lord Bluddstone se souciait très peu de l'opinion d'autrui.

Elle était très jolie...

ELLE ETAIT TRES JOLIE...

A Suzanne Boulenger

Elle était très jolie, très fine, très douce. Cependant, ses plus lointains aïeux ayant vécu au désert, couché sous la tente, et guetté les gazelles par les nuits de lune, elle en gardait comme un souvenir, même sous notre pauvre climat d'Europe : aussi se méfiait-elle sans cesse, et ne l'approchait pas qui voulait. C'est que son imagination épiait toujours : pour un rien, cette bédouine était sur pied, et rôdait au jardin. On l'effrayait vite... Sur la lande arabe, immense et silencieuse, tout ce qui bouge n'est-il pas un ennemi — ou une proie ?

Mais elle avait aussi de la tendresse, et délicieuse, à donner... Même après avoir désobéi à son maître tout-puissant — hélas ! c'était

moi — même après avoir bondi en rebelle dans la brousse, à cause de la chasse irrésistible et sacrée, elle trouvait ensuite un plaisir pieux à revoir ce maître, à l'approcher, à l'occuper. C'est ainsi que les bigotes en usent parfois avec le saint du village : elles n'y pensent plus, et puis, l'instant d'après, l'adorent et le tutoient. Et que de grâce mettait alors Gisèle à poser sur vos genoux ses longues pattes de princesse, avec quelle confiance elle vous contemplait de ses beaux yeux fardés, et laissait peser dans vos mains un museau effilé, un front pensif et délicat... Ai-je dit que Gisèle était une chienne sloughi, couleur de sable, au regard de sultane, et dont la taille eût tenu dans un bracelet ?

Elle ne faisait aucun bruit, marchait lentement, comme sur un pavé précieux, et quand une gaîté subite la prenait, ce n'était point par des aboiements stupides qu'elle la manifestait, mais par des coquetteries, des sauts rituels, des contorsions, toujours les mêmes, une espèce de sarabande muette, un pas de ballet,

eussiez-vous cru, très innocent et un peu fou. Après quoi, elle bâillait d'amour, la bonne fille !

Un soir, elle était couchée, triste, recroquevillée, elle avait ses nerfs. Vers huit heures, elle commença de pleurnicher :

— Tais-toi ! lui fis-je... Que d'histoires ! N'as tu pas mangé ce soir ?

Mais elle fixait les yeux devant elle, et semblait répondre :

— Laisse-moi, va !... Ce sont des choses de chiens, vous n'y comprenez rien,vous autres... J'ai mal, si tu savais ! Mais tu ne peux pas savoir... Va donc dîner, à ton tour, ne t'occupe pas de ça...

Toutefois, ses pleurs se changeaient en plaintes. Je m'inquiétai :

— D'où souffres-tu, ma pauvre petite ?

Mais qu'eût-elle su m'expliquer ? Elle semblait seulement plongée dans une détresse infinie, ainsi qu'une malheureuse laissée là, en pleine douleur, par des brutes. Je la caressai.

— Quoi donc ? Où as-tu mal ? Allons, tes

yeux crient... Parle enfin. Qu'est-ce que tu as?

Elle me l'a dit pourtant. Elle se levait à tout moment, en effet, et errait par la pièce, la douleur l'y poussant : j'étais assis sur une chaise, elle vint vers moi pour me conter sa peine, se dressa — et retomba en hurlant... Bon! souffrance interne, qui sait? une péritonite... Or c'était un dimanche : que faire? De vétérinaire, point. Personne, en ce jour de fête, à dix heures du soir... Néanmoins, toute maladie n'est pas mortelle. Gisèle s'apaiserait peut-être... Je la calmai, la consolai, la recouchai, on verrait bien...

Sa plainte continue devint peu à peu un hurlement, puis une sorte de sanglot saccadé, ininterrompu, atroce à entendre. Une heure, deux heures se passèrent. Je demeurais auprès de cet être torturé, pantelant, ma voix seule semblant parfois bercer un peu son horrible martyre, et les mains de son meilleur ami — les miennes — sachant lui faire entendre : « Tu n'es pas toute seule au monde, on te

veille, on t'écoute, abandonne-toi, je suis là... »

Soudain, la voici debout! Elle descend au jardin, toujours appelant à l'aide. Elle s'est traînée sous un arbre, s'est mise à gratter la terre. Creusait-elle un trou, une fosse? J'eus peur, la repris, la contraignis à rentrer, avec des précautions infinies. Elle hurlait toujours, toujours, et me regardait :

— Tu vois, tu vois!... disaient ses humbles yeux épouvantés.

Comme l'aube allait poindre enfin, les hurlements redoublèrent, plus poignants encore dans le silence... Couchée sur le flanc, ayant repoussé sa couche, la langue violette et pendante, j'ai bien compris que Gisèle allait mourir... Elle gagna l'escalier, vacilla, descendit quelques marches comme par miracle, s'appuya contre moi, défaillit, tendit sa tête sur mes genoux, râlant d'horreur et de douleur — et passa ainsi dans mes bras. Elle savait certainement qu'elle s'y trouvait.

Un être exquis sera donc mort de dou-

leur — quand il eût pu s'éteindre si doucement, comme il avait vécu. Ma filleule, qui fera cette saison la première communion, m'assure que le bon Dieu existe. Soit. Mais il punit les bêtes qui n'ont point péché, ni jamais causé nul mal à personne. Il s'amuse.

Gisèle, ma jolie compagne, venue d'Afrique pour mourir au pays de Sylvie, fut enterrée parmi les dryades et les faunes, en pleine forêt. Un garde avait tout préparé dans le creux d'un fourré. Le cortège était petit : une brouette, où le corps charmant reposait, sous une bâche. En faut-il plus ? Mille souvenirs sont tombés sur elle, avec la terre fraîche. Quand ce fut fini :

— Voulez-vous que je mette des feuilles ? me demanda le garde.

Puis, les feuilles mortes répandues sur le sol aplani :

— Voilà, fit le garde, c'est tout ce qu'on peut faire.

Sans doute.

Quand je rentrai chez moi, je trouvai la

lettre d'un ami : « Peux-tu, mon vieux, me rendre un petit service : il me manque dix louis pour... »

Dix louis ? Quoi ! à ce lourdaud, sans grâce, sans esprit, joueur et ivrogne ? Je me rappelai la seule passion, si noble, qu'ait eue jamais mon humble amie, enterrée là-bas : la chasse, le bond dans la forêt savoureuse, encore ruisselante de rosée, Diane farouche, et ses enivrants mystères... Au panier, la lettre écrite sur du sale papier de brasserie, la lettre puant le tabac, poissée de vermouth grenadine, au panier !

Après quoi, un confrère vint me voir : « Nous allons, me confia-t-il, offrir un banquet à X., grand poète méconnu... »

Un banquet à ce camelot de lettres, à ce prétentieux, à ce bluffeur, mendiant grimé de tous les salons où l'on se pousse, vendeur d'orviétan dans tous les journaux ?... Est-ce que Gisèle bluffait, trichait, elle, l'a-t-on vue mentir ? Elle était bien trop pure, bien trop fine, pour ces grossièretés-là... Dehors, l'homme au banquet !

Enfin, il me fallait aller le lendemain aux obsèques de ma vieille cousine Clémence, une sainte femme! Sa vertu était telle que presque personne, à ses yeux, ne valait un salut, ni surtout un sourire. Les jeunes femmes, et principalement les plus élégantes, lui paraissaient bonnes pour la prison des filles. Le moindre amour la révoltait... Qu'est-ce que l'implacable Clémence, en son vivant, eût pensé de ma pauvre Gisèle à qui l'amour, deux fois l'an, semblait si simple? En outre, je prévis les conversations à mi-voix, dans l'église et au cimetière, les curiosités, les mômeries... Bref, on l'a mise en terre sans moi, ma cousine Clémence.

Et je sais très bien qu'on a dit : « Ce garçon est un égoïste, sans générosité, un avare même. De plus, il n'a pas de cœur. »

Il est vrai que quiconque vit avec des chiens, s'habitue difficilement aux hommes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES